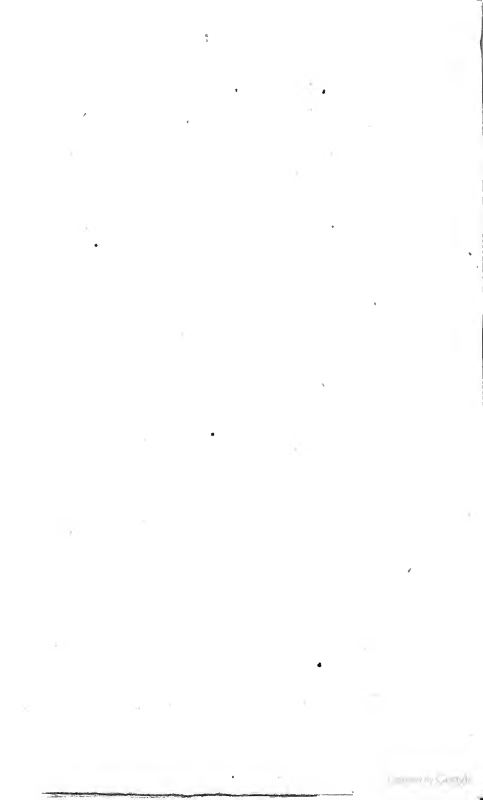

ALLI





ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME TRENTE-QUATRIÈME.

Ouvrages contenus dans ce Volume.

Almoran & Hamet.

Lettres de Mentor à un jeune Seigneur.

ALMORAN
ET HAMET,

ANECDOTE ORIENTALE;

PUBLIÉE POUR L'INSTRUCTION

D'UN JEUNE MONARQUE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

Confregit in die iræ suæ reges. Pſal. 109.



A AMSTERDAM;

& ſe trouve à PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



ALMORAN ET HAMET,

ANECDOTE ORIENTALE,

PUBLIÉE POUR L'INSTRUCTION D'UN JEUNE MONARQUE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

Confregit in die iræ ſuæ reges. Pſal. 109.



ALMORAN ET HAMET.

CHAPITRE PREMIER.

Qui sont-ils, ceux qui murmurent du pouvoir de l'impie? & qui sont ceux qui voudroient changer le partage du juste? Celui qui règle à chacun sa portion, c'est dieu; dieu, dont la connoissance est infinie, dont la puissance est sans bornes, qui remplit l'éternité, & qui doit son existence à lui-même! Celui qui murmure est l'homme qui n'étoit pas hier, & qui sera oublié demain. Qu'il prête l'oreille en silence

à la voix d'un vrai ſavoir, & qu'il cache là rougeur de ſa confuſion dans la pouſſière.

Le puiſſant & ſage Solyman, aſſis ſur le trône de Perſe l'an cent deuxième de l'hégyre, avoit deux fils, Almoran & Hamet. Ils étoient jumeaux, le premier-né étoit Almoran ; mais l'affection de Solyman étoit partagée entr'eux avec une parfaite égalité. Ils étoient logés tous deux dans la même partie du ſérail ; ils étoient ſervis tous deux par les mêmes eſclaves, & tous deux ils avoient reçu leurs inſtructions du même gouverneur.

Une des premières connoiſſances qu'Almoran avoit acquiſe, étoit la prérogative de ſa naiſſance. On l'avoit accoutumé de bonne heure à la regarder comme un avantage, par les termes dans leſquels ceux qui approchoient de ſa perſonne exprimoient l'idée qu'ils avoient conçue du pouvoir, de la ſplendeur, & des délices de la royauté. A meſure que ſon eſprit s'étoit ouvert, il avoit conſidéré ces trois biens comme les objets du déſir univerſel, & comme les ſources de la ſuprême félicité. On lui rappeloit ſouvent que le tems n'étoit pas loin, où la ſeule poſſeſſion de la ſouveraine autorité lui donneroit le pouvoir de ſatisfaire tous ſes déſirs, de régler la deſtinée des nations d'un ſigne de tête, de diſpoſer à ſon gré de la vie &

de la mort, & même du bonheur & de la misère. Il étoit continuellement flatté par ceux qui se promettoient des richesses & des dignités de sa faveur ; & l'intérêt animoit tous ceux qu'il voyoit familièrement, à se rendre utiles à ses plaisirs, avec des apparences de zèle & d'assiduité, qui sembloient venir d'un profond respect pour son mérite, & d'une sincère affection pour sa personne.

Hamet, au contraire, s'apperçut bientôt qu'il étoit né pour une condition subalterne. A la vérité, il n'étoit pas négligé ; mais on le caressoit peu. S'il arrivoit que la satisfaction d'Hamet fût en concurrence avec celle d'Almoran, Hamet étoit toujours obligé de céder, à moins que l'autorité de Solyman n'intervînt. Ainsi, son ame s'étoit naturellement tournée à chercher son bonheur dans des biens tout-à-fait différens de ceux auxquels l'attention d'Almoran s'étoit fixée. Comme il ignoroit à quelle étroite sphère la jalousie, ou le seul caprice, pourroit le réduire un jour, il étudioit quels sont les plaisirs les moins dépendans des avantages extérieurs. La première émotion populaire qui suivroit l'accession de son frère au trône, pouvant lui coûter la vie, ses recherches étoient fort ardentes sur l'état auquel son ame seroit livrée par l'ange de la mort, & ses soins très-

empressés pour tout ce qu'il jugeoit propre à lui garantir quelque part à l'invariable félicité du paradis.

Cette différence dans la situation d'Almoran & de Hamet, en produisit une grande dans leurs dispositions, dans leurs habitudes, & dans leurs caractères ; à laquelle aussi, peut-être, la nature avoit eu quelque part. Almoran étoit hautain, vain, voluptueux ; Hamet étoit doux, civil, tempérant. Almoran étoit léger, impétueux, emporté ; son frère étoit pensif, patient, capable de pardonner. Ajoutez que les instructions du prophète étoient gravées dans le cœur d'Hamet ; que par une anticipation habituelle, l'avenir étoit présent à son esprit ; que ses plaisirs, ses peines, ses espérances & ses craintes, étoient rapportés sans cesse à l'invisible & tout-puissant auteur de la vie, par des sentimens de reconnoissance ou de soumission, de résignation ou de confiance ; de sorte que sa piété ne connoissoit pas de vicissitudes, mais étoit constante.

Les vues d'Almoran étoient terminées par des objets bien moins éloignés. Son ame n'étoit remplie que de plaisirs & d'honneurs anticipés, dans une perspective qu'il jugeoit également proche & certaine ; & ses espérances en étoient assez excitées, pour fixer uniquement

ſon attention. Il ne cherchoit pas à pénétrer plus loin ; des avantages moins préſens ne lui paroiſſoient pas mériter qu'il s'informât des moyens d'y parvenir ; & ſuppoſant les ſiens aſſurés par ſa naiſſance, il ne voyoit rien qu'il ſouhaitât d'obtenir comme le prix du mérite, ni rien qu'il crût poſſéder comme un bienfait du ciel. Si cette juſtice ſublime & déſintéreſſée, qui trouve ſa ſource & ſa récompenſe dans elle-même, réſide dans le cœur de quelque mortel, elle ne réſidoit pas dans celui d'Almoran. Ainſi, par rapport au ciel, il n'étoit pas pénétré d'un vrai ſentiment de reſpect ou de dépendance ; il ne connoiſſoit ni ceux de la vénération & de l'amour, ni ceux de la gratitude & de la réſignation. En s'abſtenant du mal même, l'intention manquoit à ſa juſtice ; il pratiquoit les devoirs extérieurs de la morale, ſans vertu, & les exercices de dévotion ſans piété.

Tels étoient ces princes, lorſque Solyman leur père, comblé de jours & de gloire, s'endormit paiſiblement du dernier ſommeil. Ils furent auſſitôt informés de cet évènement. L'émotion d'Almoran fut ſi vive, qu'il lui fut impoſſible de la déguiſer. Il reſſentit tant de joie dans le ſecret de ſon cœur, que la ſeule crainte d'être trompé par un faux avis le fit douter un moment de la vérité. Lorſque ſes craintes & ſes

doutes eurent fait place à la certitude, une rougeur foudaine fe répandit fur fes joues, & fes yeux brillèrent de joie & d'impatience : il jeta des regards empreffés autour de lui, comme s'il eût fouhaité d'agir ; & fes regards néanmoins étoient embarraffés, fes geftes irréfolus, parce qu'il ne favoit pas ce qu'il devoit faire. Il prononça quelques mots fans liaifon, qui découvroient à la fois que fa joie étoit exceffive, & que lui-même il en fentoit l'indécence ; enfin, toute fa conduite exprima le plus grand trouble de cœur & d'efprit.

Sur Hamet, la mort de fon père produifit un effet très-différent. Au moment qu'il l'eut apprife, fes lèvres tremblèrent, & la paleur s'empara de fon vifage. Il demeura un moment comme immobile, dans l'état d'un voyageur, que le feu du ciel a frappé dans le défert. Mais enfin, remuant la tête & la levant vers le ciel, fes yeux, par degrés, s'inondèrent de larmes, qui tombèrent comme la rofée qui diftille des montagnes, en pluie calme & fans effort. Comme fa douleur étoit mêlée de religion, fon âme reprit bientôt fa tranquillité ordinaire, mais ne reprit pas fa gaieté. Il fe fit conduire chez fon frère.

Il le trouva dans un cercle de courtifans, qui l'environnoient, l'œil encore errant, enflam-

mé, le visage enflé de présomption & d'orgueil. Hamet s'empresse de traverser la foule, & se prosterne à ses pieds. Almoran reçut l'hommage avec un plaisir tumultueux ; mais enfin il le relève, & l'assure de sa protection, quoique dans des termes où la faveur ne se faisoit pas plus sentir que le chagrin. « Hamet, lui dit-il, » si vous ne me donnez aucune raison de plainte » en qualité de sujet, vous n'en aurez jamais de » ma part en qualité de maître. » Hamet, qui se sentit le cœur encore une fois percé, par le froid & superbe accueil de son frère, s'efforça d'étouffer un soupir qui cherchoit à sortir de son sein, & tourna la tête pour essuyer une larme qui s'échappa malgré lui. Il se retira, l'œil baissé, dans un coin sombre de l'appartement ; & quoique son cœur le pressât d'embrasser son frère, sa modeste défiance lui fit craindre de manquer de respect pour son roi.

C'étoit la situation d'Almoran & de Hamet, lorsqu'Omar entra dans l'appartement. Omar, sur la tête duquel la main du tems avoit commencé à s'appésantir, s'étoit familiarisé dès son enfance avec la sagesse. La nature s'étoit dévoilée à ses recherches dans le silence des nuits, lorsque sa lampe brûloit pour lui seul, & que ses yeux étoient ouverts. A cette lumière, il avoit approfondi le pouvoir du sceau de Salo-

mon, & la connoiſſance des choſes inviſibles lui avoit été révélée. La vertu d'Omar n'étoit pas inférieure à ſon ſavoir : ſon cœur étoit une ſource de biens qui couloit ſans ceſſe par une infinité de ruiſſeaux, & ne tariſſoit jamais. Cependant elle étoit revêtue d'humilité, & portée encore plus près de la perfection par une piété raiſonnable quoiqu'élevée, ardente quoique régulière. Solyman avoit dû ſa gloire & ſa force aux conſeils d'Omar, & c'étoit à lui qu'il avoit confié l'éducation de ſes deux fils.

Lorſqu'il entra dans l'appartement, la foule, également pénétrée de vénération & d'amour, s'ouvrit & ſe retira : chacun tint les yeux baiſſés, & chacun ferma la bouche. Le reſpectable vieillard s'approcha du roi ; & fléchiſſant les genoux devant lui, il lui mit entre les mains un papier ſcellé. Le roi le reçut d'un air d'impatience, en appercevant que la ſuſcription étoit de la main de ſon père. Omar jetant les yeux dans la chambre, & voyant Hamet, lui fit ſigne de s'avancer. Hamet accoutumé depuis ſi longtems à l'obéiſſance pour Omar, qu'il s'y portoit preſque ſans réflexion, s'approcha immédiatement, quoique d'une marche lente & d'un air irréſolu ; tandis qu'Almoran, ayant rompu le ſceau du papier, en faiſoit la lecture d'un œil où l'inquiétude & l'impatience pa-

foiffoient vivement exprimées. Omar, qui te-noit les fiens fixés fur lui, s'apperçut promptement qu'il avoit le vifage altéré par la confufion & le trouble, & qu'il fembloit prêt à mettre le papier dans fon fein : alors il en tira un autre de deffous fa robe, & le donnant à Hamet ; » voilà, lui dit-il, une copie des der» nières volontés du roi votre père : l'original » eft dans les mains d'Almoran. Lifez-le, & » vous trouverez qu'il laiffe la fucceffion de fes » états entre votre frère & vous ».

Les regards de toute l'affemblée fe tournèrent vers Hamet, qui étoit demeuré muet & réellement immobile d'étonnement, mais dont l'attention fut bientôt réveillée par l'hommage qui lui fut rendu. D'un autre côté, la confufion d'Almoran fembloit augmenter. Le changement de fes efpérances étoit aggravé par les refpects qu'il voyoit rendre à fon frère, & fa jaloufie lui fit croire qu'il étoit négligé, en voyant faire pour Hamet ce qu'il ne pouvoit défavouer que l'affemblée devoit à ce prince, & ce qu'il avoit reçu feul avant lui.

Cependant Hamet étoit peu touché de ce qui caufoit la jaloufie d'Almoran. Son ame étoit occupée d'objets fort fupérieurs, & troublée par des paffions plus nobles. La froideur

qu'il avoit remarquée dans la conduite de ſon frère avoit bleſſé ſon affection, mais ne l'avoit pas éteinte : comme il n'étoit plus arrêté par la déférence qu'un ſujet doit à ſon roi, il courut à lui, le ſerra contre ſon ſein, & voulut parler ; mais ſon cœur étoit ſi plein, qu'il ne put exprimer ſon affection & ſa joie que par des larmes. Almoran ſouffrit, plutôt qu'il ne reçut ſes embraſſemens. Après quelques momens de cérémonies, auxquelles ils ne purent prêter beaucoup d'attention l'un & l'autre, ils ſe retirèrent chacun dans leur propre appartement.

CHAPITRE II.

LORSQU'ALMORAN ſe vit ſeul, il ferma ſoigneuſement ſa porte ; & ſe jetant auſſitôt ſur un ſofa, dans un excès de chagrin & d'indignation dont il ne vouloit avoir aucun témoin, il ſe rappela l'image de tous les honneurs & les plaiſirs du pouvoir ſuprême, qui venoient de lui être arrachés ſoudainement, avec un degré de douleur & de regret proportionné à leur vue imaginaire plutôt qu'à leur réelle valeur.

Entre tous les biens futurs, c'eſt toujours

celui que nous obtenons, qui nous semble au-dessous de notre attente ; au contraire, nous n'en supposons pas de plus grand que celui qui nous échappe : ainsi les enfans de l'espérance ne tirent pas plus d'avantage de ce qu'ils gagnent, que de ce qu'ils perdent.

Mais après cette première confusion d'idées, Almoran commença plus tranquillement à considérer ce qu'on lui laissoit, comme ce qui lui étoit ravi. Il ne cessoit pas d'être sans supérieur, quoiqu'il se vît un égal. Il étoit encore souverain, quoiqu'il ne gouvernât pas seul ; & pour chaque particulier de l'empire, un seul excepté, sa volonté seroit une loi, quoiqu'à l'égard du public elle eût besoin de la concurrence de son frère pour agir dans toute sa force. « Réduisons-nous donc, conclut-il, au pouvoir » présent qui me reste entre les mains, en at- » tendant quelque favorable occasion de l'aug- » menter. Il faut déguiser ma jalousie & mon » ressentiment, pour éviter de faire naître les » soupçons, ou de mettre les vertus d'Hamet » en garde contre moi ; & chercher quelque » moyen de donner à notre administration réu- » nie la forme la plus propre à faire réussir mon » dessein ».

Telles furent les réflexions par lesquelles Almoran s'efforça d'adoucir l'amertume de son

cœur, pendant que son frère étoit occupé de spéculations d'un autre ordre. S'il avoit trouvé de la douceur à penser qu'il étoit élevé de la condition de sujet à celle de souverain, il en trouva beaucoup plus à considérer son élévation comme un témoignage de l'affection de son père, & comme une approbation de sa conduite. Il ne fut pas moins charmé de la réflexion, que son frère étoit associé aux grandes fonctions qu'il étoit appelé à remplir : « Si j'a» vois été nommé pour gouverner seul, dit-il » en lui-même, je n'aurois pas eu d'égal ; & » celui qui ne connoît pas d'égal, peut avoir » des serviteurs, mais ne peut avoir d'amis. Il » faut qu'il renonce à cette égale participation » de bien, à cette libre communication d'ame, » à cette mutuelle dépendance, qui font le » bonheur pur & sublime de l'amitié. Avec » Almoran, je partagerai le délicieux plaisir » d'arracher le foible & l'innocent à l'impitoya» ble main de l'oppression, d'animer le mérite » par la récompense, & de réprimer l'injustice » par la crainte ; je partagerai avec Almoran, » la douceur de gouverner un peuple nombreux » & puissant, que nous saurons rendre heu» reux ; plaisirs qui, tous grands qu'ils sont, » gagnent, comme tous les autres, au par» tage ».

Pendant que Hamet jouissoit ainsi d'un bonheur, que sa vertu tiroit de la même source d'où les vices d'Almoran avoient tiré le chagrin & les mécontentemens qui rongeoient son cœur ; Omar étoit à chercher de quelle manière leur gouvernement uni pouvoit heureusement s'exercer.

Il savoit que Solyman, après avoir médité sur les dispositions de ses deux fils, avoit jugé que s'ils n'eussent fait qu'un seul, ils auroient produit ensemble un caractère plus propre à gouverner après lui, que l'un ou l'autre des deux à part. Almoran lui paroissoit trop léger & trop ardent ; mais il soupçonnoit que l'autre faute de vivacité, pourroit tomber dans l'inaction. Il avoit presqu'également appréhendé l'humeur entreprenante d'Almoran, & la passion de Hamet pour la retraite. Dans Hamet, il avoit observé une douce facilité de caractère, qui pouvoit laisser les rênes du gouvernement trop lâches ; & dans Almoran, une pointe de sensibilité, avec une jalousie de pouvoir, qui pouvoit les tenir trop serrées ; cette différence lui avoit fait espérer, qu'en les associant à l'autorité suprême, il uniroit leurs dispositions naturelles, du moins pour l'effet, dans chaque fonction du gouvernement ; ou, qu'indépendamment de la forme qu'ils lui donneroient, le public tireroit

avantage des vertus de l'un & de l'autre, ſans aucun danger d'avoir à ſouffrir de leurs imperfections ; parce qu'elles ne feroient que ſe combattre mutuellement ; au lieu que pour tous les actes de vertu, leurs ames ne manqueroient pas de s'accorder par l'alliance naturelle de la juſtice avec la juſtice, qui eſt néceſſaire & éternelle. Mais il n'avoit pas conſidéré que deux diſpoſitions différentes, opérant chacune à part ſur deux différentes volontés, les effets n'en pouvoient être les mêmes que ſi leur opération fût venue d'une ſeule cauſe ; que deux volontés, ſous la direction de deux naturels ſi différens, ne s'accorderoient preſque jamais, & que probablement il naîtroit plus de mal de cette oppoſition, que des imperfections mêmes de l'un ou de l'autre de ſes fils.

Mais Solyman s'étoit ſi long-tems applaudi de ſon projet, avant que d'en avoir fait l'ouverture au fidelle Omar, que ce vertueux miniſtre, le trouvant révolté contre toutes ſes objections, n'avoit pu parvenir même à les faire entendre ; & ſachant qu'il eſt ordinaire aux hommes d'abandonner plus difficilement leurs propres idées, que celles qu'ils ont reçues d'autrui, & qui leur appartiennent par adoption, il s'étoit enfin rendu, dans la crainte de voir affoiblir par de plus longues oppoſitions, une

faveur

ſaveur qui pouvoit être employée dans d'autres occaſions au bien du public. Il avoit même promis, par un ſerment ſolemnel, de contribuer de tout ſon pouvoir à l'exécution du teſtament.

Sa ſoumiſſion, à la vérité, lui avoit coûté d'autant moins d'effort, qu'il n'avoit guères plus de raiſons de craindre le gouvernement d'Almoran ſeul, qu'une adminiſtration jointe; & que s'il s'élevoit quelque différend pour la ſupériorité, il lui reſtoit l'eſpérance que les vertus d'Hamet, obtenant les ſuffrages du peuple en ſa faveur, l'établiroient ſeul ſur le trône. Mais comme ces changemens ſont un mal en eux-mêmes, & qu'ils arrivent très-rarement ſans une extrême confuſion accompagnée de calamités infinies dans l'état, il avoit recherché avec beaucoup d'application, comment le royaume pouvoit être gouverné par les deux frères, aſſez prudemment pour faire entrer leurs caractères dans l'adminiſtration, & pour écarter de part & d'autre toutes les ſemences de jalouſie.

Après de longues méditations, il crut devoir s'arrêter à la formation d'un corps de loix, que les princes examineroient & prendroient la peine de corriger, juſqu'à leur pleine approbation, & qu'ils publieroient enſuite avec le ſceau de leur autorité réunie: s'il devenoit néceſſaire d'y ap-

porter quelque changement, il devoit se faire par les mêmes voies; & s'il arrivoit quelque différence insurmontable de sentiment, soit dans cet acte ou dans tout autre exercice de la prérogative royale, indépendante des loix qui regardoient le gouvernement du peuple, les deux rois s'en rapporteroient à quelques personnes d'une sagesse & d'une intégrité reconnues, à la détermination desquelles ils promettoient de se conformer. Omar prévit aisément que dans l'opposition d'avis entre Almoran & son frère, celui d'Almoran l'emporteroit toujours; il n'ignoroit pas les raisons qui rendroient Almoran inflexible, & qui porteroient Hamet à la complaisance. Almoran étoit naturellement hardi & présomptueux; Hamet, réservé, modeste: Almoran ne pouvoit souffrir la contradiction; Hamet se rendoit attentif aux raisons, & ne cherchoit que la vérité. D'ailleurs, Almoran croyoit ses droits blessés par le testament de son père; Hamet le regardoit comme une faveur. Ainsi le fier Almoran étoit disposé à se ressentir de la première apparence d'opposition; Hamet au contraire, à céder, dans la modeste persuasion que le partage du gouvernement étoit plus qu'il n'avoit droit d'espérer de sa naissance, & moins que son frère ne devoit attendre de la sienne. Il étoit donc aisé de prévoir, que la volonté d'Almoran

prévaudroit toujours; mais la cause même de cette supériorité pouvant empêcher aussi la naissance des disputes, Omar, après tout, revint à la compter moins pour un mal que pour un bien.

Aussitôt qu'il eut préparé son plan, il en fit porter par différens messagers, mais à la même heure, une copie aux deux princes, renfermée dans une lettre, où sa reconnoissance pour leur père & son zèle pour eux s'exprimoient fortement. Il n'oublioit pas l'engagement qu'il avoit pris de se dévouer à leur service, & le serment par lequel il s'étoit obligé de proposer tout ce qu'il jugeroit propre à faciliter l'exécution des vues de leur père, avec autant de gloire pour eux que de bonheur pour leurs peuples. Ces motifs, ajoutoit-il, auxquels il ne pouvoit résister sans impiété, lui faisoient espérer de n'être pas soupçonné de présomption; & se reposant sur la droiture de ses intentions, il laissoit le succès des évènemens à la volonté du ciel.



CHAPITRE III.

L'ARRIVÉE de cette lettre fit retomber Almoran dans une autre indignation, & lui fit sentir encore la perte de sa prérogative. Il dédaigna toute offre d'avis, comme une insulte, à laquelle il se voyoit injurieusement exposé par le testament de son pere; & son ressentiment le portoit à rejeter le systême d'Omar, avant que de l'avoir lu. Ce fut dans cette disposition qu'il commença sa lecture, & chaque article lui parut une nouvelle offense. Il prit brusquement la résolution de ne pas admettre Omar à l'honneur d'une conférence sur le point dont il étoit question, & de former un plan d'administration avec son frère, sans aucun égard pour les avis de l'importun gouverneur.

Une sourcilleuse attention aux formalités minutieuses, est l'indice certain d'une petite ame, qui sentant que la dignité lui manque en elle-même, veut tirer d'ailleurs ce qu'elle ne peut fournir de son propre fond; comme la scrupuleuse exaction d'un mince tribut, décéle la foiblesse du tyran, qui craint que ses prètentions ne soient disputées, pendant que le prince qui connoît la supériorité

inconteſtable de ſes droits, & qui ſait que les états qu'il a ſubjugués n'oſent penſer à la révolte, s'informe à peine ſi les témoignages de fidélité lui ſont rendus.

Ainſi la jalouſie d'Almoran l'aſſujétiſſoit déjà comme un eſclave, aux petites formalités d'état, & les moindres bagatelles le jetoient dans l'embarras, ou l'enflammoient de reſſentiment. La tendreſſe & la fidélité d'Omar le rendirent furieux; il n'y vit que de l'inſolence & de la témérité. Quoique réſolu de ſe procurer immédiatement une conférence avec ſon frère, il demeura fort embarraſſé pour y parvenir. Enfin, ſe levant, il ſe mettoit en chemin vers ſon quartier; mais au premier pas, il s'arrêta tout court avec dédain ſur l'idée que c'étoit une condeſcendance, qui pourroit paſſer pour un aveu de ſupériorité. Alors il lui vint à l'eſprit de faire appeler Hamet; mais il craignoit auſſitôt de l'irriter, en lui donnant lieu de ſuppoſer qu'il ne reconnoiſſoit pas ſon égalité. Il ſe détermina, pour concluſion, à lui faire propoſer un rendez-vous dans la chambre du conſeil, & l'ordre en étoit déjà donné, lorſque Hamet entra dans l'appartement.

Le viſage de ce prince reſpiroit la joie; & ſon cœur étoit échauffé des agréables ſenſations de la tendreſſe & de la confiance, par la même lettre qui répandoit, dans celui d'Almoran, l'a-

mertume de la jaloufie & du reffentiment. Hamet ne pouvant penfer qu'une démarche de politeffe, pour fon frère, diminuât quelque chofe de fa propre dignité, avoit cédé à l'honnête impatience de fon cœur, qui brûloit de communiquer la fatisfaction qu'il venoit de recevoir. A la vérité il fut un peu furpris de ne remarquer dans fa contenance aucune trace du même contentement, en appercevant entre fes mains le même papier, dont l'impreffion étoit fi vifible dans la fienne.

Après les premières civilités, il demeura un moment fans parler du plan d'adminiftration qu'il venoit concerter avec lui, parce qu'ayant obfervé de l'embarras & du chagrin dans fes yeux, il attendoit qu'il en expliquât la caufe, & fe faifoit un plaifir de l'efpérance d'y remédier. Mais rien ne femblant répondre à fon attente, il lui parla dans ces termes :

« Quel bonheur pour nous, mon cher frère, » de trouver tant de fageffe & de fidélité dans » Omar ! N'admirez-vous pas le fyftême de gou- » vernement qu'il nous propofe ? Qu'il fera facile » & glorieux pour vous & pour moi, qui fom- » mes chargés de l'adminiftration, & qu'il me » paroît avantageux pour nos peuples ! »

« Les avantages, dit Almoran, que vous pa- » roiffez y avoir découverts, ne font pas de la

» même évidence pour moi. Apprenez-moi donc » en quoi vous les faites consister, & je vous » dirai ensuite ce que j'en pense ».

» L'établissement d'un corps de loix pour rè- » gle de l'administration, répondit Hamet, nous » garantira de bien des maux, & nous promet » une infinité de biens. Si la loi n'est que la vo- » lonté du souverain, elle ne peut jamais être » connue avec certitude. Un grand nombre de » sujets, par conséquent, peuvent violer cette » règle de droit, écrite par la main du tout- » puissant sur les vivantes tablettes du cœur, » dans la présomptueuse espérance de n'être pas » exposés au châtiment; & ceux qui la suivent » ne jouiront pas du témoignage intérieur de » cette sécurité, qu'ils devroient trouver dans » la protection d'une loi connue, qu'ils n'ont » jamais violée. Or si l'offense n'est pas fixée, ni » le châtiment prescrit, c'est un motif de moins » pour la probité, auquel il faut nécessairement » suppléer, autant pour ceux qui peuvent être » tentés de commettre l'offense, que pour ceux » qui pourroient en souffrir. D'ailleurs, celui » qui ne gouverne pas par des loix écrites & » publiées, doit exercer le gouvernement, ou par » lui-même, ou par le ministère d'autrui; si c'est » lui-même, il succombera sous un fardeau que » personne n'est capable de soutenir; & si c'est

» par d'autres, l'infériorité de leur rang les ex» posera, soit à des tentations dont on ne peut » espérer qu'ils aient toujours la force de se dé» fendre, soit à des préventions qu'il leur sera » peut-être impossible de surmonter. Mais pour » exercer l'administration du gouvernement par » une loi qui fixe l'offense, & qui prescrive la » punition, l'intégrité suffit seule; & la Sentence » ne dépendant pas alors de l'opinion, mais des » faits, rarement la justice sera corrompue, dans » les cas mêmes où l'intégrité pourroit manquer, » parce que le défaut ne pouvant être rejeté » sur aucune erreur, on feroit du moins arrêté » par l'idée de l'infamie, & par le danger d'une » prévarication manifeste ».

Almoran qui n'avoit entendu l'opinion de son frère qu'avec impatience & mépris, se leva ici d'un air brusque, ces deux sentimens peints dans les yeux. Il jeta d'abord un regard sur Hamet; ensuite baissant dédaigneusement la vue, il ouvrit un des pans de sa robe, & croisant les bras sur sa poitrine: « Quoi! dit-il, le fils du » grand Solyman, de la volonté de qui le destin » des nations dépendoit, dont les moindres signes » faisoient la règle de l'équité, devant qui la voix » de la sagesse même étoit muette, & la fierté » même de la vertu, humiliée dans la poussière; » le fils de Solyman se verroit bridé, comme

» une mule, par le frein des loix? deviendroit un » pur inſtrument pour exécuter les idées d'autrui? » feroit limité à déclarer le ſens d'un ſtatut, & » s'entendroit affronter par les réclamations de » la juſtice? Non, non: la gloire d'un prince eſt » de punir quand il veut, & pour ce qu'il veut; » d'exercer un empire ſouverain ſur la vie comme » ſur les biens, & de gouverner ſans preſcription » comme ſans appel ».

Hamet, que cette réponſe & la véhémence avec laquelle elle avoit été prononcée frappèrent d'étonnement, ſe recueillit un inſtant, & répliqua dans ces termes: « La gloire d'un prince » eſt de gouverner les autres hommes, comme » il eſt gouverné par celui qui eſt ſeul tout mi- » féricordieux & tout-puiſſant. Sa gloire eſt plu- » tôt de prévenir les crimes, que de déployer » ſon pouvoir pour les punir; de procurer le » bonheur, plutôt que d'appéſantir le joug de la » ſoumiſſion, & d'animer par l'amour, plutôt que » d'abaiſſer par la crainte. Celui qui nous jugera, » ne nous a-t-il pas donné une règle de vie, ſur » laquelle nous ſerons jugés? Notre récompenſe » & notre punition n'eſt-elle pas déjà devant » nous? N'eſt-ce pas ſes promeſſes & ſes me- » naces qui ſont nos motifs d'obéïſſance? & ne » reſſentons-nous pas la confiance & la joie quand

» nous avons obéi? Pour dieu, ſes propres per-
» fections ſont une loi : & dieu n'a fait que nous
» les tranſcrire, pour former la nôtre. Efforçons-
» nous donc de gouverner, comme nous ſom-
» mes gouvernés : cherchons, mon frère, cher-
» chons notre bonheur dans celui que nous pro-
» curons, & notre gloire dans l'imitation de la
» bonté du ciel ».

La crainte de s'ouvrir trop, & de mettre Hamet ſur ſes gardes, en pouſſant plus loin l'oppoſition, fit prendre à l'orgueilleux Almoran le parti de diſſimuler; il jugea que l'opinion de ſon frère, confirmée par une adminiſtration établie ſur ce fondement, ne manqueroit pas de le rendre extrêmement populaire, & peut-être, avec le tems, de l'affermir ſeul ſur le trône. Cette idée lui fit tourner actuellement tous ſes ſoins à l'éloigner des yeux du public, en lui perſuadant que ſous quelque forme qu'il leur plût de gouverner, ils devoient laiſſer à d'autres les rênes de l'adminiſtration. Ainſi reprenant ſa place avec un air de complaiſance & de tranquillité, auquel néanmoins il eut peine à conformer parfaitement ſon langage: « S'il faut que la loi, dit-il, règne
» à notre place, laiſſons-en du moins l'exécution
» à nos eſclaves; & comme il ne nous reſtera rien
» qui puiſſe nous occuper d'une manière digne

» de nous, ne penſons qu'à nous livrer aux plai-
» ſirs : s'il en eſt de propres à la royauté, aſſu-
» rons-nous les, comme l'unique avantage qui
» nous diſtingue du peuple ».

Oh ! non, répondit Hamet : il reſte beaucoup à faire pour un prince, après l'établiſſement des meilleures loix ; le gouvernement général de la nation, le réglement & l'extenſion de ſon commerce, la formation des manufactures, l'encouragement du génie, l'application des revenus, & tout ce qui peut ſervir au progrès des arts pacifiques, ou préparer la ſupériorité en guerre, n'eſt-il pas le digne objet de l'attention d'un roi ?

« Mais le moyen, reprit Almoran, que dans
» tous ces ſoins, deux perſonnes puiſſent tou-
» jours s'accorder ? Convenons donc entre vous
» & moi d'abandonner cet office à quelqu'un de
» nos ſujets, que nous emploierons auſſi long-
» tems qu'ils nous conviendra, & que nous dé-
» placerons lorſqu'il aura ceſſé de nous plaire.
» Nous nous mettrons à couvert, par cet expé-
» dient, de la haine des meſures qui peuvent être
» contraires au goût du public ; & par le ſacri-
» fice d'un eſclave, nous pourrons toujours pa-
» cifier les mécontens, & ſatisfaire le peuple ».

» Se fier aveuglément au miniſtère d'autrui,
» répartit Hamet, c'eſt abandonner une préro-

» gative que notre devoir & notre intérêt font
» également de conferver. Le prince qui fe re-
» pofe avec une confiance fans bornes, du gou-
» vernement de fes peuples fur un fujet, les livre
» à la conduite d'un homme, qui fera plus tenté
» que lui-même de trahir leurs intérêts. Un vice-
» régent eft dans une ftation fubordonnée; il a,
» par conféquent, beaucoup à craindre, & beau-
» coup à fe promettre; il peut acquérir auffi le
» pouvoir d'obtenir ce qu'il défire & d'éloigner
» ce qu'il craint, aux dépens du peuple; il peut
» fouhaiter de mettre plufieurs perfonnes dans
» fa dépendance, & ne le pouvoir par d'autres
» voies, qu'en fermant les yeux fur leurs frau-
» des & leurs violences; il peut recevoir par cor-
» ruption un équivalent pour fa part, à titre d'in-
» dividu, dans la profpérité publique; car fon
» intérêt n'eft pas effentiellement lié avec celui
» de l'état, il eft féparé; au lieu que l'intérêt de
» l'état & celui du roi font le même: il peut même
» fe laiffer corrompre pour trahir le fecret des
» confeils, & pour abandonner les intérêts de la
» nation aux puiffances étrangères; ce qui n'eft
» jamais poffible au roi, parce qu'on ne peut
» rien lui offrir d'équivalent à ce qu'il abandon-
» neroit. Mais comme les tentations d'un roi ne
» font pas égales pour faire le mal, il n'eft pas
» également expofé non plus à l'oppofition lorf-

» qu'il fait le bien: les mesures d'un substitut en » trouvent souvent, ne fut-ce que par des motifs » d'intérêt; un chef de faction se flatte, qu'en » parvenant à le faire déplacer par les clameurs » populaires, il pourra lui succéder. Au con- » traire, ce ne peut être l'intérêt de personne » de s'opposer aux mesures d'un roi lorsqu'elles » sont justes, parce que personne ne peut former » l'espérance de le supplanter. Cette doctrine » n'est-elle pas celle du prophête, dont la sagesse » venoit d'en haut? *Ne lève pas l'œil de l'attente » sur autrui, dans ce que tu peux devoir à » toi-même: ne souffre pas d'être obscurci par ton » ombre, & ne consens pas à te procurer une » gloire d'emprunt, lorsque tu as le pouvoir d'en » répandre sur les autres* ».

» Mais le prince, dit Almoran, est-il toujours » le plus sage de ses états? Ne pouvons-nous » pas trouver dans un autre, plus d'habileté, » plus d'expérience que nous n'en possédons; & » n'est-il pas du devoir de celui qui commande » un vaisseau, de placer au gouvernail la main » la plus propre à le conduire ».

» Un prince, dit Hamet, qui se propose sin- » cèrement le bien de son peuple, manque ra- » rement son but: toute la sagesse de la nation » se tourne vers cet objet: la principale vue du

» monarque, devient celle de tous ſes conſeils ; » parce qu'on n'ignore pas que la plus puiſſante » recommandation à ſa faveur eſt de concourir » à ſa principale vue. Faiſons-nous donc un de» voir d'écouter les autres, mais d'agir nous» mêmes ».

Almoran comprit que plus cette converſation ſeroit prolongée, plus ſon embarras croîtroit : il prit le parti de la finir, en feignant de ſe rendre aux propoſitions de ſon frère. Hamet le quitta, charmé de la candeur & de la ſenſibilité qu'il croyoit avoir trouvées dans ſes manières, & s'applaudiſſant même de l'eſpèce de victoire qu'il ſe flattoit d'avoir obtenue. Almoran, de ſon côté, n'étant pas moins ſatisfait du ſuccès de ſa diſſimulation, ſe fortifia dans ſes premières idées, & conçut de nouveaux ſentimens d'averſion & de jalouſie contre Hamet.



CHAPITRE IV.

PENDANT que ce jeune prince étoit triomphant de ſa conquête, & que ſon cœur ſe livroit avec complaiſance à ſa tendre affection pour ſon frère, on lui dit qu'Omar étoit à ſa porte & demandoit à le voir. Il ordonna qu'il fût admis ſur le champ; & lorſqu'Omar parut devant lui, le voyant prêt à ſe proſterner, ſuivant l'uſage, il le prit entre ſes bras, dans un tranſport d'eſtime & d'affection. Enſuite ayant défendu qu'on les vînt interrompre, il le força de s'aſſeoir près de lui ſur un ſofa.

Alors il lui fit, avec toute l'ardeur & la joie d'un jeune cœur, le récit de ſa converſation avec Almoran, mêlé des plus grands éloges & des témoignages de la plus ſincère eſtime pour ſon frère. Omar n'étoit pas ſans quelque ſoupçon, que les ſentimens, par leſquels Almoran avoit commencé avec tant de paſſion, ne tinſſent encore le premier rang dans ſon ame. Mais il n'en témoigna rien, non-ſeulement parce qu'un ſoupçon n'eſt qu'une accuſation ſans preuve, mais parce que ſes principes ne lui permettoient pas de parler au déſavantage d'autrui, ſur les points

même dont il connoiſſoit la vérité. Il approuva les ſentimens d'Hamet, dans leſquels il reconnut ſes propres inſtructions ; & ce qu'il crut devoir ajouter ſe réduiſit à quelques nouveaux conſeils, que l'aſſociation d'Hamet au trône lui fit juger néceſſaires.

» Souvenez-vous, lui dit-il, que la plus ſûre » méthode pour aſſurer le règne de la vertu, eſt » de prévenir les occaſions du vice. Peut-être » ſe trouve-t-il des ſituations, dans leſquelles il » n'eſt jamais arrivé que la vertu humaine ſe ſoit » ſoutenue ; ou du moins, il eſt des tentations » opiniâtres par leur longueur, auxquelles il eſt » très-rare qu'on ait réſiſté juſqu'à la fin. Dans » une conſtitution de gouvernement qui laiſſe le » peuple expoſé à de continuelles ſéductions, » par la facilité de s'abandonner aux plaiſirs diſ» ſolus, ou de faire des gains illicites, la multipli» cation des loix pénales n'aura pas d'autre effet » que de dépeupler l'état, & par conſéquent de » l'affoiblir ; de livrer au cimeterre, au cordon, » des ſujets qui pouvoient être rendus utiles à » la ſociété, & de laiſſer le reſte, diſſolu, tur» bulent & factieux. Si les rues ſont non-ſeule» ment remplies de femmes, (1) qui dreſſent des

(1) Licences comme autoriſées à Londres.

» piéges

» piéges au paſſant par leur air, leurs ſignes & » leurs ſollicitations; mais de lieux où tous les » déſirs qu'elles allument peuvent être ſatisfaits » avec autant de ſecret que d'aiſance; c'eſt en » vain *que les pas de la proſtituée vont à la mort,* » *& que ſes pieds s'enfoncent dans l'enfer.* Quel » fruit eſpérer d'aucune punition, que les loix » humaines puiſſent ajouter à la maladie, à la » misère, à la pourriture & à l'infamie? Si vous » permettez que l'opium ſe vende publiquement » à vil prix, c'eſt une folie d'eſpérer que la crainte » du châtiment puiſſe garantir le pauvre de la fai- » néantiſe & de l'ivrognerie. Si la méthode de » lever les taxes laiſſe le moyen de ſe procurer » les marchandiſes ſans les payer, l'eſpoir du » gain l'emporta toujours ſur la crainte du châ- » timent. Si vous retenez la paie d'un vieux ſol- » dat, qui vous a ſervi long-tems au riſque de » ſa vie; c'eſt en vain que vous menacez d'em- » priſonnement & d'amende l'uſure & l'extorſion. » Si dans vos armées vous ſouffrez que pour » l'intérêt d'un particulier la vie d'un cheval ſoit » préférée à celle d'un homme, ſoyez ſûr que » votre propre épée eſt tirée par votre ennemi; » car il y aura toujours quelqu'un ſur qui l'in- » térêt aura plus de force que l'humanité & l'hon- » neur. Ne mettez donc l'intérêt de perſonne en » balance contre ſon devoir; & n'eſpérez pas de

» moyen plus sûr pour faire souvent le bien, que
» de prévenir les occasions du mal ».

Hamet ne prêta pas moins d'attention à ces préceptes d'Omar, qu'aux instructions d'un père; & promettant de les chérir & de les garder comme le trésor de sa vie, il le congédia tendrement. Si le cœur d'Hamet s'ouvrit alors aux plus agréables espérances, Almoran séchoit d'inquiétude, de défiance & de jalousie : il évita toutes les occasions de voir Hamet & Omar; mais Hamet n'en conserva pas moins sa confiance, & le prudent Omar ses soupçons.

CHAPITRE V.

CEPENDANT le système du gouvernement fut établi, tel qu'il avoit été formé par Omar. Hamet l'adopta par principes, Almoran par politique. Les vues d'Almoran se terminoient à la satisfaction de ses désirs ; celles d'Hamet à l'accomplissement de son devoir : Hamet, par conséquent, fut infatigable dans les affaires d'état; & ses sentimens d'honneur, son amour pour le public, en ayant fait l'objet de son choix, elles devinrent pour lui la continuelle source d'une généreuse & pure félicité. Almoran n'y appor-

toit pas moins de diligence, mais par un autre motif; ce qui l'animoit, n'étoit pas l'amour du bien public, mais sa jalousie pour son frère; il remplissoit sa tâche, comme un esclave attaché au joug, à contre-cœur & sans goût : aussi ne lui causoit-elle que du chagrin, du trouble, de l'ennui & de l'impatience.

Pour réparer cette perte du tems, il prit le parti de donner aux plaisirs toutes les heures qui lui restoient. Ses jardins étoient un abregé de la nature entière, & tous les trésors de l'art étoient épuisés dans son palais. Son sérail étoit rempli des beautés de toutes les nations, & sa table également couverte de ce que chaque province de sa domination produisoit de plus exquis. Dans les chants qu'il faisoit souvent répéter devant lui, il étoit flatté par le double plaisir de l'adulation & de la musique; il respiroit les parfums de l'Arabie, & ne se refusoit pas les délices défendues du vin. Mais comme chaque désir est bientôt rassasié par l'excès, l'ardeur même avec laquelle ses plaisirs étoient accumulés, le privoit de la douceur de jouir. Dans cette variété de belles femmes qui l'environnoient, la passion de l'amour, qui doit être délicate & rafinée pour être voluptueuse, étoit dégradée au pur instinct, & sans cesse épuisée par une dissipation sans fin; les caresses n'étoient pas attendries par la certi-

tude d'une mutuelle communication de délices; elles étoient immédiatement ſuccédées par l'indifférence ou le dégoût : tant de mets friands, par leſquels ſon intempérance étoit ſans ceſſe excitée, détruiſoient cette pointe d'appétit, qui peut ſeule en relever le goût. La ſplendeur de ſon palais & la beauté de ſes jardins devinrent ſi familières à ſes yeux, que ſouvent il les regardoit ſans les voir. La muſique & la flatterie même perdirent leurs charmes, par une répétition trop fréquente; & les interruptions du ſommeil pendant la nuit, ſuivies de la langueur du matin, étoient plus qu'un triſte équivalent pour la gaieté paſſagère qu'il devoit au vin. Ainſi ſe paſſoient les jours d'Almoran, partagés entre des travaux pénibles, dont il n'oſoit pas ſe diſpenſer, & l'avide recherche du plaiſir, auquel il ne pouvoit parvenir.

Hamet au contraire ne cherchoit pas le plaiſir, mais le plaiſir ſembloit le chercher. Il jouiſſoit d'une conſtante ſérénité d'ame, qui le rendoit continuellement ſuſceptible des plus agréables impreſſions. Tout ce qu'il trouvoit préparé pour le rafraîchir ou l'amuſer dans ſes heures de relâche & de ſolitude, ajoutoit quelque choſe aux délices de ſon cœur, lorſqu'il ſe rappeloit les images du paſſé, ou qu'il jetoit les yeux devant lui ſur l'avenir. Ainſi les plaiſirs des ſens étoient

relevés par ceux de l'efprit, & les plaifirs de l'efprit par ceux des fens. A la vérité, il étoit encore fans femme. Il n'avoit pas vu encore de beauté dont les charmes euffent fixé fon attention, ou déterminé fon choix.

Entre les ambaffadeurs que les monarques de l'Afie avoient envoyés à la cour des deux fils de Solyman, pour les féliciter de leur acceffion au trône royal de Perfe, on comptoit un circaffien, qui fe nommoit Abdallah. Ce miniftre n'avoit qu'un enfant, une fille, dans laquelle fon bonheur & fon affection étoient réunis; il n'avoit pu fe déterminer à la laiffer derrière lui, & l'avoit amenée par cette raifon à la cour de Perfe. Elle avoit perdu fa mère dans l'enfance. Son âge étoit d'environ feize ans, & fon nom, Almeyde. Elle étoit belle comme les filles du paradis, douce comme les exhalaifons du printems; fon âme étoit fans tache, & fes manières fans art.

Elle étoit logée, avec fon père, dans un palais qui touchoit aux jardins du férail; & le hafard fit qu'une lampe qu'on avoit laiffée bruler pendant la nuit, dans un appartement au-deffous du fien, fe trouvant trop près d'un réfeau de cotton, qui couvroit un fofa, y mit le feu, qui fe répandit facilement, & toute la chambre fut bientôt en flamme. Almoran s'étoit déjà fait porter au lit, après une nuit paffée dans l'excès de

la débauche; mais Hamet étoit encore dans son cabinet, occupé de la lecture de quelques mémoires, dont il devoit faire usage le jour suivant; ses fenêtres donnoient sur les appartemens de derrière du palais qu'occupoit Abdallah. Hamet, ayant tourné sans dessein les yeux de ce côté-là, fut alarmé par la vue d'une lumière extraordinaire; & s'avançant aussitôt pour découvrir d'où elle venoit, il n'eut pas de peine à juger de l'accident.

Après avoir ordonné promptement à sa garde de nuit, d'aller au secours, pour arrêter les progrès du feu, & sauver les meubles, il courut lui-même au jardin. En approchant de la maison embrasée, il crut entendre les cris d'une voix de femme; & l'instant d'après, Almeyde se fit voir à la fenêtre d'une chambre, directement au-dessus de celle qui étoit en feu. Hamet, jusqu'alors, n'avoit jamais eu l'occasion de voir Almeyde, & ne savoit pas même qu'Abdallah eût une fille: mais, sans la connoître, il prit un vif intérêt à sa situation, & lui cria d'un ton ferme, de se laisser tomber dans ses bras. Au son de sa voix, elle se retira dans sa chambre, tel est le pouvoir de la modestie naïve, quoique la fumée commençât à sortir en nuées épaisses de sa fenêtre; mais elle se vit bientôt forcée de revenir, & quelques endroits du plancher s'étant entr'ouverts au même moment, elle s'enveloppa

de ſon voile & ſauta dans le jardin. Hamet eut aſſez d'agileté pour la recevoir entre ſes bras; mais quoiqu'il eût rompu la force du poids, il fut emporté par terre avec elle; cependant il ne quitta pas ſa charge; & s'appercevant qu'elle s'étoit évanouie, il ſe hâta de la tranſporter dans ſon appartement, pour lui donner toute l'aſſiſtance qu'elle pouvoit recevoir.

Elle n'étoit couverte que d'une petite robe de nuit, légère & flottante, ſon voile étoit tombé en chemin. Hamet, en entrant, découvrit à la lumière, des beautés dont il ne s'étoit jamais permis la vue. Elle commençoit à reprendre ſes ſens; mais avant que d'avoir retrouvé la connoiſſance, elle preſſa le prince d'un embraſſement involontaire, qu'il rendit, en la ſerrant plus étroitement contre ſon ſein, dans un trouble de plaiſir, de confuſion & d'inquiétude, qu'il eut peine à ſoutenir. Comme il la tenoit encore dans ſes bras, & qu'il s'oublioit à la contempler, elle ouvrit les yeux, & quittant ſa priſe, elle pouſſa un cri foible, & ſe dégagea auſſi-tôt de lui. Il ne ſe trouvoit aucune femme, plus proche que dans l'aîle du palais qui faiſoit la demeure d'Almoran. Diverſes raiſons ne permettant pas de chercher des ſecours de ce côté-là, l'embarras d'Hamet fut extrême : il aſſura ſa jeune inconnue, par quelques diſcours précipités

& ſans liaiſon, qu'elle étoit en ſûreté; il lui dit qu'elle étoit dans le palais des rois de Perſe, & que celui, qui s'étoit fait un bonheur de l'y porter dans ſes bras, étoit Hamet. L'habitude du reſpect pour le nom du ſouverain, prit auſſitôt l'aſcendant ſur toute autre paſſion dans le ſein de la belle Almeyde : une nouvelle confuſion s'empara de ſon viſage; & le cachant de ſes mains, elle ſe proſterna devant lui : il ſe hâta de la relever, avec un tremblement preſqu'égal au ſien; & par un langage plein de grâces, il s'efforça de lui inſpirer de la confiance & de la tranquillité.

Juſqu'alors, l'imagination d'Almeyde avoit été remplie tout entière par de violens ſpectacles, qui s'étoient rapidement ſuccédés ſans la moindre interruption. Un inſtant de réflexion la jeta dans une nouvelle agonie. Après quelques momens de ſilence, elle joignit les deux mains, & fondant en larmes, elle s'écria; Abdallah ! mon père ! mon père ! Hamet, non-ſeulement reſſentit, mais conçut le ſens de cette exclamation, & courut immédiatement au jardin. Il n'y eut pas fait quelques pas, qu'il découvrit un vieillard, aſſis ſur la terre, qui levoit les yeux au ciel, dans une douleur muette, comme s'il eût épuiſé le pouvoir de ſe plaindre. Hamet, s'étant approché, reconnut, à la lueur des flammes,

que c'étoit Abdallah. Auſſitôt, le nommant par ſon nom, il lui dit, que ſa fille étoit hors de danger. Au nom de ſa fille, Abdallah treſſaillit & ſe leva, comme s'il eût été réveillé du ſommeil de la mort par la voix d'un ange. Hamet répéta que ſa fille étoit hors de danger; & dans ce moment, Abdallah, ouvrant un œil égaré, le reconnut pour le roi. Son reſpectueux étonnement ne lui permit pas alors de faire d'autres queſtions; mais Hamet lui montrant de quel côté il pouvoit retrouver ſa fille, s'avança plus loin, pour ne pas diminuer le plaiſir de leur entrevue, ou pour ne pas contraindre, par ſa préſence, les premiers tranſports de leur tendreſſe. Bientôt il rencontra d'autres fugitifs, échappés aux flammes, qui leur avoient ouvert un paſſage dans les jardins du ſérail, & dans ce nombre, quelques femmes d'Almeyde, qu'il mena lui-même à leur maîtreſſe. Auſſitôt il aſſigna un appartement, pour le père & pour la fille, dans ſa moitié du palais; & le feu paroiſſant tout-à-fait éteint, il ſe retira pour prendre un peu de repos.



CHAPITRE VI.

QUOIQUE la nuit fût fort avancée, les yeux d'Hamet étoient inacceſſibles au ſommeil. Son imagination ne ceſſoit pas de lui repréſenter les évènemens qui venoient d'arriver. La figure d'Almeyde s'offroit inceſſamment devant lui; & ſon cœur étoit dans une agitation, dont il ne ſouhaitoit pas d'être délivré, quoiqu'elle éloignât de lui toute eſpérance de repos.

Dans le même tems, Almoran cherchoit à diſſiper dans un ſommeil imparfait les ſuites de ſon intempérance; & le matin, quand on l'informa de ce qui s'étoit paſſé, il ne marqua pas d'autre paſſion que la curioſité; il paſſa dans le jardin, mais après avoir conſidéré les ruines, & s'être fait raconter la naiſſance & les effets de l'incendie, il n'y penſa plus.

Dans Hamet, aucun ſoin d'intérêt propre n'arrêta l'attention qu'il crut devoir au malheur d'autrui. Il retourna viſiter les ruines, non pour ſatisfaire ſa curioſité, mais pour obſerver ce qui pouvoit apporter quelque ſoulagement à la miſère de ſes voiſins, & pour leur faire reſtituer ce qu'on avoit préſervé des flammes. Il trouva

qu'il n'étoit péri perſonne, mais qu'il y avoit un grand nombre de bleſſés : il leur envoya ſes médecins & ſes chirurgiens ; & lorſqu'il eut fait récompenſer ceux qui leur avoient donné du ſecours, ſans oublier ſa garde même, qui n'avoit fait qu'accomplir ſes ordres, il ſe rendit à la chambre du conſeil, où ſon attachement aux affaires, ſa patience & ſon attention, furent les mêmes que s'il n'étoit rien arrivé. Il avoit donné ordre, à la vérité, qu'on l'informât de la ſanté d'Almeyde ; & lorſqu'il revint à ſon appartement, il trouva l'ambaſſadeur de Circaſſie qui l'attendoit pour exprimer la reconnoiſſance qu'il devoit à ſa généreuſe bonté.

Hamet en reçut les témoignages avec un ſentiment particulier de plaiſir; ils avoient quelque rapport à la jeune Almeyde; & ſans intervalle il s'informa encore de ſa ſanté avec une ardeur qui n'étoit pas ordinaire, pour la bonté même d'Hamet. Après toutes ces queſtions & les réponſes, il ne ſembloit pas porté à congédier Abdallah, quoiqu'il parût dans quelque embarras pour le retenir. Il auroit ſouhaité de ſavoir, s'il n'avoit pas reçu des offres de mariage pour ſa fille; & ce déſir, il auroit voulu ne le pas découvrir par une queſtion directe : mais il reconnut bientôt, que d'un homme ſi reſpectueux & ſi prudent, il ne falloit pas attendre d'ouver-

ture qui ne lui fût ordonnée, ou du moins sans quelque explication qui valût un ordre. A la fin, il lui dit, non sans un peu de rougeur; « n'y » a-t-il que toi qui me doive des remercîmens » aussi zélés que les tiens pour la conservation de » ta fille ? » Oui, répondit, Abdallah, cette fille que tu as conservée ! Cette réponse, quoiqu'inattendue, plut au roi: non-seulement il apprenoit avec joie qu'Almeyde avoit ardemment parlé de lui, du moins comme de son bienfaicteur; mais il jugea que si quelqu'un se fût intéressé à sa vie, à titre d'amant, la réponse d'Abdallah ne lui seroit pas venue si promptement à l'esprit.

Cette idée l'ayant rendu pensif un moment, Abdallah sortit. Hamet, qui crut avoir observé quelques marques de confusion & d'empressement sur son visage, ne voulut pas le retenir plus longtems, dans une situation qui pouvoit être gênante. Mais la peine d'Abdallah venoit de s'être imaginé tout d'un coup que la question d'Hamet étoit un reproche qui regardoit directement Almeyde, de ce qu'elle n'avoit pas fait demander elle-même la permission de paroître devant lui; il partoit avec précipitation pour se rendre à son appartement, & pour lui recommander de se tenir prête à le suivre chez le roi.

Almeyde, à qui l'image d'Hamet n'avoit pas

cessé d'être présente depuis le premier moment qu'elle l'avoit vu, reçut cet ordre avec un mélange de peine & de plaisir, de désirs, d'espérances & de craintes, dont l'émotion fut vive dans son sein, & couvrit son visage de rougeur. Le courage lui manqua pour demander à son père la raison de cet ordre, auquel néanmoins elle se hâta d'obéir. Mais la tendresse d'Abdallah, qui s'apperçut de son trouble & qui en fut touché, le fit aller au-devant de ses désirs. Ainsi se rendant bientôt tous deux à l'appartement du roi, où la permission d'entrer leur fut accordée, le père se présenta tenant sa fille par la main. Hamet se leva précipitamment pour la recevoir avec une ardeur de plaisir & d'impatience qui se répandit dans tous ses traits; & la relevant de l'humble posture qu'elle avoit prise, à l'exemple de son père, il la soutint dans ses bras, pour attendre le plaisir d'entendre sa voix: mais elle fit inutilement plusieurs efforts pour parler. Hamet, loin de pénétrer le motif d'une visite si soudaine & si peu prévue, qu'il avoit désirée même, sans pouvoir imaginer le moyen de l'obtenir, jugea qu'Almeyde avoit quelque demande à lui faire, & la pressa tendrement d'expliquer ses désirs; mais voyant ses lèvres toujours immobiles, il tourna la vue sur Abdallah, comme s'il eût attendu l'explication de lui. « Notre seul désir,

» dit Abdallah, eſt de réparer notre offenſe com» mune; & nous ne demandons à ta hauteſſe, » que de recevoir les remercîmens d'Almeyde » pour la vie qu'elle te doit, & de ne pas im» puter à l'ingratitude un délai qui n'eſt venu » que d'inadvertance. Permets que je la tienne » de toi, comme ton préſent; & que la lumière » de ta faveur ſoit ſur nous. Recois-la donc, dit » Hamet; car il n'y a que toi ſeul à qui je vou» luſſe la donner ».

Cette expreſſion du roi ne put échapper à l'attention du père ni de la fille; mais aucun des deux ne communiqua ſes conjectures à l'autre. Almeyde, portée à juger de la ſituation d'Hamet par la ſienne, & ſe rappelant quelques légères circonſtances, connues d'elle ſeule, & favorables à ſes déſirs, eſpéroit avec plus de confiance que ſon père, d'entendre encore parler d'Hamet; & ſon attente ne fut pas ſuſpendue long-tems. Hamet trouva de la douceur à penſer qu'il s'étoit ouvert une voie pour des explications plus claires; & ſon impatience croiſſant d'heure en heure avec ſa paſſion, il fit appeler Abdallah dès le lendemain, & lui dit qu'il ſouhaitoit de connoître un peu plus familièrement ſa fille, dans la vue d'en faire ſon épouſe «. » Comme vous & votre fille, ajouta-t-il, vous » n'êtes pas mes ſujets, je n'ai pas d'autorité ſur

» vous; & dans cette occaſion, quand j'en au» rois, je n'en voudrois pas uſer. Ce n'eſt pas » d'une eſclave que j'ai beſoin, c'eſt d'une » amie, & ce n'eſt pas une ſimple femme que je » cherche, mais une compagne. Si je trouve dans » votre Almeyde tout ce que je m'imagine, ſi » ſon ame répond à ſa figure, & ſi je puis la » croire capable de donner ſon cœur à Hamet, » & non purement ſa main au roi, elle fera mon » bonheur ».

Abdallah ne répondit, à cette déclaration, que par des témoignages de la plus vive reconnoiſſance & de la plus profonde ſoumiſſion; il ſe retira, pour aller préparer Almeyde à recevoir le roi dans l'après-midi du même jour.

CHAPITRE VII.

COMME il ne s'étoit paſſé que huit mois, depuis la mort de Solyman, & que la vénération d'Hamet pour la mémoire de ſon père ne lui permettoit pas de ſe marier avant la révolution de l'année, il réſolut de ne pas parler d'Almeyde à ſon frère, juſqu'à l'approche du tems auquel il ſe propoſoit de l'épouſer. La conduite fière & hautaine d'Almoran ne laiſſoit plus aucun doute

de ſon caractère ; & quoiqu'Hamet ne craignît les entrepriſes de perſonne ſur Almeyde, lorſqu'elle ſeroit ſa femme, il n'étoit pas ſûr des bornes que ſon frère étoit capable d'impoſer à ſa paſſion, s'il avoit occaſion de la voir & de prendre de l'amour pour elle, pendant qu'elle reſteroit vierge dans la maiſon de ſon père.

Almeyde avoit non-ſeulement toute la pureté naturelle de ſon ame, mais les principes de la plus noble & de la plus pure vertu; & la vie, comme les maximes d'Hamet, étant un modèle de tout ce qu'il y a de grand & de bon, Abdallah n'eut pas d'autre inquiétude, en les laiſſant ſeuls enſemble, que celle d'une honnête ambition, qui lui faiſoit craindre que ſa fille ne fût pas capable d'aſſurer ſa conquête.

Comme il étoit impoſſible pour Hamet de parvenir à connoître Almeyde auſſi parfaitement qu'il le déſiroit, ſans entrer avec elle dans un commerce d'égalité, ſon principal ſoin fut de l'amener à la plus familière confiance; & par degrés il y réuſſit. Bientôt il ſentit dans la libre communication d'une ame avec une autre ame, qu'il eut le bonheur d'établir entr'eux au lieu de cette aveugle ſoumiſſion qui ne fait répondre que mot pour mot, combien on jouit peu du plaiſir qu'une femme aimable peut donner, quand elle eſt regardée purement comme l'eſclave d'une

d'une puissance tyrannique, c'est à-dire, comme un sujet passif de volupté passagère & de jouissance d'un instant. Le plaisir qu'il avoit pris à contempler les naissantes beautés d'Almeyde, lui devint plus cher, lui sembla plus exalté, plus rafiné, par la tendre sensibilité qu'il crut découvrir dans son cœur, & par ses propres réflexions sur la félicité qu'il tiroit de ses yeux. En admirant les grâces de ses moindres mouvemens, l'élégance de sa figure, la symétrie de ses traits, & l'incomparable fraîcheur de son teint, il les considéroit comme les simples décorations d'une ame, capable de se mêler avec la sienne dans les plus exquises délices, de lui rendre tous ses sentimens, toutes ses idées, & de se faire de nouveaux plaisirs des siens. Le désir ne fut plus, dans Hamet, un simple appétit de la nature, ce fut imagination, force de raison : il renfermoit le souvenir du passé, & l'anticipation de l'avenir; & son objet ne fut plus le sexe, mais Almeyde.

Hamet n'aimant pas à différer les plaisirs qu'il étoit en son pouvoir de communiquer, se hâta d'informer Abdallah qu'il n'attendoit qu'un tems convenable pour placer Almeyde sur le trône, mais que diverses raisons l'obligeoient de suspendre une résolution dont il se croyoit obligé de lui donner connoissance, quoiqu'il en fît un mystère pour tout autre.

Il arriva malheureusement que quelques femmes de la suite d'Almeyde, se trouvant au bain public avec d'autres femmes du sérail d'Almoran, leur apprirent toutes les circonstances du service qu'Almeyde avoit reçu d'Hamet; qu'il l'avoit portée dans son propre appartement, & qu'il n'avoit pas cessé de la visiter depuis, dans celui qu'il avoit marqué pour elle au palais. Elles avoient été prodigues d'éloges sur sa beauté, & fort libres dans leurs conférences, sur le résultat de ses entrevues avec Hamet.

Ainsi la situation d'Hamet & d'Almeyde devint le sujet des conversations du sérail d'Almoran, qui l'apprit bientôt d'une de ses femmes.

Il avoit fait jusqu'alors une haute profession d'amitié pour Hamet, & ce jeune prince s'y étoit laissé tromper; car malgré les désordres de son frère, il ne le croyoit pas capable d'une malignité noire, ou d'une injustice, excepté dans les accès de son impétueuse passion pour quelque plaisir présent. Ainsi les apparences mutuelles d'affection s'étant soutenues entre eux, Almoran quoiqu'échauffé par le récit de la beauté d'Almeyde, & déjà fixé dans la résolution de la voir, n'osa l'entreprendre sans la participation d'Hamet, ni même sans y être introduit par ce prince: il ne doutoit pas de quelque liaison entre eux,

qui pouvoit faire trouver cette témérité fort offenſante à ſon frère.

Il chercha l'occaſion, & la ſaiſit un jour qu'ils étoient enſemble dans un pavillon d'été, nouvellement bâti ſur un lac, qui faiſoit face au derrière du palais. Il lui reprocha, d'un air enjoué, de tenir une beauté cachée dans ſes appartemens, tandis qu'il faiſoit profeſſion d'être ſans ſérail. Hamet trahit auſſitôt ſa ſurpriſe & ſon émotion, par une rougeur, qui preſqu'au même inſtant laiſſa ſes deux joues plus pâles, que les nuées légères qui paſſent pendant la nuit ſur la lune. Cette apparence de confuſion ne put échapper aux yeux d'Almoran; mais, pour cacher mieux ſes ſentimens, & prévenir les ſoupçons, il changea légèrement de propos, tandis qu'Hamet, dans ſon embarras, héſitoit pour lui répondre. Hamet fut trompé par cet artifice: il conclut que les informations d'Almoran étoient ſuperficielles, & ne s'étoient préſentées que paſſagèrement à ſa mémoire; auſſitôt, il reprit cet air aiſé, & ce ton léger, qui diſtinguoient ſes manières & ſa converſation.

Almoran, fort ſatisfait du ſuccès de ſon artifice, revint peu après, comme rappelé par un ſouvenir ſoudain, à parler de la belle Almeyde, & dit à ſon frère qu'il féliciteroit Abdallah de l'avoir livrée à ſon amour. Hamet, ne pou-

vant ſupporter la penſée qu'Almoran parlât d'Almeyde à ſon père, comme de ſa maîtreſſe, lui répondit qu'il n'avoit pas avec elle la familiarité qu'il ſuppoſoit ; & qu'il avoit au contraire une ſi haute opinion de ſa vertu, que s'il lui propoſoit quelque choſe qui pût la bleſſer, il étoit perſuadé qu'elle n'y conſentiroit pas. L'imagination d'Almoran fut plus enflammée que jamais par des charmes purs, & par une vertu qui en relevoit le prix, en les rendant de plus difficile accès. Hamet renonçoit à toute liaiſon avec elle en qualité de maîtreſſe ; il ne s'agiſſoit que de ſavoir, s'il étoit dans le deſſein d'en faire ſa femme.

Almoran cherchoit à pénétrer ce ſecret, quand Hamet faiſant réflexion que s'il faiſoit myſtère de ſes vues à ſon frère, c'étoit lui laiſſer la liberté de former ſur Almeyde toutes les entrepriſes qu'il jugeroit à propos, ſans être obligé d'en rendre compte à perſonne, & ſans lui donner un juſte ſujet de plainte, prit le parti de lever ſes doutes, en lui déclarant qu'il avoit ce deſſein, mais qu'il vouloit attendre quelque tems pour l'exécuter. Cette déclaration augmenta l'impatience d'Almoran ; il déguiſa néanmoins l'intérêt qui l'avoit fait parler, & laiſſa tomber la converſation.

Almeyde ne fut pas nommée, dans les adieux

qu'il fit à fon frère; mais après l'avoir quitté, tournant la tête avant que de s'éloigner, il lui dit en fouriant, comme s'il n'eût penfé qu'à fatisfaire fa curiofité, qu'il le prieroit quelque jour de lui faire voir fa circaffienne, & qu'il l'accompagneroit volontiers dans fa première vifite, ou lorfqu'il le jugeroit plus convenable. Hamet y confentit, parce qu'il ne fut comment refufer: mais fon ame en fut remplie d'inquiétude & de trouble.

Il fe rendit immédiatement chez Almeyde, & lui raconta tout ce qui venoit d'arriver. Comme elle crut s'appercevoir qu'il n'étoit pas fans quelque appréhenfion de la part de fon frère, elle lui reprocha tendrement le doute qu'il fembloit marquer de fa fidélité, parce que fon pouvoir étant égal à celui d'Almoran, elle ne fuppofoit pas qu'il en eût à craindre aucune injure. Hamet, dans un tranfport de tendreffe, l'affura qu'il ne doutoit, ni de fa conftance, ni de fon amour. Mais pour ne pas faire naître dans fon ame des nuages qui n'auroient fervi qu'à noircir les fiens, il ne lui dit pas d'où venoient fes craintes; elles n'avoient pas même un objet déterminé, mais elles portoient en général fur le caractère d'Almoran, & fur l'apparence qu'il deviendroit fon rival dans ce qui faifoit le bonheur effentiel de fa vie.

Mais ſi le bonheur d'Hamet étoit diminué, l'infortune de ſon frère augmentoit. Toutes les délices qui étoient au pouvoir d'Almoran, étoient négligées, depuis qu'il avoit fixé toute ſon attention ſur un bien hors de ſes atteintes. Il brûloit d'impatience de voir la beauté qui avoit pris l'entière poſſeſſion de ſon ame; & l'apparence qu'il ſcroit forcé de la réſigner à l'heureux Hamet, le pénétroit de jalouſie & d'indignation.

Hamet, cependant, ne différa pas beaucoup à remplir l'engagement qu'il avoit pris avec ſon frère. Après avoir préparé Almeyde à le recevoir, il le conduiſit à ſon appartement. L'idée qu'Almoran s'étoit formée dans ſon imagination, étoit au-deſſous de la réalité, & ſa paſſion s'en accrut au même degré. Il eut néanmoins l'art de la cacher, non-ſeulement aux yeux d'Hamet, mais à ceuxd'Almeyde même, ſous un air d'enjouement & de légèreté, qui n'eſt pas moins incompatible avec les plaiſirs qu'avec les peines de l'amour. Après le café & diverſes ſortes de ſorbets, on ſe ſépara; & le généreux Hamet ſe félicita lui-même de voir évanouir toutes ſes défiances & ſes craintes.

Almoran, dont les paſſions n'avoient été qu'irritées par la contrainte, étoit dans une ſituation qui différoit peu d'une véritable frénéſie : tantôt il prenoit la réſolution d'enlever Almeyde

pendant la nuit, pour la renfermer dans quelque retraite, inacceſſible à tout autre qu'à lui; & tantôt celle d'aſſaſſiner ſon frère, pour ſe délivrer par le même coup, d'un rival en grandeur comme en amour. Mais ces noirs projets n'étoient pas plutôt formés par ſes déſirs, qu'ils étoient rejetés par ſes craintes: il n'ignoroit pas que dans toutes les conteſtations entre Hamet & lui, la voix du public ſeroit toujours pour ſon frère, ſur-tout lorſqu'Hamet paroîtroit injurié. Quantité d'autres objets également téméraires, violens, impérieux, furent conçus & rejetés tour à tour; enfin le parti auquel il ſe vit forcé de s'arrêter, fut de déguiſer ſoigneuſement ſa paſſion juſqu'à ce que la fortune lui préſentât quelque occaſion de la ſatisfaire, dans la crainte qu'Hamet n'eût une juſte raiſon de lui refuſer la vue d'Almeyde, ou ne la fit diſparoître en la conduiſant dans quelque lieu dérobé à la connoiſſance des hommes.



CHAPITRE VIII.

DANS cet intervalle, Omar à qui son fidelle élève avoit découvert jusqu'aux moindres circonstances de sa situation & de ses desseins, tenoit les yeux presqu'incessamment ouverts sur Almoran ; & l'observoit avec une attention, qu'il étoit difficile d'éluder ou de tromper. Il s'apperçut qu'il étoit plus inquiet & plus troublé que jamais ; que dans la présence d'Hamet il changeoit fréquemment de couleur ; que sa conduite étoit artificielle, inconséquente ; & que très-souvent, il passoit d'un sombre mécontentement & d'une furieuse agitation à des ris forcés & aux éclats d'une joie contrefaite. Il ne remarqua pas moins qu'il paroissoit très-déconcerté, lorsqu'il avoit été chez Almeyde avec Hamet, ce qui arrivoit généralement une fois chaque semaine ; qu'il étoit devenu passionné pour la solitude, & qu'il passoit quelquefois plusieurs jours de suite, sans entrer dans l'appartement de ses femmes.

Omar, à qui cette conduite d'Almoran avoit commencé à rendre ses intentions suspectes, ré-

ſolut de l'engager dans une converſation qui pût ſervir à lui faire pénétrer l'état de ſon ame, & lui préſenter l'occaſion de fortifier par de nouvelles maximes les principes d'éducation dont il l'avoit nourri dans l'enfance.

Almoran, qui depuis la mort de ſon père n'avoit rien à craindre d'une libre expreſſion de ſes ſentimens, après avoir apporté beaucoup de ſoin juſqu'alors à les cacher, s'abandonna ſans réſerve à ſes argumens contre la religion, pendant que le ſage Omar lui laiſſa le tems d'ouvrir ſon cœur: « Vous me parlez, lui dit-il, » d'êtres immortels, auquel vous attribuez cette » qualité, parce qu'ils ſont immatériels; d'êtres » qui n'étant pas compoſés de parties ne peuvent » être ſuſceptibles de diſſolution, cauſe natu- » relle de corruption & de dépériſſement; mais » ce qui n'eſt pas matériel ne peut avoir d'é- » tendue, & ce qui n'a pas d'étendue ne peut » occuper d'eſpace: & des êtres de cette nature, » l'eſprit même que vous mettez du nombre, ne » peut ſe former la moindre idée.

» Si l'eſprit, dit Omar, peut appercevoir qu'il » renferme en lui-même quelque propriété d'un » tel être, il ſera pour lui d'une parfaite évidence, » qu'un tel être exiſte, quoique la manière de » cette exiſtence ne puiſſe être actuellement » conçue. » Et quelle propriété d'un tel être,

» interrompit Almoran, l'eſprit humain peut-il
» concevoir ?

» Celle, répondit Omar, d'agir ſans motion.
» Vous n'avez aucune idée qu'une ſubſtance
» matérielle puiſſe agir, que dans la proportion
» qu'elle ſe meut : cependant, penſer c'eſt agir ;
» & l'idée de motion n'eſt jamais liée avec celle
» de penſée : au contraire, nous voyons ſans
» ceſſe que l'ame ſe fixe à proportion du degré
» d'ardeur & d'attention, avec lequel ſon pou-
» voir de penſer eſt exercé. Maintenant, ſi ce
» qui eſt matière ne peut agir ſans motion, & ſi
» l'homme ſent en lui-même que penſer eſt agir
» & non ſe mouvoir, il s'enſuit qu'il y a dans
» l'homme quelque choſe qui n'eſt pas matière;
» quelque choſe qui n'a pas d'étendue & qui
» n'occupe aucun eſpace ; quelque choſe, qui
» n'ayant aucune contexture de parties capables
» de diſſolution ou de ſéparation, eſt exempt
» de toutes cauſes naturelles de dépériſſement ».

Omar s'arrêta, & voyant le roi demeurer quelques momens ſans réplique, il ſaiſit l'occaſion, pour imprimer dans toutes ſes facultés un ſentiment redoutable du pouvoir & de la préſence de l'être éternel & tout-puiſſant, auquel il devoit ſa propre exiſtence. « N'oublions jamais,
» dit-il, qu'à chaque action de cette immatérielle,
» & parconſéquent immortelle partie de nous.

» mêmes, le père ſuprême des eſprits, dont elle » procède eſt préſent : quand mes regards ſe » promènent ſur cette foule de mortels empreſſés, » dont la capitale de Perſe eſt remplie, occupés » d'affaires & de projets compliqués, variés à » l'infini, & que j'entre en conſidération, que » chaque idée qui leur paſſe par l'eſprit, chaque » raiſonnement & chaque concluſion, avec tous » leurs ſouvenirs du paſſé & toutes leurs ima- » ginations pour l'avenir, ſont tout à la fois » devant les yeux du tout-puiſſant, qui ſans peine, » ſans confuſion pèſe dans ſa balance chaque » penſée de chaque mortel, & la réſerve pour le » jour de la rétribution, mes folies me couvrent » de honte, & mon ame eſt humiliée dans la » pouſſière ».

Almoran, quoiqu'attentif en apparence, & muet au raiſonnement d'Omar, ne fit que le mépriſer ſecrètement, comme un ſpécieux ſophiſme qu'il ne pouvoit réfuter, non parce qu'il étoit vrai, mais uniquement parce qu'il étoit ſubtil. Il avoit été conduit par ſes paſſions, d'abord à goûter les opinions nouvelles, enſuite à les adopter ; & chacun étant porté à juger d'autrui par ſoi-même, il doutoit ſi le vertueux Omar croyoit lui-même la doctrine qu'il venoit d'établir.

Ainsi l'ame d'Almoran étoit aux instructions d'Omar, ce qu'un roc légèrement couvert de terre est aux pluies du ciel : bientôt il est laissé nud par l'eau qui l'arrose; & les mêmes ondées, qui fertilisent les champs, ne servent qu'à découvrir sa stérilité.

Cependant Omar ne se hâta pas de communiquer ses soupçons à Hamet, parce qu'il ne voyoit pas encore à quoi cette découverte pouvoit être utile : éloigner Almeyde, c'étoit marquer une défiance qui paroîtroit peu fondée; & refuser tout accès près d'elle au furieux Almoran, c'étoit précipiter les mesures qu'il étoit peut-être à méditer, & le pousser à quelque attentat désespéré : il se contenta de conseiller à Hamet, sans s'ouvrir sur ses motifs, de cacher le tems de son mariage jusqu'au jour auquel il étoit résolu de le célébrer.

Hamet se soumit au conseil d'Omar avec autant de respect qu'aux révélations du prophête. Mais le sage gouverneur fut négligé comme ses instructions, par l'orgueilleux Almoran qui devenoit plus méchant de jour en jour. Ce prince avoit des grâces dans la figure, & l'esprit plein de vigueur; il étoit dans la fleur de la jeunesse, & jouissoit d'une constitution qui lui promettoit une longue vie; il se voyoit en possession d'un

pouvoir qui mettoit des princes dans sa dépendance, & d'une immensité de richesses avec lesquelles il pouvoit acheter tout ce qui flattoit ses inclinations; il étoit aisé pour Almoran, à la naissance de chaque passion, ou de chaque désir, de se satisfaire par une succession continuelle de nouveaux objets: cependant, non-seulement il ne jouissoit de rien, mais il ne connoissoit pas le repos; il étoit alternativement rongé de chagrin, & furieux d'indignation; ses vices avoient changé pour lui toutes les douceurs en amertumes; en un mot, après avoir inutilement épuisé la nature pour en tirer son bonheur, il étoit parvenu à s'affliger des bornes dans lesquelles il se voyoit resserré: Almoran regrettoit, comme la cause de sa misère, d'autres facultés & d'autres pouvoirs qui lui manquoient.

Ainsi l'année du deuil de Solyman se passa sans aucune violence de sa part, & sans précaution de la part d'Hamet. Mais, le soir du dernier jour, Hamet, dont les ordres avoient été donnés secrètement pour les préparatifs de son mariage, qu'il vouloit célébrer sans éclat, informa son frère par un billet qu'Omar se chargea de lui remettre, du dessein où il étoit de se marier le jour suivant. Almoran qui s'étoit toujours flatté d'être instruit beaucoup plutôt, lut

la lettre avec un trouble qu'il lui fut impossible de déguiser : il se trouvoit seul dans l'intérieur de son appartement ; il détourna aussitôt les yeux du papier, il l'écrasa dans sa main, & l'ayant poussé brusquement dans son sein, il tourna le dos à son gouverneur, sans lui dire un mot. Omar se croyant congédié, sortit à l'instant.

Toutes les passions qu'Almoran ne put retenir plus long-tems captives, forcèrent le passage par un torrent d'exclamations : Suis-je » donc, s'écria-t-il, dévoué pour jamais à la » double malédiction d'un empire divisé & d'un » amour malheureux ! Qu'est-ce que l'empire, » s'il n'est pas possédé sans partage? Mérite-t-il » le nom de pouvoir, lorsqu'il est bridé sans » cesse par les oppositions d'un rival? Suis-je » fait pour écouter en silence des murmures & » des cris d'esclaves, & pour leur distri- » buer avec égalité ce qu'ils ont l'insolence » de demander comme une dette? Le soleil se » rallentira plutôt dans sa course, & l'univers se » verra plongé dans les ténèbres, afin que le » ver-luisant puisse briller à son aise sur la face » de la terre, & que les hiboux & les chauve- » souris qui habitent les tombeaux des morts, » jouissent d'une plus longue nuit. Et c'est néan- » moins le rôle que j'ai fait, parce que le témé-

» raire Hamet n'a pas craint de faire le fien ! » Et mon cœur languit envain, parce que mon » pouvoir ne s'étend pas jufqu'aux charmes d'Al- » meyde ! Avec un empire fans partage & la pof- » feffion d'Almeyde, je ferois Almoran : mais » fans ce double bonheur, je fuis au-deffous de » rien ».

Omar, qui n'avoit pu fe retirer affez vîte pour ne pas entendre le fon d'une voix, qu'il reconnut pour celle d'Almoran, fe hâta de retourner à la chambre où il l'avoit laiffé, dans la crainte d'en être forti trop tôt, & que ce ne fût à lui que le roi s'étoit adreffé : il fut bientôt affez proche pour ne rien perdre de fes fureurs ; & pendant qu'il demeuroit dans l'irréfolution, entre la crainte d'être découvert & la difficulté de fe retirer, tout d'un coup Almoran fe tourna vers lui.

Ils demeurèrent tous deux immobiles de confufion & d'étonnement ; mais la fierté d'Almoran furmonta bientôt toutes fes autres paffions ; & fon dédain pour Omar lui fit donner à fes criminels tranfports l'air ferme de la vertu :

» Je le vois, lui dit-il, tu m'as dérobé le fe- » cret de mon ame ; mais ne t'imagine pas que » j'appréhende qu'il foit connu. Je te laiffe une » indigne vie, quoique mon poignard pût te » l'ôter. Te reprocher ton audace, te maudire,

» ce feroit te faire honneur, & t'élever plus que
» ta baffeffe ne pourroit jamais prétendre.

Alors Almoran tourna le dos de l'air le plus méprifant. Mais Omar prit la liberté de l'arrêter par fa robe, & fe profternant à fes pieds, il le conjura de lui donner un moment d'attention. Ses inftances répétées prévalurent enfin: il s'efforça de fe laver du foupçon, d'avoir tenté volontairement de furprendre le fecret de fon roi. Almoran l'interrompit d'un air fombre & d'un ton févère? « Qui es - tu, dit-il, pour te flatter,
» qu'il m'importe que tu fois innocent ou cou-
» pable? Si ce n'eft pas en faveur de moi, ré-
» pondit Omar, écoute-moi pour toi-même; &
» que mon affection foit entendue, fi l'humilité
» de mon refpect eft méprifée. Je fais que ton
» cœur n'eft pas heureux, & j'en connois à
» préfent la caufe. Que ta hauteffe pardonne
» la préfomption de fon efclave : celui qui cher-
» che à fatisfaire tous fes défirs, doit être nécef-
» fairement malheureux; celui - là peut arriver
» au bonheur qui fait en fupprimer quelques-
» uns ».

A ces mots, Almoran tirant fa robe pour l'arracher de la main d'Omar, & le regardant d'un œil plein de rage & d'indignation : « Ta fup-
» preffion du défir, lui dit-il, eft le bonheur d'un
» fourd, qui ne fe fouvient pas d'avoir jamais
» entendu.

» entendu. Si tu la prends pour une vertu, ap-
» prends que je la méprise; elle peut répondre
» de la soumission d'un esclave, mais elle dégra-
» deroit la prérogative d'un roi. Loin, loin de
» telles vertus, j'y renonce comme à toi ; va
» chercher Hamet, & ne parois plus devant mes
» yeux ».

Omar prit le parti d'obéir sans réplique.

Almoran étant demeuré seul, les combats de son cœur se réveillèrent avec une violence qu'il n'avoit pas encore éprouvée : il sentit avec la plus pénétrante sensibilité ce qu'il s'étoit efforcé de déguiser; & l'effet anticipé de la manifestation de ses sentimens fut de lui causer d'inexprimables regrets. Il se promena long-tems dans sa chambre, d'un pas violent, mais interrompu, tantôt s'arrêtant & se pressant le front de la main; tantôt marquant par ses gestes l'agitation forcée de son ame. Quelquefois il demeuroit les lèvres serrées, les yeux fixés contre terre, & les bras pliés sur sa poitrine; ensuite un violent combat de désirs & de pensées le forçoit de se soulager par de hautes & tumultueuses exclamations. Il maudissoit sa foiblesse, d'avoir follement trahi son propre secret, sans faire réflexion qu'il retomboit dans la même indiscrétion; & pendant qu'il se reconnoissoit pour la victime du vice, il ne pouvoit supporter le mépris qu'il avoit fait de

la vertu. » Si je dois périr, échappe-t-il encore » à son désespoir ; périssons du moins sans avoir » fléchi. Non, non, je ne veux éteindre aucun » désir que la nature ait allumé dans mon sein ; » & si mes lèvres forment quelque vœu, ce sera » pour obtenir un nouveau pouvoir de nourrir » cette précieuse flamme ».

En prononçant ces dernières expressions, il sentit trembler tous les édifices du palais ; il entendit un bruit effrayant, semblable au vent du désert. Un être, au-dessus de l'apparence humaine, s'offrit à ses yeux. Almoran, quoiqu'épouvanté, ne fut pas humilié ; il demeura ferme, dans l'attente de l'évènement : c'étoit endurcissement plus que vrai courage.

» Tu vois, lui dit le fantôme (1), un génie » que l'audacieuse résolution de ton ame a fait » descendre de la région moyenne, où sa destination l'obligeoit d'attendre le signal, & qui » reçoit maintenant la permission d'agir de concert avec tes désirs. Vois si j'ai compris le langage de ton cœur : tout plaisir, se dit-il à lui-

(1) Il n'est pas besoin de faire observer ici une figure orientale, qui transforme les inspirations & les mouvemens d'une passion violente en génie, dont elle en fait procéder tous les effets.

» même, que je croirai pouvoir arracher de » la main du tems, à mesure qu'il volera sur » ma tête, je suis résolu de me l'assurer: mes » passions seront violentes, afin que mes jouis- » sances en soient plus sensibles; car l'homme » a-t-il un autre partage, que la joyeuse folie » qui prolonge les heures de jouissance, la fu- » rieuse satisfaction qui peut être arrachée de » l'injure par la vengeance, & la douce succes- » sion d'une variété de plaisirs que le désir tou- » jours capricieux & changeant, prépare dans » les délices de l'amour »?

Qui que tu sois, interrompit Almoran, dont la voix a découvert le secret de mon ame, reçois mon hommage: je veux t'adorer, & tu seras désormais ma sagesse & ma force. » Prends » courage, reprit le génie; car je suis ici pour » ce double office: mon pouvoir va se joindre » au tien; & si c'est ta seule foiblesse qui t'a rendu » misérable, compte bientôt d'être heureux. Ne » pense pas au jour de demain: demain, tu ver- » ras mon pouvoir employé pour toi. Qu'aucun » prodige ne te cause d'effroi, & repose-toi sur » mon secours ». Pendant qu'il parloit encore, & que les yeux d'Almoran étoient fixés sur lui, un nuage épaissi par dégrés enveloppa sa figure, qui fondant en air le moment d'après, disparut immédiatement.

CHAPITRE IX.

LE prince ne fut pas plutôt revenu de ſon étonnement, qu'ayant réfléchi ſur ce prodige, il prit la réſolution d'attendre l'évènement, & de rapporter toutes ſes eſpérances à l'intervention du génie, ſans entreprendre de retarder la célébration du mariage ; mais il réſolut auſſi d'y être préſent, pour tirer plus d'avantage de tous les incidens ſurnaturels qui pourroient être opérés en ſa faveur.

Hamet, pendant ce tems-là, s'occupoit du jour ſuivant, avec un mélange d'inquiétude & de plaiſir; & quoiqu'il n'eût aucune raiſon de penſer que la cérémonie pût être troublée, il ſouhaita qu'elle fût finie, avec une impatience fort augmentée par la crainte.

Cette conſidération anticipée du grand évément auquel il croyoit toucher de ſi près, le tint éveillé pendant la plus grande partie de la nuit. Cependant il ſe leva fort matin ; & tandis qu'il attendoit qu'Almeyde fut prête à le recevoir, il fut averti qu'Omar étoit à ſa porte, & lui demandoit un moment d'entretien. Omar fut admis. Hamet, qui n'avoit jamais manqué d'ob-

ſerver ſa contenance, comme un marinier obſerve les étoiles du ciel, crut y découvrir de l'embarras & de la douleur. » Apprends-moi, ſe » hâta-il de lui dire, d'où vient le chagrin que » je lis ſur ton viſage? J'en ſuis pénétré, ré- » pondit Omar; mais ce n'eſt pas pour moi- » même, c'eſt pour toi ».

Ce langage fit faire un pas en arrière au naïf Hamet: il fixa les yeux ſur le vieillard, ſans trouver la force de lui répliquer. » Conſidère, » dit Omar, que tu n'es pas ſeulement un hom- » me, mais un prince. Conſidere auſſi que l'im- » mortalité eſt devant toi, & que ton bonheur, » pendant des ſiècles ſans fin, dépend de toi- » même. Ne redoute donc pas ce que tu peux » avoir à ſouffrir de la part d'autrui; les biens » & les maux de cette vie paſſent comme la ro- » ſée du matin, & le pouvoir de la main des » hommes ne s'étend pas plus loin ».

Hamet, avec de fortes raiſons d'être attaché à la vie, & dans la plus vive attente d'un bonheur immédiat, reconnut la vérité du diſcours d'Omar, mais n'en ſentit pas la force. Explique-moi donc, lui dit-il, ce qui t'alarme pour moi: délivre-moi des tourmens de l'incertitude, & laiſſe le ſoin à mon courage de me garantir du déſeſpoir: «Hé bien, dit Omar: Apprends qu'Al- » moran te hait, & qu'il aime ton Almeyde ».

Cette déclaration rendit l'étonnement d'Hamet égal à sa peine. Il douta d'abord s'il devoit croire ce qu'il avoit entendu : mais aussitôt qu'il se fut rappelé la sagesse & l'intégrité d'Omar, ses doutes s'évanouirent ; & sortant de sa surprise, il alloit lui faire diverses questions capables de satisfaire l'inquiéte & tumultueuse curiosité qui venoit de s'allumer dans son cœur, lorsqu'Omar levant une main & reprenant la parole, les lévres de son docile éleve demeurèrent fermées.

» Dans un tems, lui dit Omar, où mes joues » étoient encore ombragées du duvet de la jeunesse » & mes membres armés de vigueur, mes yeux » furent conduits au savoir par la lampe qui s'allume au milieu de la nuit ; & quantité de mystères, cachés dans les plus profonds réduits » de la nature, furent dévoilés pour moi. Ma » prière pénétra secrètement jusqu'à celui dans » lequel la sagesse réside d'une éternité à l'autre ; » & sa lumière illumina mes ténèbres. Je connois une espèce de sensation, ou que le monde » n'éprouve jamais, ou qu'il éprouve sans en connoître l'usage, quand il est permis aux puissances » invisibles de prendre part aux affaires des hommes ; & je suis sûr aujourd'hui, que depuis la » dernière fois que le voile de la nuit s'est répandu sur la terre, un être plus que mor-

» tel, s'eſt joint à ton frère contre toi ».

Hamet, dont tout le ſang fut glacé d'horreur & les nerfs rebelles à ſa volonté, après avoir fait pluſieurs vains efforts pour parler, jeta triſtement les yeux ſur Omar, & frappant d'une main ſa poitrine, s'écria d'une voix ardente, mais confuſe, que ferai-je ! « Tu feras, lui dit » Omar, ce qui eſt juſte. Que jamais ton pied » ne ſoit detourné par la ſéduction, ou chaſſé » par la terreur, du ſentier de la juſtice. Auſſi » long-tems qu'il y ſera ferme, ne redoute rien : » & quand l'univers entier ſeroit uni contre toi, » il ſeroit incapable de te nuire ».

Mais le ſentier de la vertu même, dit Hamet, quel favorable pouvoir le garantira de douleur & de peine, du trait pénétrant de l'amour, ou du poiſon rongeur de l'injurieuſe jalouſie? N'eſt-il pas certain que ces cruels ennemis m'ont atteint dans la perſévérance de ma courſe ? & quand elle ne ſe relâcheroit pas, mon pied ne peut-il pas s'affoiblir.

» Ce que tu me dis eſt vrai, répondit Omar. » Il eſt vrai auſſi que cette tempête qui vient de » déraciner une forêt, eſt pouſſée ſur la mon» tagne voiſine ſans rien perdre de ſa rage : mais » de la montagne, que pourra-t'-elle emporter, » qu'un peu de pouſſière, répandue par la nature » ſur la mouſſe qui la couvre? Ce que cette pouſ-

» fière est pour la montagne, c'est tout ce que
» les tempêtes de la vie peuvent emporter à la
» vertu, en comparaison de la somme de bien
» que le tout-puissant a réglée pour sa récom-
» pense ». Hamet, dont les yeux alors exprimèrent une sorte de confiance incertaine, un espoir réprimé par la crainte, demeura muet encore. Mais Omar, pénétrant la situation de son ame, continua de la fortifier par de nouvelles leçons.

» La voûte du ciel, reprit-t-il, viendroit à
» s'évanouir comme une vapeur, & le globe de
» la terre à crouler en poudre, que l'ame ver-
» tueuse n'en seroit pas moins tranquille, au
» milieu des ruines de la nature; car celui par
» la volonté duquel la durée & la chûte du ciel
» & de la terre ont été prescrites, a dit à la
» vertu, ne crains rien, tu ne peux périr, &
» jamais tu ne peux être malheureuse. Ainsi,
» prince, rappelle toutes tes forces, pour un
» combat dans lequel tu es sûr de vaincre; que
» ton objet soit de remplir la justice; & laisse
» l'évènement au ciel ».

Hamet s'étant fortifié par degrés, dans sa conférence avec Omar, & l'heure approchant, à laquelle il devoit conduire Almeyde dans la cour du palais, où le mariage devoit être célébré, ils se quittèrent avec de mutuelles bénédic-

tions, chacun recommandant l'autre à la protection du très-haut.

A l'heure marquée, tous les grands étant assemblés, le muphty prêt, avec ses imans, & le prince Almoran monté sur son trône, Hamet & la charmante Almeyde se présentèrent, & furent placés l'un à droite & l'autre à gauche de l'espace ouvert. Déja le muphty s'avançoit, pour entendre & pour confirmer la mutuelle promesse qui devoit former leur union : Almoran commençoit à maudire l'apparition du génie, comme une trompeuse illusion, dont il n'avoit pas reconnu l'imposture dans le trouble de son désespoir ; & le tendre Hamet commençoit à se flatter que les soupçons d'Omar avoient été malfondés ; lorsqu'un horrible coup de tonnerre ébranla le palais jusqu'aux fondemens. Dans le même instant, un nuage s'éleva de terre, comme une épaisse fumée, entre Hamet & son Almeyde.

Almoran, animé d'une nouvelle espérance parce qui frappoit toute l'assemblée d'une profonde terreur, se leva brusquement de son trône, avec un regard ardent & furieux. Aussi-tôt, une voix sortie du nuage prononça d'un ton élevé, mais creux : LE DESTIN DONNE ALMEYDE AU PRINCE ALMORAN.

A ces mots, Almoran sauta dans l'espace ouvert, & la vapeur s'étant bientôt dissipée,

il se plaça au côté de la tremblante Almeyde, en criant d'une voix forte : « Il est tems de » publier un secret, que j'ai caché jusqu'aujour- » d'hui dans mon sein ; j'adore Almeyde. L'être » qui savoit seul mon amour, vient de l'approu- » ver par un prodige : que sur le champ, son de- » cret soit accompli ».

Il donna ordre alors que la cérémonie fût continuée ; & saisissant la main d'Almeyde, il se mit à répéter cette partie de la formule qu'il avoit entendu prononcer par Hamet. Mais Almeyde arracha sa main des siennes, dans un excès de douleur ; tandis qu'Hamet, à qui l'étonnement & l'horreur avoient ôté jusqu'alors toute espèce de mouvement, revint de cette aliénation d'esprit, & s'élança furieusement entr'eux. Almoran se tourna vers lui d'un air fier : mais Hamet qui, bien instruit par Omar, attribuoit le prodige à quelqu'être mal-faisant, auquel sa vertu l'obligeoit de résister, porta la main sur son cimeterre ; & le sourcil froncé d'indignation, « loin de moi, dit-il à son frère : je ne » te connois plus pour un homme ; & par con- » séquent, bien moins pour un frère «.

Almoran faisant réflexion que le fondement de ce reproche étoit ignoré des spectateurs, & que naturellement il passeroit à leurs yeux pour l'injurié, jeta ses regards autour de lui, avec un

ſourire affecté de ſurpriſe & de compaſſion, comme appelant à leur témoignage de l'outrageante imputation dont on le chargeoit, & l'attribuant à la violence des paſſions ſoudaines, qui n'étouffoient pas moins la vérité que la raiſon. Les yeux d'Hamet découvrirent aſſez l'impoſture qu'il dédaignoit d'expoſer; il ſe contenta d'ordonner à la garde, de reconduire Almeyde à ſon appartement. Mais lorſque les gardes alloient obéir, Almoran qui conſidéra les circonſtances comme une occaſion qu'il ne trouveroit plus, de ſe rendre maître d'Almeyde, leur donna ordre lui-même de la conduire dans ſon propre ſérail & de lui répondre d'elle.

Les gardes recevant des ordres contraires de deux maîtres auxquels ils devoient une égale obéiſſance, ne ſavoient leſquels ils devoient ſuivre. Almoran leur reprocha de manquer d'obéiſſance, non à lui, mais au ciel, qui venoit de s'expliquer par un prodige : Hamet, au contraire, répéta ſon ordre avec un regard, avec une emphaſe, qui n'étoient gueres moins impoſans que le tonnerre & la voix : mais les prêtres s'étant déclarés pour Almoran, ſur la ſimple préſomption que ſon droit avoit été décidé par un pouvoir ſupérieur, les gardes ſe jetèrent entre Hamet & Almeyde ; & quoiqu'à regret, comme leurs regards l'exprimoient aſſez, ils tentèrent de

séparer leurs mains, étroitement serrées l'une dans l'autre. Almeyde fut mortellement effrayée de cette violence, & plus encore des suites qui la menaçoient : elle tourna les yeux vers Hamet, en le conjurant, d'un ton inexprimable de tendresse & de douleur, de ne pas l'abandonner. Il répondit, avec une véhémence digne de sa passion : « Non, non, je ne t'abandonnerai pas »; & malgré la foule qui le pressoit, il tira immédiatement son sabre. Elle lui fut arrachée au même moment; & d'autres gardes ayant pris la place de ceux qui l'emmenoient, il leva son sabre, pour s'ouvrir un passage par ses coups. Mais il fut arrêté par Omar, qui s'étant efforcé de fendre la presse, se présenta devant lui. « Ne m'arrête pas, lui dit Hamet; c'est pour » Almeyde ».

« Si tu veux sauver ton Almeyde & toi-mê-« me, répondit Omar, n'entreprends rien que » de juste. Ceux qui s'oposent à toi ont fait ce » qu'ils doivent : & quel autre fruit tireras-tu » de leur mort, que de souiller tes mains par » des meurtres inutiles ? Tu peux priver de la » vie un petit nombre de fidelles esclaves, qui » ne lèveront pas les mains contre toi; tu ne » peux délivrer Almeyde de la violence de ton » frère : mais tu peux te préserver de tout juste » blâme ».

Ce discours d'Omar suspendit la rage d'Hamet, comme un charme ; & remettant son cimeterre au fourreau : « Je souffrirai donc, dit-» il, & je demeurerai sans reproche. Il est vrai » que je ne puis rien attendre de mon bras seul, » contre cette légion de gardes : mais si l'injure » que je reçois peut exciter ma nation à répri-» mer une tyrannie qui s'étendra promptement » sur elle, après avoir commencé par moi, » Hamet obtiendra justice ». Ensuite, se tournant vers son frère : « Apprends, lui dit-il, que cet » empire sera dans ta main ou dans la mienne. » Gouverner de concert avec toi, c'est s'asso-» cier avec les puissances infernales. Hamet aura » pour amis, des êtres supérieurs au mal : & » s'ils sont tes ennemis, quelle sera ta défen-» se » ?

Almoran ne répondit que par un sourire méprisant ; & congédiant aussi-tôt l'assemblée, il se retira dans son appartement : mais Hamet & Omar s'avancèrent vers le peuple, dont il s'étoit rassemblé une multitude incroyable aux environs du palais.



CHAPITRE X.

LE bruit de ce qui s'étoit paſſé dans la cour intérieure du palais, s'étoit déja répandu parmi cette foule de muſulmans. Une partie le croyoit certain ; d'autres en doutoient. Mais voyant paroître enſemble Hamet & le ſage Omar, & s'appercevant qu'ils portoient dans les yeux autant de reſſentiment que de trouble, ils tombèrent tout-d'un-coup dans un profond ſilence, accompagné de la plus curieuſe attention. Omar, qui ne manqua pas de l'obſerver, ſaiſit ce moment pour élever la voix avec une éloquence dont ils avoient ſouvent reſſenti la force, & dont ils n'avoient jamais regretté l'effet.

Il les informa de la tendre liaiſon qui ſubſiſtoit entre Hamet & Almeyde, & de la ſubtile hypocriſie d'Almoran ; il releva la folie de ſuppoſer que l'être-ſuprême, excellent en vérité, en bonté, comme en puiſſance, ordonnât la violation d'un vœu légitime, publiquement prononcé, formé dans le cœur, ſouvent répété, & voulût faire paſſer entre les bras d'Almoran des beautés qui ne pouvoient ſe rendre volontairement qu'à ſon frère. Ils entendirent Omar

d'un air de ſurpriſe & d'admiration ; & ſe conſultant entr'eux pendant qu'il attendoit leur réponſe, ils convinrent enſemble que perſonne ne pouvoit éviter l'arrêt du deſtin écrit ſur ſa tête ; que la belle Almeyde étant enlevée ainſi au prince Hamet & donnée au prince Almoran, c'étoit un évènement qui devoit arriver par un decret immuable ; & que leur devoir par conſéquent étoit de s'y ſoumettre. Omar fit alors un ſigne de main, pour leur demander une ſeconde audience, & leur dit que le prince avoit non-ſeulement employé l'art de la magie pour priver le prince Hamet d'Almeyde, mais qu'il méditoit le deſſein d'uſurper le trône impérial, & de dépouiller ſon frère de la part du gouvernement, à laquelle il avoit un droit inconteſtable par le teſtament de Solyman leur père. Cet article même fut entendu avec les mêmes ſentimens de ſurpriſe & d'acquieſcement : ſi le deſtin, répondirent-ils, a réglé qu'Almoran doive régner ſeul, qui peut l'empêcher ? & s'il ne l'a pas réglé, quel ſujet de craindre ? « Mais ne ſavez-vous pas, » reprit Omar, que lorſque la fin eſt réſolue, » les moyens le ſont auſſi ? S'il eſt réſolu qu'un » d'entre vous mourra cette nuit par le poiſon, » ne l'eſt-il pas auſſi qu'il avalera le poiſon qui » le fera mourir » ?

Ici chacun ouvrit de grands yeux, en re-

gardant ſes voiſins avec un étonnement qui dura quelques minutes ; & pour réponſe, à la fin, ils répèterent que tous leurs efforts ne pouvoient changer la deſtinée générale des choſes humaines ; que ſi le prince Almoran devoit règner ſeul, il règneroit ainſi malgré toute ſorte d'oppoſitions ; & que s'il ne devoit pas règner ſeul, il l'entreprendroient en vain, par quelques forces qu'il fût ſoutenu.

« Je ne penſe pas, dit alors Omar, à contredire votre opinion ; je n'ai voulu que » vous informer de ce que j'ai découvert, & » vous laiſſer la liberté de ſouffrir les maux qui » vous menacent, avec le courage & la réſignation qui conviennent à vos principes : car la » ſeule conſolation que j'aie à vous offrir, eſt » que le prince Hamet, dont la deſtinée n'eſt pas » de vous rendre heureux, veut bien ſouffrir » avec vous des maux également inévitables » pour vous & pour lui. Vous ne lui refuſerez » pas cette triſte participation à vos peines ; » car il vous aime trop tendrement, pour ſouhaiter d'être jamais heureux ſeul ». Ici les yeux de toute l'aſſemblée ſe fixèrent ſur Hamet, pour lequel ces derniers mots avoient ému leur affection. Il commencèrent à le regarder avec plus de complaiſance & de ſenſibilité ; un murmure confus, tel qu'il eſt cauſé ſur un rivage

de

de mer, par le roulement des petits cailloux qui sont emportés par le reflux, exprima leur reconnoissance pour Hamet, & leurs craintes pour eux-mêmes.

Omar attendit que le silence recommençât, pour tirer parti de l'avantage qu'il se flattoit d'avoir obtenu. « Almoran, dit-il, vous regarde » comme des esclaves de son pouvoir; Hamet » comme les objets de son affection. Vos vies, » vos propriétés, sont, dans l'opinion d'Al- » moran, au-dessous de son attention; mais » Hamet ne distingue pas ses intérêts des vô- » tres. Ainsi quand le pouvoir d'Almoran ne » sera pas balancé par l'influence d'Hamet, » vous serez abandonnés à la merci de quelque » tyran subdélégué, qui n'employera son au- » torité qu'à vous opprimer, pour s'enrichir » lui-même ». A cette peinture des maux qui les menaçoient, un nouveau feu parut s'allumer dans tous les yeux, & l'indignation colorer tous les visages. Ils oublièrent ces principes de fatalité, qu'ils avoient mal entendus, & commencèrent à penser en êtres libres & raisonnables, dont les actions étoient dans leur propre choix, & qui n'avoient aucun doute que leurs actions ne produisissent des effets proportionnés. Ils se rappelèrent que sous le règne de Solyman,

Omar les avoit souvent mis à couvert de la même oppression dont ils étoient menacés, & qu'ensuite l'autorité d'Hamet s'étoit entremise en leur faveur, lorsqu'Almoran avoit entrepris de pousser trop loin les prérogatives du trône, ou qu'il les avoit laissés en proie aux fermiers des impositions publiques. « Quoi ? dirent-ils » aussi-tôt, le prince Hamet seroit privé d'un » pouvoir qu'il n'employe qu'à notre avantage ? » Et nous le verrions concentré dans Almoran, » qui n'en usera que pour notre ruine ? Nous » soutiendrions plutôt Almoran, dans l'injustice » qu'il fait à son frère, qu'Hamet dans la » justice qu'il demande d'Almoran ? Non, Ha- » met est notre roi. Qu'il commande, & nous » obéirons à ses ordres ». Cette déclaration fut prononcée par un torrent de voix, qui retentirent dans tous les échos des montagnes voisines, & dont le bruit répété continua plus d'une heure entière. La foule du peuple ne fit qu'augmenter dans cet intervalle ; & les gens de guerre, cantonnés aux environs de la ville, vinrent seconder le cours du torrent. Ils étoient secrètement attachés au prince Hamet, sous les yeux duquel ils avoient été formés, & dont ils avoient souvent ressenti la généreuse bonté : leurs craintes se trouvant dissipées par le cri pu-

blic, qui ne leur laiſſoit plus craindre d'oppoſition en faveur d'Almoran, ils ſe voyoient libres de ſuivre leurs inclinations.

D'un autre côté, Almoran retiré dans la plus profonde partie de ſes appartemens, avoit entendu le tumulte de la ville, & n'étoit pas tranquille pour ſa ſûreté : il couroit d'une chambre à l'autre, confus, effrayé, ſans oſer rien entreprendre, ou rien ordonner, pour ſa défenſe ou pour ſon évaſion. Cependant il faiſoit prendre à chaque moment des informations ſur l'état du ſoulèvement, & ſur le cours qu'il paroiſſoit prendre.

Entre ceux que le haſard avoit attachés à ſes intérêts, plutôt que le choix, on comptoit Oſmyn & Caled; diſtingués tous deux par ſa faveur, & tous deux dans l'eſpérance d'être revêtus de ſon autorité, s'il parvenoit ſeul au pouvoir ſuprême. Almoran les chargea l'un & l'autre du commandement des troupes, dont ſa garde particulière étoit compoſée, & d'un même nombre d'autres qui ne s'étoient pas déclarées pour ſon frère, avec ordre de s'aſſurer de toutes les avenues qui menoient à ſon ſérail.

Hamet, inſéparablement eſcorté d'Omar, étoit alors à cheval, occupé à former les troupes qui s'étoient rendues ſous ſon enſeigne, & quantité d'autres ſorties de l'aſſemblée du peuple, où

elles s'étoient trouvées mêlées. Almoran, qui reçut cet avis d'Osmyn, en fut troublé, jusqu'à tomber dans une indécision qui déshonora son caractère, & qui confondit ses partisans. Il pressa Osmyn, pour lequel sa confiance étoit sans réserve, de hâter l'exécution de ses ordres, sans les avoir expliqués : ensuite tournant le visage, il prononça d'une voix basse & mal articulée, les plus vives exclamations d'embarras & de terreur, frappé de la crainte que sa propre garde ne pensât à le trahir; & lorsque revenant à lui-même, il s'apperçut qu'Osmyn étoit encore présent, il tomba dans un accès de rage, il tira furieusement son poignard, il jura par l'ame du prophête que si ce malheureux officier n'entreprenoit rien sur le champ, il le poignarderoit de cent coups. Osmyn se retira tremblant & confus : cependant, comme il n'avoit encore aucun ordre, il auroit voulu parler; mais Almoran le chassa de sa présence, avec des menaces & des exécrations.

Osmyn ne l'eut pas plutôt quitté, que sa rage fondit dans ses craintes, & ses craintes furent mêlées de remords, « Je me tourne en vain, » s'écria-t'il, il ne se présente rien autour de » moi qui ne m'annonce ma perte. Je viens de » me faire un mortel ennemi d'Osmyn, par un » emportement sans raison & par d'injustes me-

» naces : il me regarde ſans doute, avec horreur » & mépris ; & je dois m'attendre qu'il va ſe » déclarer pour Hamet ».

Dans le combat de toutes ſes paſſions, les terreurs de l'avenir ſe préſentèrent à ſon imagination dans toute leur force : il treſſaillit, comme s'il eût été mordu par un ſcorpion. « La » mort, s'écria-t'il, qui s'approche maintenant » pour moi, ne ſera que l'ouverture de mes tour- » mens. Jouiſſances, eſpoir, tout ſera perdu » pour moi, & le terrible moment va com- » mencer ! » Il parloit encore : le palais eſt ébranlé, comme il l'avoit été la première fois, & le même génie ſe préſente.

« Almoran, lui dit l'habitant du monde invi- » ſible, le mal que tu crains ne tombera pas » ſur toi, Ne perds pas un moment, montre- » toi de la galerie au peuple, que tu trouve- » ras encore agité par le tumulte des factions : » dis hardiment, répète à ces inſenſés, que leur » révolte n'eſt pas ſeulement contre toi, mais » qu'elle attaque celui par lequel tu règnes ; » appelle ſans crainte à ſon pouvoir, pour la » confirmation de tes aſſurances, & repoſe-toi » des atteſtations ſur moi ». Almoran, qui s'étoit proſterné le viſage contre terre, leva la tête alors, & ſe trouva ſeul. Son premier empreſſement fut de ſuivre les avis qu'il venoit de

recevoir ; & l'espérance se ralluma dans son cœur.

Osmyn, dans cet intervalle, avoit disposé les troupes confiées à ses ordres; il avoit placé près de l'appartement du roi quelques compagnies d'élite, pour assurer du moins sa retraite. Ensuite, étant retourné à son poste, il étoit à méditer sur la perte de toutes ses espérances, & sur le parti qu'il avoit à prendre, si le prince Hamet parvenoit à régner seul; lorsque Caled vint le joindre.

Caled lui portoit une haine secrète, comme son rival dans la faveur d'Almoran : mais il avoit su cacher ses prétentions avec tant d'adresse, qu'Osmyn n'étoit pas mal disposé pour lui. Comme ils se voyoient actuellement menacés d'une ruine commune, par celle du prince dont ils avoient épousé les intérêts, l'inimitié de Caled se refroidit, & l'indifférence d'Osmyn s'échauffa jusqu'à l'affection : un malheur commun produisit de mutuelles confidences : & Caled, après avoir déploré avec Osmyn leur situation désespérée, lui proposa d'emmener leurs troupes & de se déclarer pour Hamet. Osmyn rejeta cette proposition, non-seulement par principe, mais par intérêt. « Maintenant, dit-il, » que notre parole est engagée, gardons-nous » de la trahir. Si nous avions pris parti pour

» Hamet, lorſqu'il s'eſt déclaré contre ſon frère, » il nous auroit reçus avec joie, & probable- » ment il auroit récompenſé nos ſervices : mais » je ſais que ſa vertu lui feroit déteſter notre » trahiſon, de quelque avantage qu'elle fût pour » lui. La trahiſon, ſous le règne d'Hamet, » non-ſeulement nous couvriroit d'infamie, mais » nous conduiroit probablement au ſupplice ».

Caled ne put rien oppoſer à cette réponſe ; il ſe ſentit ſecrètement confondu, par la vertu ſupérieure d'Oſmyn ; & dans le regret d'avoir ouvert un parti qu'Oſmyn avoit rejeté, non-ſeulement comme dangereux, mais infame, il conclut qu'il en ſeroit toujours regardé comme un homme ſuſpect & mépriſable. Une nouvelle cauſe produiſit une nouvelle haine. Cependant, ils ſe ſéparèrent ſans aucune apparence de ſoupçon ou de mécontentement ; & bientôt ils ſe trouvèrent dans des circonſtances extrêmement éloignées de leur attente.



CHAPITRE XI.

ALMORAN s'étoit rendu à la galerie ; & le peuple ne l'eût pas plutôt apperçu, que jetant comme un cri de triomphe, il le fomma de fe rendre. Hamet, qui le vit auffi, quoique dans l'éloignement, & qui ne fouhaitoit pas qu'on lui fit la moindre violence, fe hâta de s'approcher, & demanda quelques momens de filence. Auffitôt Almoran, d'une voix haute, reprocha leur impiété & leur folie aux crédules mufulmans ; & pendant qu'il appeloit au pouvoir qu'il les accufoit d'avoir offenfé dans fa perfonne, tout-d'un-coup l'air s'obfcurcit, des torrens de feu parurent fortir des nues, un coup de tonnerre qui gronda long-tems, finit par une efpèce d'articulation qui fit entendre ces mots : L'ÊTRE SOUVERAIN, QUI REGNE SEUL, ABHORRE UN EMPIRE DIVISÉ, ET DONNE LE TRÔNE DE PERSE AU PRINCE ALMORAN.

L'affemblée demeura confondue par la force & l'éclat du prodige. Tous fe couvrirent le vifage de leurs mains, & chacun fe retira dans un profond filence, pénétré de crainte & de con-

fusion. Hamet & Omar furent laissés seuls : Omar tomba dans les mains de quelques soldats du parti d'Almoran ; mais Hamet eut le bonheur de s'échapper par la fuite.

Almoran, qui vit une partie de ses désirs accomplis par l'intervention d'une puissance supérieure à la sienne, triompha dans l'anticipation d'un bonheur qu'il crut désormais infaillible pour lui, & se confirma dans l'opinion qu'il n'avoit été malheureux que pour avoir été foible, & que le sûr moyen d'être heureux étoit de multiplier ses désirs, & non de les supprimer.

En revenant de la galerie, il fut rencontré par Osmyn & Caled, qui venoient d'apprendre la déclaration surnaturelle prononcée en sa faveur, & les effets qu'elle avoit produits. Almoran, dans cette inondation précipitée d'immenses, mais capricieuses faveurs, qui pour les esprits bornés, ne sont que l'effet d'une fortune imprévue, releva Osmyn, qui s'étoit jeté à ses pieds, pour le serrer tendrement contre son sein : » Puisque » ta fidélité, lui dit-il, s'est soutenue dans l'é- » preuve, je t'élève à de plus hauts degrés d'hon- » neur, avec un surcroît de confiance. Les fa- » tigues de l'empire sont le fardeau dont je te » charge ; & de ce moment je n'en réserve pour » moi que les délices. Je veux me reposer à

» l'aiſe, éloigné de tous les yeux, à l'exception » de ceux d'où ma félicité réfléchit; cette félicité dont je vais jouir dans le ſecret de mon » ſérail, entouré des ſourires de la beauté & » des enjouemens de la jeuneſſe. Comme le ſou- » verain être, je régnerai ſans être vu; comme » lui, ſans être vu, je recevrai des vœux & des » adorations.

Oſmyn reçut cette délégation avec un tumultueux plaiſir qui ne s'exprima que par ſon ſilence & ſa rougeur. Almoran le remarqua; & s'enflant de l'orgueil du pouvoir, il changea ſoudainement de regard, & fixant un œil ſombre ſur Oſmyn, dont la rougeur n'avoit pas ceſſé, non plus que les larmes de reconnoiſſance qui baignoient ſes yeux; » je t'avertis néanmoins, lui dit-il, de répondre à ma confiance. Prends garde qu'un nouveau ſoulève- » ment ne trouble mon repos par ta faute, & » tremble que ma colère ne t'anéantiſſe en un » inſtant. Alors, tournant les yeux ſur Caled: » & toi, reprit-il, qui ne m'as pas été moins » fidelle, ſois, après Oſmyn, le premier en hon- » neur & en pouvoir. Gardez l'un & l'autre mon » Paradis des approches de la crainte & des » ſoins. Rempliſſez le devoir que je vous im- » poſe, & vivez.

Il fut alors informé par un de ses gardes qu'Hamet s'étoit échappé, & qu'Omar avoit été pris. Comme il n'avoit maintenant que du mépris pour le pouvoir de l'un & de l'autre, il ne témoigna ni défiance, ni colère de la fuite d'Hamet; mais il ordonna qu'Omar fût amené devant lui.

Lorsque ce respectable vieillard parut lié, désarmé, il le regarda d'un œil fier, avec un sourire de moquerie & d'insulte, & lui demanda quelles étoient maintenant ses espérances?

» J'avoue, répondit Omar, que j'ai moins de » raisons d'espérer que toi de craindre.

» Ton insolence, lui dit Almoran, est égale » à ta folie : quel pouvoir connois-tu sur la terre » que je doive craindre?

» Le tien, dit Omar.

» Je n'ai pas le tems, répliqua l'orgueilleux » prince, d'entendre aujourd'hui tes paradoxes; » mais pour te montrer combien je te crains » peu, tu vivras. Je prends le parti de t'abandonner à de vains regrets, à de vils complots » que je méprise & que j'ai détruits, à l'impuissante pétulance de ton âge, à tes retours d'affection négligée, à tes inquiets désirs, tes crédules assurances, & tes ordres tournés en dérision, à la torture lente & continuelle d'une » vieillesse ridicule & méprisée, dont l'effet,

» après t'avoir fait long-tems maudire ton exiſ-
» tence, ſera de la détruire.

» Tu me menaces, répondit Omar, d'une » miſère qu'il n'eſt pas en ton pouvoir de me » faire éprouver. Il eſt vrai que m'ayant dépouillé » de tout ce que je poſſédois par la bonté de ton » père, tu m'as rendu pauvre; il eſt vrai auſſi que » mes genoux ſont à préſent foibles, & plient » ſous le poids des années. Je ſuis homme; cette » qualité que je partage avec toi a pu me faire » commettre une erreur; mais je n'ai jamais perdu » de vue l'étroit ſentier dans lequel tu ne mar- » che pas; & s'il m'eſt arrivé de m'en détourner, » j'y ſuis auſſitôt rentré. Ainſi le paſſé ne me laiſſe » pas de regrets, & je ne vois rien à craindre » pour moi dans l'avenir. Mon eſpoir eſt dans » celui qui eſt miſéricordieux par eſſence; & » dans cet eſpoir, je trouve ici même la force » d'être joyeux devant toi. Mon partage, à ce » moment, eſt l'adverſité; mais je la reçois avec « une réſignation qui va juſqu'à la reconnoiſ- » ſance, ſachant que tout vient d'en haut, & » que tout ce qui vient delà eſt le mieux.

Almoran, dans le cœur duquel il n'y avoit aucune trace de la vertu d'Omar, ni par conſéquent aucune ſource de la même confiance, fut réduit pour lui répondre à traiter ſes raiſonnemens d'hypocriſie & d'affectation. » Je ſais, lui

» dit-il, que depuis long tems tu t'es fait l'écho » des emphatiques & ſpécieux ſons que les hy- » pocrites ont l'art d'employer pour déguiſer » leur méchanceté, & pour attirer autant d'ad- » miration à la folie que de mépris à la vraie » ſageſſe. N'importe ; tu n'en ſeras pas moins » libre dans cette ville. Je veux que l'éclat de » ma félicité rempliſſe ton cœur d'une noire » envie, & couvre ta face de confuſion : ton » exemple informera l'Univers, que les ennemis » d'Almoran ne peuvent exciter dans ſon ame » d'autre paſſion que le mépris, & que la puni- » tion qu'il leur impoſe eſt de permettre qu'ils » vivent.

Omar, dont l'œil juſqu'alors avoit été fixé contre terre, regarda ici le fier Almoran d'un air calme, mais ferme : » Attends-toi donc, lui » dit-il, que je te ſuivrai auſſi conſtamment que » ton ombre, quoiqu'auſſi peu remarqué, ſi tu » le veux, auſſi négligé qu'elle ; que mes yeux » ſeront ouverts ſur ces tourmens qu'une éter- » nelle ſentence a rendus inſéparables du crime, » & que ma voix t'avertit déjà de leur appro- » che. Puiſſe ton retour à la vertu les éloigner » de ton cœur ! Autrement quand tous les mon- » des qui roulent au-deſſus de ta tête uniroient » leur pouvoir pour te ſecourir, tous leurs ef-

« forts ne peuvent qu'aider à te rendre misé-
» rable.

Almoran, dans tout l'orgueil de l'ambition contente, maître d'un immense empire, & soutenu par des puissances plus que mortelles, fut épouvanté de cette déclaration, & sa contenance devint pâle. Mais l'instant d'après, dédaignant le libre avis d'un esclave, sa pâleur fit place à la rougeur de l'indignation. Il quitta son gouverneur dans un mouvement de mépris, de colère & de confusion, sans ouvrir la bouche pour répliquer; & le sage Omar se retira librement, avec la dignité calme d'un être supérieur, & respirant la bonté, à qui le sourire ou les hauteurs de la tyrannie terrestre sont indifférens, & qui joint à son horreur pour la honte du vice, beaucoup de compassion pour sa folie.



CHAPITRE XII.

DANS le même tems, Almeyde, que la garde avoit menée dans l'appartement le plus ſecret du ſérail d'Almoran, & livrée aux eunuques chargés du ſoin de ſes femmes, éprouvoit tout ce que la terreur & l'affliction peuvent cauſer de tourmens à l'ame la plus généreuſe & la plus ſenſible. Dans cette cruelle ſituation, néanmoins ſa principale attention tomboit ſur Hamet. La ruine de ſon eſpérance & la violation de ſon droit cauſoient ſes plus vifs regrets & ſes plus fortes alarmes; elle conſidéroit chaque inſulte qu'elle avoit à redouter, comme une injure faite à ſon amant. Cependant l'idée de ce qu'elle pouvoit avoir à ſouffrir fit place à ſes craintes, pour le ſort qui le menaçoit lui-même. Dans l'état où elle ſe ſouvenoit de l'avoir laiſſé, tous les malheurs que l'imagination peut ſe repréſenter lui ſembloient poſſibles. Ainſi ſes penſées ne ceſſoient pas de s'égarer dans une variété ſans fin d'horribles images, qui de toutes parts s'élevoient devant ſes yeux; & rien n'étoit plus impoſſible pour elle, que de ſe procurer des informations ſur ſon ſort dans une magnifique priſon

où les eunuques & les muets dont elle se voyoit environnée, ne pouvoient lui rien apprendre, quand elle auroit pu se fier à leur récit.

Pendant que son ame étoit agitée par ces douloureuses incertitudes, elle vit ouvrir sa porte; & l'instant d'après, Almoran s'avança devant elle. En l'appercevant, elle tourna la tête avec un regard inexprimable de douleur, & son visage cherchant un asyle sous son voile, elle fondit en larmes. Le tyran fut ému de son affliction; car l'endurcissement insensible est le vice des vieillards, dont la sensibilité est comme usée par l'habitude du mal.

Il s'approcha d'elle avec un regard de tendresse; & sa voix prit involontairement un ton de pitié. Almeyde étoit trop absorbée dans sa douleur pour faire aucune réponse. Il se mit à la considérer avec autant d'admiration que d'amour, & prenant sa main qu'il serra dans la sienne, & qu'il pressa passionnément contre son sein, sa compassion se changea bientôt en désir; & du soin d'adoucir sa tristesse, il passa presqu'aussitôt à solliciter son amour. Cette audace réveilla toute l'attention d'Almeyde, elle se leva d'un air ferme & hautain; & loin de répondre à ses déclarations, elle lui reprocha ses violences & ses injustices. Almoran, pour flatter à la fois sa vertu & ses passions, la supplia d'observer que l'ayant

l'ayant aimée au premier moment qu'il l'avoit vue, il avoit fait violence à ses transports, jusqu'au moment où l'approbation d'un pouvoir invisible & supérieur les avoit sanctifiés; que par conséquent il se présentoit comme le messager du ciel, & qu'il offroit à ses charmes un empire sans rival, avec un amour sans fin.

Sa réponse ne fut qu'une impatiente & tendre question sur le sort du prince Hamet. « Cesse, » lui dit Almoran, cesse de penser à lui. Hamet » rejeté du ciel doit-il être encore le favori » d'Almeyde ?

» Quand ta main, répondit-elle, sera capable » d'éteindre dans une éternelle nuit l'étincelle du » feu pur, allumé dans mon sein par la volonté » du tout-puissant, pour y brûler jusqu'à la fin » de mon existence, Almeyde pourra cesser d'ai- » mer son Hamet; mais aussi long-tems que ce » feu vivra, dans quelque lieu qu'elle habite, & » quelque forme qu'elle puisse porter, cette chère » image lui sera toujours présente, & rien ne » diminuera la fidélité de son amour. » Cette ardente expression de son amour pour Hamet, fut immédiatement suivie d'une tendre inquiétude pour sa sûreté: mais une réflexion soudaine sur la probabilité de sa mort, & sur le danger de sa situation s'il étoit vivant, la replongea dans ses larmes.

Almoran, que l'ardeur & l'impétuofité de fes paffions avoient quelquefois rendu muet, & quelquefois jeté dans une extrême confufion, voulut encor la calmer & la confoler. Elle revenoit fans ceffe à lui demander ce que fon frère étoit devenu; & lui, s'efforçoit autant de fois d'éluder la queftion. Elle alloit recommencer, lorfque s'étant rappelé qu'elle avoit fait plufieurs fois la même demande fans recevoir de réponfe, elle jugea qu'Almoran avoit déjà fait tuer fon frère; & cette penfée la jeta dans un nouveau défefpoir dont il ne pénétra pas tout d'un coup la caufe: mais la découvrant bientôt, par fes exclamations & fes reproches, il comprit qu'il ne pouvoit efpérer de fe faire entendre, auffi long-tems qu'elle douteroit de la fûreté d'Hamet. Ainfi, dans la vue de calmer fon efprit autant que d'en écarter une image, qui n'en admettoit pas d'autre, il prit un regard de trifteffe & d'étonnement, fur l'imputation d'un crime, qu'il traita d'horrible, & d'ailleurs de peu néceffaire. Après s'en être purgé par un ferment folemnel, il ajouta qu'étant déformais impoffible pour Hamet d'obtenir le moindre fuccès en qualité de rival, foit pour l'empire ou l'amour, fans fe révolter contre un ordre du ciel, auquel fa vertu ne lui permettoit pas de refufer fa foumiffion, il n'avoit aucun motif de défirer fa mort,

ou de contraindre ſa liberté. « Il eſt libre en » Perſe, ajouta-t-il, & ſans autre exception que » cette chambre, il peut être admis dans toutes » les parties du palais ».

Cette aſſurance eut plus de douceur pour Almeyde que tous les concerts de la muſique du ciel, & ſuſpendit un moment toutes les paſſions de ſon cœur, à l'exception de ſon amour. Le ſoulagement ſoudain de ſon cœur la rendit moins attentive autour d'elle; & dans l'intervalle elle avoit ſouffert, ſans le remarquer, qu'Almoran eût écarté ſon voile. Au moment qu'elle s'en apperçut, elle fit quelque léger effort pour le retirer avec un air de confuſion, mais ſans colère. Le plaiſir exprimé dans ſes yeux, la rougeur qui ſe répandit dans ſes joues, & la petite conteſtation pour le voile, qu'une amoureuſe imagination pouvoit faire regarder comme une ſorte d'indulgence, enflammèrent la paſſion d'Almoran juſqu'à la frénéſie. Almeyde en reconnut le danger dans ſes yeux, & prit auſſitôt l'alarme. Il ſaiſit ſa main, & continuant de ſe perdre à la regarder, il la conjura d'un ton qui découvroit ouvertement la tumultueuſe violence de ſes déſirs, de renoncer à des vues condamnées d'en haut, & de recevoir l'amant, auquel la voix même du ciel l'avoit accordée.

Almeyde, que l'air & la voix d'Almoran

avoient effrayée jufqu'à lui faire perdre le pouvoir d'ouvrir les lèvres, ne lui répondit d'abord que par un regard qui exprimoit de l'averfion & du dedain. « Ne confens-tu pas, dit » Almoran, à ratifier le décret du ciel ? Je te » conjure par le ciel de répondre ».

Cette profanation redoublée du faint nom du ciel anima la jeune Almeyde d'une nouvelle force. Elle fe rappela immédiatement qu'elle étoit dans la préfence de celui par la volonté duquel tout autre pouvoir, vifible comme invifible, eft rendu capable de difpenfer le bien ou le mal. « Ceffe, lui dit-elle, de faire valoir » comme le décret du ciel, ce qui ne peut s'ac- » corder avec la perfection de l'être fuprême. » Celui qui tient mon cœur dans fa main, peut- » il m'ordonner de recevoir un homme qu'il ne » m'a pas rendue capable d'aimer ? L'être pur, » jufte, miféricordieux, peut-il exiger que je » m'abandonne à des empreffemens pour lef- » quels j'ai du dégoût, & que je viole un vœu » que les loix m'ont permis de prononcer? Peut- » il m'impofer le joug d'une union perfide, fans » joie de ma part & fans amour? Non, non : » quand mille prodiges s'accorderoient à me la » commander mille fois, le fait même prou- » veroit plutôt, que ces prodiges feroient des » œuvres de ténèbres, qu'ils ne prouveroient

» que le fait feroit commandé par le père des
» lumières.

Almoran, dont les efpérances fe trouvoient renverfées jufqu'aux fondemens, qui demeura convaincu que la vertu d'Almeyde étoit au-deffus de la crainte & de la féduction, qu'elle avoit tout-à-la-fois du mépris pour fon pouvoir & de l'averfion pour fon amour, lâcha la bride à toutes les furies de fon ame, qui n'avoient fait que fommeiller. Son vifage exprimoit tout-à-la-fois la colère, l'indignation & le défefpoir; fes mouvemens devinrent furieux, & fa voix fe perdit en menaces & en exécrations. Almeyde regarda cette tempête d'un air agité, mais ferme, jufqu'au moment qu'il jura de venger fur Hamet, l'indignité qu'il fouffroit. Au nom d'Hamet, tout fon courage l'abandonna; la fierté de la vertu céda aux tendreffes de l'amour; une mortelle pâleur fe répandit fur fes joues, fes lèvres tremblèrent, & faififfant la robe de fon tyran, elle fe laiffa tomber à fes genoux.

La fureur dont il étoit poffédé, fut tout d'un coup rallentie par un renouvellement d'efpérance: mais bientôt, comprenant par quelques expreffions, dont la douleur & l'effroi rendoient l'articulation peu diftincte, qu'elle plaidoit pour Hamet, il s'éloigna d'elle, dans un tranfport de rage; & la forçant de quitter fa robe, avec une

violence qui la fit tomber, il fortit furieufement, & la laiffa profternée fur le plancher.

En paffant au travers de la galerie, d'un pas emporté, il fut apperçu d'Omar, qui n'ignorant pas qu'il fortoit d'une entrevue avec Almeyde, & jugeant par fon défordre de ce qui s'y étoit paffé, crut devoir faifir l'occafion pour l'avertir encore une fois de la vanité des fantômes, qui, fous l'apparence du plaifir, le conduifoient à fa perte. Il ne fit pas difficulté de le fuivre, fans être obfervé, jufqu'à la porte d'un cabinet, dans lequel Almoran étoit accoutumé de fe retirer quand il vouloit être feul; & de-là il entendit encore les hautes & tumultueufes exclamations qui étoient arrachées de fon cœur par la douleur & la honte. « Qu'ai-je donc gagné par le pouvoir abfolu ? » L'efclave, privé de la lumière du jour & des » efpérances de la vie, qui fe voit condamné » fans retour aux rigueurs du travail dans l'af- » freufe obfcurité d'une mine, eft dans les dé- » lices du paradis, fi je le compare à moi : le » caprice d'une femme me dérobe non-feule- » ment les plaifirs, mais la paix, & me livre » pour jamais au cruel tourment de défirer ce » que je perds l'efpoir d'obtenir ».

Omar, dans l'impatience de l'avertir qu'il n'étoit pas feul, pour l'empêcher de faire écla-

ter des sentimens qu'il pourroit regretter de n'avoir pas mieux cachés, eut le courage d'entrer, & se prosterna humblement devant lui : « Présomptueux esclave, s'écria le furieux prin» ce, d'où viens-tu, & quelle audace t'amène ici ? » J'y suis, répondit Omar, pour te dire que » ce sont, non pas les caprices d'une femme, » mais les désirs d'Almoran, qui le rendent mal» heureux ».

Le prince, piqué du reproche, fit deux pas en arrière, & porta la main sur son poignard, avec un regard furieux. Mais son orgueil l'empêcha de le tirer. « Je suis ici, reprit le ver» tueux gouverneur, pour répéter cette véri» té, dont ta grandeur ne peut empêcher que » ton destin ne dépende : TON POUVOIR » NE S'ÉTEND PAS SUR L'AME D'AUTRUI. » Exerce-le par conséquent sur la tienne : sup» prime tous les désirs que tu ne peux satis» faire, & cherche un bonheur qui soit à ta » portée ».

Almoran, incapable d'entendre des leçons, dont il dédaignoit l'usage, ordonna sévèrement à son gouverneur de se retirer : « Sors, dit-il, » si tu ne veux être écrasé sur le champ, comme » un importun reptile qui mérite de l'horreur, » quoique trop méprisable pour se faire re» douter.

» Je te quitte, répondit paisiblement Omar, » afin que ma voix puisse te rappeler encore au » sentier de la sagesse & de la paix ; du moins » si je te revois, avant qu'il devienne impossi- » ble pour toi d'y rentrer ».

CHAPITRE XIII.

ALMORAN demeura seul ; & s'étant jeté sur un sofa, il y passa quelques minutes, immobile & muet dans cette situation. Les images des désirs qu'il avoit satisfaits, & de ceux qu'il désespéroit de voir jamais accomplis, se représentèrent à sa mémoire : « J'ai désiré, dit-il avec » une profonde méditation, la pompe & l'au- » torité d'un empire sans partage ; & mon frè- » re, qui partageoit le trône avec moi, en est » chassé par la voix du ciel. J'ai désiré que » son mariage avec Almeyde fût rompu ; & je » l'ai vu rompre par un prodige, que je ne pou- » vois attendre d'aucune puissance humaine. C'é- » toit un de mes désirs encore de me voir maî- » tre de la personne d'Almeyde ; & ce cher » désir n'a pas été moins rempli : cependant je » demeure malheureux !

» Mais je ne le suis, peut-être, que pour

» n'avoir pas su proportionner les moyens à la » fin. Ce que j'ai obtenu jusqu'ici, je ne le dé- » sirois pas pour lui-même ; & je ne possede » pas ce qui me le faisoit désirer ; je demeure » donc malheureux parce que je suis foible. » Avec l'ame d'Almoran, que n'ai-je la figure » d'Hamet ! C'est alors que tous mes désirs » seroient satisfaits, qu'Almeyde me rendroit » heureux par l'abandon de ses charmes, & que » la splendeur de mon pouvoir ne serviroit qu'à » distinguer les intervalles de mon amour ; mes » jouissances alors seroient sûres & durables, » sans vicissitude & sans dégoût ».

Il avoit prononcé ces réflexions avec la plus grande véhémence & l'agitation la plus passionnée ; mais ensuite, l'air sombre & le désespoir reprirent leur siége sur son visage, son attitude redevint fixe, & le misérable prince alloit retomber dans son premier état de silence & de rêverie muette, lorsqu'il fut soudainement réveillé par l'apparition du génie de la sincère amitié duquel il commençoit à se défier.

« Almoran, lui dit le génie, si tu n'es pas » encore heureux, apprends que mon pouvoir » n'est pas encore épuisé. Ne crains rien, & » que ton oreille soit attentive à ma voix». Alors le génie étendit une main vers le prince, dans laquelle étoit une émeraude du plus grand

lustre, taillée de vingt-quatre faces, sur chacune desquelles étoit gravée une différente lettre. « Tu vois, lui dit-il, ce talisman ; chaque » face porte un de ces mystérieux caractères, » dont sont composés tous les mots de toutes » les langues que parlent les anges, les génies, » & les hommes. Cette précieuse pierre te donnera le pouvoir de changer, à ton gré, ta » figure ; & ce que tu ne pourras exécuter sous » la forme d'Almoran, te sera possible, s'il ne » surpasse pas les forces humaines, sous toute » autre forme qu'il te plaira de choisir. Jette » seulement les yeux sur les lettres qui composeront le nom de celui dont tu voudras prendre l'apparence, & l'effet suivra. Mais j'ajoute, & garde-toi d'oublier, que sur celui dont » tu prendras la ressemblance, la tienne passera » aussitôt, & ne cessera qu'au moment que tu » lui rendras la sienne ». Almoran reçut le don avec un transport de joie, & le génie disparut immédiatement.

L'usage du talisman étoit si facile, qu'il étoit impossible de s'y méprendre. Almoran conçut d'abord dans quelle vue il étoit donné, & se détermina sans balancer à le mettre en exécution. « Je vais, dit-il, oui, je vais prendre la figure » d'Hamet, & toute l'ardeur de mon amour » sera payée d'un égal retour par Almeyde ».

Son imagination, enflammée par l'anticipation de ſon bonheur, lui fit trouver une douceur infinie dans cette charmante perſpective. Almoran s'abandonna ſans réſerve à la contemplation des degrés divers par leſquels il devoit parvenir à la perfection du bonbeur.

Dans cette délicieuſe ivreſſe, il crut entendre quelqu'un qui s'avançoit vers l'appartement. C'étoit Oſmyn ſon nouveau miniſtre, à qui l'ordre avoit été de ſe préſenter à la même heure ; mais le prince, ayant perdu cette idée, ſuppoſa que c'étoit encore Omar, qui venoit le chagriner dans ſa retraite. Il ne put lui pardonner d'interrompre ſes voluptueuſes méditations ; il tira bruſquement ſon poignard ; & levant le bras, il ſe tournoit pour frapper ; mais il découvrit aſſez tôt ſon erreur, pour retenir le coup.

Oſmyn, qui n'avoit rien à ſe reprocher, fut ſaiſi d'une ſi vive frayeur, qu'il parut tremblant, dans le doute s'il devoit ſortir ou demeurer. Almoran lui dit, en remettant l'inſtrument de mort au fourreau, qu'il pouvoit être ſans crainte, & qu'il ne lui arriveroit aucun mal. Enſuite, portant la main au front, il retomba un moment dans ſes conſidérations muettes. Ce qui l'occupoit alors, étoit la réflexion, qu'en prenant la figure d'Hamet, il falloit abſolument qu'Hamet fût reçu dans l'appartement d'Al-

meyde ; sans quoi il seroit sans cesse exclu par ses propres officiers. Ainsi, se tournant vers Osmyn : « Souviens-toi, dit-il, que si mon » frère se présente chez Almeyde, mon ordre » est qu'il y soit admis ».

Osmyn, vivement flatté de l'occasion qui s'offroit de plaire à son maître, en louant la généreuse disposition qu'il lui supposoit pour le prince son frère, reçut cet ordre avec un regard, non-seulement d'approbation, mais de joie : « Que le glaive de destruction, lui dit- » il, soit la garde du tyran : les forces de mon » roi seront des liens d'amour. Ceux qui t'ho- » norent comme Almoran, se réjouiront en toi » comme l'ami du prince Hamet ».

Almoran, qui ne se sentoit aucun retour de tendresse pour son frère, regarda les louanges d'Osmyn comme un reproche : il fut offensé de la joie qu'il vit naître dans ses yeux, à l'occasion d'un ordre favorable pour Hamet ; & son cœur conçut une rage soudaine, d'avoir entendu sa conduite réelle, avec l'éloge d'une générosité dont il ne prenoit les apparences que dans une vue maligne & perfide. Ses sourcils se froncèrent encore, ses lèvres tremblèrent, & sa main retomba furieusement sur son poignard. Osmin fut pénétré d'une nouvelle terreur. Il avoit irrité une seconde fois son maî-

tre, mais il ignoroit l'offenſe. Le prince faiſant réflexion de ſon côté, que témoigner ſon mécontentement, c'étoit trahir ſon ſecret, s'efforça de ſurmonter ſa colère. Mais à cette paſſion, ſuccédèrent le remords, le regret, & la confuſion. Les agitations de ſon ame s'exhalèrent en murmures imparfaits : « Ma ſituation, dit-» il entre ſes lèvres, eſt pour cet eſclave un » objet réel de haine & de mépris ; il ne loue » que ce que je ne ſuis pas, dans ce que je » voudrois lui paroître ».

Ces ſons, quoique mal articulés, étoient pouſſés avec tant d'émotion, que le malheureux Oſmyn les prit encore pour l'effet d'une capricieuſe colère : « Hélas ! dit-il en lui-même, » peut-être ma vie ne tient-elle à rien. Chaque » fois que j'approche de ce tyran, je marche » ſur le bord du tombeau. Je ſuis dans la ſi-» tuation d'un miſérable qu'on laiſſe errant, les » yeux bandés, à deux pas d'un précipice, & » qui connoît le danger : de quelque côté que » je tourne mes pas, j'ignore ſi je me livre ou » ſi je me dérobe à la mort ».

C'étoit dans ces étranges réflexions, que le ſouverain & l'eſclave paſſoient des momens, dans leſquels l'intention du ſouverain étoit de faire ſervir l'eſclave à ſes plaiſirs & à ſa ſûreté,

& celle de l'esclave, d'exprimer un zèle qu'il sentoit réellement, & l'hommage que son cœur avoit déjà rendu. Cependant Osmyn fut enfin congédié, avec assurance de n'avoir rien à redouter pour sa vie ; & le prince se retrouva seul, abandonné à de nouvelles réflexions sur le passé, au regret du présent, & sans doute au pressentiment secret de l'avenir, qui ne pouvoit lui présenter que de l'inquiétude & du trouble sous les dehors mêmes du plaisir.

Cependant il étoit déterminé à prendre la figure de son frère, par l'essai du talisman. Mais lorsqu'il voulut se mettre à la recherche des lettres, il se souvint que par le même acte, il alloit donner sa propre ressemblance à son frère, qui se trouveroit par conséquent revêtu de de toute l'autorité, & qui pourroit en user pour le perdre. Cette idée le tint quelques minutes en suspens : mais faisant réflexion que vraisemblablement Hamet ne reconnoîtroit pas ses avantages assez tôt pour en user ; qu'il étoit actuellement fugitif, seul peut-être, s'éloignant de Perse, avec toute la vitesse dont il étoit capable ; & qu'au pis-aller, s'il étoit encore aux environs de la capitale, s'il s'appercevoit d'abord de la transformation ; & s'il se hâtoit d'en tirer avantage, le charme pouvant être détruit

dans un inſtant, il ſeroit toujours aiſé d'en faire ceſſer l'effet ; le danger lui parut ſi léger, qu'il paſſa ſur le champ à l'expérience.

CHAPITRE XIV.

PENDANT cette variété d'incidens, Hamet, à qui ſa propre ſûreté n'étoit importante que pour le ſervice d'Almeyde, avoit réſolu de ſe tenir caché, s'il étoit poſſible, dans le voiſinage de la ville. Ainſi s'étant avancé au bord du déſert, dont elle n'étoit pas éloignée à l'eſt, il quitta ſon cheval, pour attendre que la foule du peuple fût diſperſée, & que l'obſcurité de la nuit favorisât ſon retour : il ne lui falloit pas plus d'une heure pour retourner au palais.

Il s'aſſit au pied de la montagne de Kabeſſed; ſans conſidérer que ce lieu l'expoſoit à ſe voir promptement découvert, parce que les voyageurs qui traverſent le déſert manquent rarement de viſiter la caverne, qui s'étend ſous la montagne par divers détours, pour y boire de l'excellente eau qui ſort d'une ſource fort claire & fort abondante.

Hamet ſe rappela toutes les ſcènes du jour qui touchoit preſqu'à ſa fin, avec un mélange

d'étonnement & de douleur, dont toutes les defcriptions n'approcheroient pas. Le prodigieux & foudain changement que l'efpace de peu d'heures avoit fait dans fa fituation, lui parut un trifte & funefte fonge, dont il étoit tenté de douter s'il ne fe réveilleroit pas, pour retrouver le pouvoir de la félicité qu'il avoit perdu. Il demeura quelque tems, comme abymé, dans la multitude & la confufion de fes penfées; à la fin, fes lèvres s'ouvrirent pour fe livrer à mille exclamations paffionnées. « Où fuis-je, s'écria-» t'-il, & que fuis-je devenu? Suis-je réellement
» cet Hamet, fils de Solyman, qui partageoit
» l'empire de Perfe avec fon frère, & qui poffé-
» doit feul l'amour d'Almeyde? Révolution ter-
» rible! Je ne fuis donc plus qu'un malheureux
» profcrit, fans amis, fans fecours, fans un feul
» compagnon d'infortune, & fans un toit pour
» m'y tenir à couvert? La coupe de l'adverfité
» eft remplie pour Hamet à plein bord, & l'ex-
» trémité de l'affliction eft devenue mon partage.
» Les puiffances de la terre, & celles de l'air
» fe font liguées contre moi; & quelle efpé-
» rance de pouvoir leur réfifter? Quoi! n'en
» refte-t'il pas une, qui veuille prendre ma dé-
» fenfe? Si celui qui règne fur l'univers eft
» auffi bon que puiffant, Hamet ne périra pas.
» Mais, pourquoi fuis-je réduit à cette fitua-
» tion?

» tion ? Pourquoi les désirs du vice seroient-ils
» remplis par des puissances supérieures ? &
» pourquoi seroit-il permis à des puissances su-
» périeures, d'arracher ses espérances à la vertu ?
» Cependant, n'allons pas creuser témérairement dans les conseils de celui qui tient la
» balance du monde entre ses mains : il n'y a
» nul mal qu'il ne sache rendre utile à quelque
» bien ; & le bonheur du total est certain, dans
» les profondeurs de sa sagesse.

» Mais je ne suis qu'une légère partie de ce
» total, & je ne sens qu'en proportion de ce
» que je suis. Que m'importe une bonté générale, à laquelle j'ai si peu de part ? L'amertume est sans mélange dans ma coupe ; &
» n'ai-je donc aucun droit de me plaindre ?

» Qu'ai-je dit ! Que les ténèbres qui m'environnent, ne me cachent pas la perspective
» d'une éternelle existence. L'éternité n'est-elle
» donc pas une riche compensation pour le
» tems ? cette éternité, pour laquelle toute
» la durée des siècles n'est pas ce qu'un simple atôme est pour l'univers entier ? Ne suis-je pas sûr qu'après une séparation de quelques
» instans, je trouverai mon Almeyde, pour ne
» la quitter jamais ? & ne serons-nous pas unis
» par une flamme plus pure, que toutes celles

» qui peuvent s'allumer sur la terre? Dans ce » moment même, son cœur, que tous les en- » chantemens de la magie ne peuvent ni souil- » ler, ni séduire, est à moi. Ces plaisirs qu'elle » réserve pour moi, ne peuvent m'être enlevés » par la force : c'est dans le consentement qu'ils » existent; c'est du bonheur, & du bonheur seul » que mon Almeyde ressent, que viendra celui » qu'elle peut donner ».

Ces réflexions ne furent pas sans force, pour adoucir ses tourmens, jusqu'à l'arrivée du redoutable moment où le pouvoir du talisman commença; & la figure d'Almoran fut changée dans celle d'Hamet, comme celle d'Hamet dans celle d'Almoran.

A l'instant de cette transformation, Hamet fut saisi d'une soudaine langueur, & ses facultés furent suspendues, comme par le coup de la mort. Lorsqu'il revint à lui-même, ses membres demeurèrent tremblans, & ses lèvres desséchées de soif : il se leva pour entrer dans la caverne, à la bouche de laquelle il s'étoit assis, & se baissa sur la source d'eau pour en boire; mais en y jetant les yeux, il vit avec un étonnement mêlé d'horreur, qu'elle réfléchissoit, non sa propre image, mais celle de son frère. Ce prodige le fit tressaillir; & se soutenant contre la face du

roc, il demeura quelque tems comme une ſtatue, ſans aucun pouvoir de réfléchir. A la fin il lui vint tout d'un coup à l'eſprit, que les mêmes ſortilèges, qui s'étoient oppoſés à ſon mariage & qui l'avoient chaſſé du trône, étoient encore employés contre lui; & que le changement de ſa figure dans celle d'Almoran, venoit du changement de celle d'Almoran dans la ſienne, pour obtenir ſous ce déguiſement tout ce qu'Almeyde pouvoit accorder. Cette idée, comme un tourbillon de vent du déſert, lui renverſa tout-à-fait l'eſprit : ſon courage fut abſolument éteint, & ſes eſpérances déracinées par le fond. Il ne lui reſta plus de principes, pour régler ſes délibérations & ſa conduite : tout devint confuſion, frénéſie & déſeſpoir. Il ſe précipita hors de la caverne, les yeux égarés & furieux; il prit à la hâte ſon chemin vers la ville, ſans aucun deſſein formé, & ſans la moindre réflexion ſur les ſuites qu'il avoit à redouter.

L'ombre des montagnes étoit alors allongée par le déclin du ſoleil, & l'approche du ſoir avoit invité le vertueux Omar à chercher la ſolitude, dans un petit bois qui touchoit aux jardins du palais. Il fut apperçu dans cette retraite, à quelque diſtance, par Hamet, qui prit auſſitôt vers lui, d'un pas bruſque & qui ſe reſſentoit de ſon trouble. Omar s'enfonça plus loin

dans le bois, après une froide & respectueuse révérence, qu'il crut exigée par le pouvoir & le caractère d'Almoran.

Hamet, ne réfléchissant pas à la cause de cette froideur, en fut offensé, & leva la voix pour lui reprocher l'altération de son ancienne amitié: la véhémence de ses mouvemens & de ses termes convenant parfaitement à l'apparence du prince Almoran, Omar crut donner la meilleure preuve de cette affection dont on lui reprochoit de manquer, en prenant l'occasion, pour répéter ses avis en faveur d'Hamet: « Tout le » mal dit-il, que tu peux faire au prince Ha» met, retombera sur toi-même au double: » cette puissance, qui remplit l'immensité, est » amie de ses vertus, & ne peut permettre qu'il » soit affligé, que jusqu'au moment de leur per» fection; mais tes souffrances seront la punition » du vice, & croîtront aussi long-tems que tu » sera vicieux ».

Hamet conçut à l'instant, pour qui son gouverneur le prenoit. La tristesse de son ame fut un moment suspendue, par des témoignages d'estime & de tendresse, qui ne pouvoient être feints, & qu'Omar lui rendoit au péril de sa vie même, lorsqu'il ne pouvoit reconnoître celui qui les recevoit: il courut vers le sage vieillard, qui avoit été le guide de sa jeunesse, & s'écria d'une voix

entrecoupée par le combat de ses passions : « Le » visage est celui d'Almoran, mais le cœur est » celui d'Hamet ».

Omar en devint muet d'étonnement; & le prince, qui ne put soutenir plus long-tems d'être méconnu, lui raconta toutes les circonstances de sa transformation, avec diverses particularités, ignorées de tout autre qu'eux. « Quoi? reprit» il; ne peux-tu te persuader encore que je suis » Hamet, lorsque tu me vois banni de mon » royaume; lorsque tu rencontres un fugitif, » qui revient à ce moment du désert, & lorsque » j'ai sû de toi, ce jour même, depuis le lever » du soleil, qui n'est pas encore couché, que » *des puissances plus que mortelles se sont liguées* » *contre moi?* Oui, oui, dit Omar, je crois à » présent que tu es Hamet. Ne m'arrête donc » pas, dit Hamet; viens m'aider à la vengeance. » Prends garde, répondit Omar, de mettre en » danger quelque chose de plus précieux que » l'empire & qu'Almeyde. Si ce n'est pas la ven» geance, s'écria le prince, que la punition du » moins me soit permise. Ton ame, reprit Omar, » est à présent dans un tel transport, que pour la » punition des crimes qui t'ont outragé, tu te» rendrois coupable toi-même de l'effusion du » sang. Quelle autre raison a fait interdire la » vengeance aux hommes? & pourquoi le tout-

» puissant se l'est-il réservée comme sa prérogative? Dans lui, dans lui seul est la bonté, gouvernée par la prudence; il approuve les » moyens, mais comme nécessaires à la fin; il » blesse, mais pour guérir; & s'il détruit, c'est » seulement pour sauver: il se plaît, non dans le » mal, mais seulement dans le bien que le mal » est capable de produire. Souviens-toi donc, » que l'homme qui trouve de la douceur dans la » punition d'un autre homme, quelque juste que » son action puisse être à d'autres égards, fait » une œuvre de ténèbres abhorrées du tout-» puissant ».

Hamet, qui pendant qu'Omar s'efforçoit de le faire renoncer à la vengeance, étoit demeuré comme absorbé dans la contemplation du nouvel outrage qu'il avoit souffert, ne sortit de cette situation qu'avec un tressaillement de désespoir, qui lui fit quitter violemment son gouverneur, pour s'avancer d'un air furieux vers le palais: bientôt Omar le perdit de vue.



CHAPITRE XV.

DANS le même tems, Almoran, qui se rendoit chez Almeyde après sa transformation, rencontra d'abord Osmyn vers l'appartement. Osmyn n'avoit déjà que trop éprouvé la misère d'une grandeur dépendante, qui le tenoit continuellement sous les yeux d'un capricieux tyran, dont l'humeur étoit aussi variable que les vents d'été, & la colère aussi soudaine que les traits du ciel; dont les vûes & les passions étoient plus obscures & plus impétueuses que les orages nocturnes, & dont un seul mot rendoit la mort non moins inévitable que l'approche du tems. En voyant son maître sous la forme d'Hamet, il se sentit pressé du désir secret de lui découvrir ses sentimens, & de lui faire l'offre de son amitié.

Almoran qui avoit pris les manières d'Hamet avec sa figure, affecta un air doux, quoique triste : « A la fin, dit-il, la volonté d'Almoran fait l'unique loi : me permet-elle de » paroître ici en homme privé, sans importuner » personne ? Elle permet beaucoup plus, ré- » pondit Osmyn; le roi m'ordonne de vous ad-

mettre chez Almeyde ». Almoran, poussé par un vain orgueil à flatter sa propre autorité dans la personne d'Hamet, reprit avec un sourire : « Je sais qu'Almoran, qui gouverne comme un » dieu, en silence & dans l'éloignement, te » révéle les secrets de sa volonté : Je sais que » tu es . . . . Je suis, interrompit l'imprudent » Osmyn, malgré tout ce que tu sais, un hom- » me très-misérable ». Cette déclaration fixa les pas d'Almoran, & lui fit jeter un regard de colère & d'indignation sur Osmyn. « Eh quoi ? lui » dit-il, ne sais-je pas que la faveur d'Almo- » ran, dont un sourire produit la puissance, les » richesses & l'honneur, éclate sur toi ? Seigneur, » répondit Osmyn, je connois si bien la sévérité » de ta vertu, que pour ton service même, si » je devenois perfide à ton frère . . . Almoran, » incapable de soutenir décemment le rôle » d'Hamet, interrompit d'un ton fier & brusque : » Comment, perfide à mon frère ! perfide à ton » maître ! »

Osmyn, qui s'étoit trop avancé pour reculer, & qui ne cessoit pas de voir devant lui la figure de Hamet, continua de s'ouvrir : « Je » n'ignore pas, dit-il, que tu me condamne- » rois : cependant la conservation de la vie est » le premier principe de la nature, & l'amour » de la vertu est la plus haute gloire. Expli-

» que-toi donc, dit Almoran, car je ne puis » te comprendre. J'entends, dit Ofmyn, que » celui dont la vie dépend du caprice d'un ty- » ran eft un malheureux, dont la fentence eft » déjà portée, & qui n'entend pas le fouffle du » vent par fa porte, fans s'imaginer que c'eft le » *muet* avec fon fatal cordon. Ne crains pas, » lui dit Almoran, qui fe contraignit alors pour » prendre un air calme : fois fidelle, & tu vi- » vras fans danger. Hélas ! dit Ofmyn, il n'y » a ni diligence, ni fatigue, ni fidélité qui puiffe » mettre l'efclave à couvert des foudaines fré- » néfies de la paffion, de l'injufte rage, de l'i- » vrognerie & de la lubricité : j'ai le malheur » d'être cet efclave, l'efclave d'un tyran que je » hais ». La confufion d'Almoran fut trop grande pour être capable de fe déguifer. Il demeura muet de fureur, de crainte & d'indignation. Ofmyn, fuppofant que fa feule furprife le faifoit douter de ce qu'il venoit d'entendre, confirma fa déclaration par un ferment.

Qui que tu fois, à qui, dans cette lecture, le puiffant, l'orgueilleux prince de Perfe eft préfent ; devant qui le maître abfolu d'un grand empire eft tremblant & déconcerté ; qui vois le poffeffeur du pouvoir, le cenfeur de la nature, pâle & muet de dépit, de remords & de confufion ; fi quelque emportement de fureur

t'a fait aggraver la foibleſſe humaine en crime, glacer par un ſourcilleux rebut l'ardeur de l'affection lorſqu'elle ſe répandoit devant toi ſur un viſage, ou réprimer par l'indifférence & le mépris, l'honnête chaleur de l'amitié ; que ton cœur ſe ſoulève ici contre toi, car tu as perdu dans ta folie un bien précieux, qui eſt la lumière de la vie, auquel le pouvoir des hommes n'atteint pas, & que l'or ne peut acheter.

Le tyran tomba du ſommet de ſon orgueil, comme une étoile du firmament ; tandis que le téméraire Oſmyn, croyant toujours s'adreſſer au prince Hamet, continua d'aggraver ſa misère & ſes alarmes : « Oh ! dit-il, pourquoi » le trône de Perſe n'eſt-il pas à toi ? L'innocence alors jouiroit de tous ſes droits, & l'eſpérance donneroit à l'honnête induſtrie la » confiance de lever la tête. De tous ceux » qu'Almoran a revêtus de quelque pouvoir, » & ſur leſquels il a répandu quelque bienfait, » il n'en eſt pas un, dont le cœur ne reſſente » déjà les détreſſes de la terreur ; pas un ſeul » qui, s'il n'étoit retenu par la crainte de l'invincible puiſſance qui a donné le trône à ton » frère, ne ſe révoltât immédiatement en ta faveur ».

La conſternation d'Almoran l'avoit rendu muet pendant ce diſcours, mais il ne put retenir ici

une exclamation passionnée sur son sort. « Que » faire, s'écria-t-il, & de quel côté tourner ! » Osmyn, ne pénétrant pas la cause de sa douleur, & s'imaginant qu'il ne déploroit que son impuissance, qui ne lui permettoit pas de répondre à l'inclination générale, s'efforça de fortifier son courage contre le désespoir. « Votre » situation, lui dit-il, est à la vérité difficile, » mais elle n'est pas sans ressource. » Le prince, quoique sûr d'être toujours pris pour Hamet, fut encore trahi par la confusion de ses idées, jusqu'à répondre comme Almoran : « Elle » est sans ressource ! dit-il tristement, dans cet » oubli de lui-même ». Osmyn remarqua son émotion & son désespoir, avec un étonnement que son maître observa, & qui le fit souvenir tout d'un coup des circonstances. Alors il employa toute son adresse à rétracter les expressions de son trouble, qui convenoient mal au rôle qu'il avoit entrepris ; & remerciant Osmin de son amitié, avec promesse d'user des avantages dont elle lui faisoit l'offre, il le pressa d'avertir les eunuques du férail qu'ils devoient l'admettre chez Almeyde. Lorsqu'il se vit seul, ses incertitudes & ses agitations le tinrent assez long-tems suspendu. Mille expédiens se présentèrent successivement à son esprit, & furent successivement rejetés.

Sa première idée fut de poignarder Osmyn. Mais il considéra que le successeur de cet officier pouvant être dans les mêmes dispositions, sa mort ne lui seroit d'aucun avantage & ne feroit pas cesser le danger. Il considéra aussi qu'il étoit sur ses gardes contre Osmyn, & qu'en prenant la figure d'Hamet, il pouvoit savoir à tous momens les desseins médités contre lui ; qu'il seroit ainsi le confident de tous les secrets qui intéresseroient sa sûreté, & qu'il pourroit découvrir les projets les mieux concertés, au moment même de l'exécution, c'est-à-dire, lorsqu'il seroit trop tard pour recourir à d'autres mesures : il se détermina par cette raison à laisser vivre un odieux ministre, du moins jusqu'à ce que sa mort fut plus nécessaire. Ces réflexions ayant calmé une partie de son trouble, il entra dans l'appartement d'Almeyde.

Son espoir ne portoit pas sur le dessein d'en faire sa femme, à la faveur de la transformation : il en comprenoit l'impossibilité, parce que la cérémonie devoit être célébrée par des prêtres qui supposoient le mariage d'Almeyde avec Hamet, defendu par un ordre du ciel, & qui ne feroient jamais capables d'y consentir, quand ils pourroient l'être de hasarder, à la prière d'Hamet, une entreprise dont ils savoient qu'Almoran seroit fort offensé ; mais il se flattoit

de prendre avantage de l'amour qu'Almeyde portoit à ſon frère, & des circonſtances particulières de ſa ſituation, qui rendoient la ſolemnité du mariage impoſſible, pour ſéduire ſa vertu, ſans cette formalité de religion qui rend les déſirs de l'amour légitimes. Si le ſuccès répondoit à ſon deſſein, il comptoit ou que la jouiſſance éteindroit ſa paſſion, ou que ſi le mariage ne ceſſoit pas d'être néceſſaire à ſon bonheur, il pourroit obtenir le conſentement d'Almeyde en lui découvrant ſon artifice; d'autant plus, que le principal lien d'Almeyde avec Hamet, ſeroit rompu ſans retour; & qu'alors elle ſouhaiteroit peut-être elle-même de ſanctifier des plaiſirs qu'elle n'auroit pas de répugnance à répéter, ou du moins de légitimer un engagement qu'elle n'auroit plus le pouvoir de rompre.

Ce fut avec ce deſſein & dans cette diſpoſition, qu'il fut introduit chez Almeyde. Cette jeune & tendre beauté, qui n'avoit aucun ſoupçon du danger, ſe trouva livrée à la plus terrible épreuve où les paſſions ayent jamais expoſé la vertu. Elle fut ſollicitée par toutes les puiſſances de la ruſe & du déſir, ſous l'apparence d'un amant plein de charmes, dont la tendre & fidelle affection avoit ſouffert de longues épreuves, & dont elle payoit la paſſion d'un retour égal de conſtance & d'ardeur: &

quand ſon innocence recevoit-elle cette attaque ? dans un tems où les cérémonies, qui pouvoient ſeules conſacrer leur union, étoient impoſſibles, & l'étoient par les coupables vues d'un rival au pouvoir duquel elle étoit tombée, ſans autre expédient pour ſa délivrance. Trahie par un ſi noir & ſi cruel artifice, elle le reçut avec un excès de tendreſſe & de joie, qui le flatta délicieuſement, & qui ſuſpendit pour un moment ſa misère. Elle s'informa pluſieurs fois, d'un air inquiet & paſſionné, par quelles voies il avoit eu le bonheur de pénétrer dans ſa chambre, & comment il avoit pourvu à ſa retraite ? L'impoſteur reçut & lui rendit ſes careſſes, avec un emportement d'ardeur, dans lequel un œil moins partial auroit découvert plus de déſir que d'amour. Dans le tumulte de ſa paſſion, il négligea preſque de répondre à ſes demandes. Cependant, ſur de nouvelles inſtances, il lui dit que ſon frère lui laiſſant la liberté d'entrer dans toutes les parties du palais, à l'exception du quartier des femmes, il avoit trouvé le moyen de gagner l'eunuque qui gardoit la porte ; & qu'il n'y avoit aucun danger d'être découvert, parce qu'Almoran, excédé du tumulte & des fatigues du jour, s'étoit retiré pour ſe livrer au ſommeil, après avoir nommé l'heure à laquelle il vouloit être éveillé. Elle ſe plai-

gnit alors des sollicitations qu'elle avoit à souffrir ; elle exprima ses alarmes, pour ce qu'elle avoit raison de craindre, dans quelque transport de la rage du tyran ; elle raconta, les larmes aux yeux, le brutal outrage qu'elle avoit souffert, la dernière fois qu'il l'avoit quittée : « Quoi que je l'abhorre, ajouta-t-elle, je n'ai » pas laissé, pour l'amour de toi, de me mettre » à genoux devant lui. Rendons grâces du fond » de nos cœurs à cet être, dont un regard impose silence au vent des orages, & calme les » mers, d'avoir garanti jusqu'à présent tes pré» cieux jours de sa fureur ! »

A ces mots, le visage d'Almoran se couvrit encore des rougeurs comme des émotions de la confusion. N'être aimé que pour Hamet, & se voir haï comme Almoran ; recevoir ainsi des reproches sans colère, & de mortelles blessures, d'une main qui ne croyoit pas le frapper ; c'étoit une espèce de tourment, propre à lui seul, & qu'il s'étoit attiré par l'acquisition de cette nouvelle puissance, qu'il avoit désirée & crue nécessaire pour obtenir un bonheur que les loix du ciel avoient mis au-delà de sa portée.

Almeyde, néanmoins qui regardoit les émotions d'Hamet, les attribuoit à des causes fort différentes. Le même pouvoir, reprit-elle, qui

t'a préservé de la mort jusqu'aujourd'hui, m'a garantie, par faveur pour toi, du dernier outrage. Ici, Almoran, dont la passion dans cet intervalle avoit surmonté tous ses remords, jeta sur elle un regard de feu; & la serrant contre sa poitrine: « Délicieuse Almeyde, lui dit-il, assurons du moins le bonheur qui s'offre aujourd'hui » pour nous: que ces inestimables momens ne » nous soient pas dérobés sans fruit; & pour » témoigner que nous les méritions, qu'ils soient » voués à l'amour! Oui, répondit Almeyde, » fuyons ensemble. Fuir? dit Almoran, hélas! « rien de plus impossible avec toi. Je peux fuir » moi-même, & comme la flèche d'Arabie, ne » laisser aucune trace après moi: mais la fuite » d'Almeyde sera tracée par l'eunuque à qui je dois » ici mon accès; & tu veux que je lui rende » ainsi la mort pour son amitié? Qu'il parte avec » nous, répliqua vivement Almeyde. » Ne précipitons rien, lui dit Almoran; mais repose-» toi sur ma prudence & sur mon amour, du » choix de quelque moment plus favorable à » notre dessein. Cependant, ajouta-t-il, alors » même nous soupirerons envain, comme aujour-» d'hui, pour l'heureux accomplissement de nos » désirs: par qui nos mains seront-elles jamais » jointes, lorsque dans l'opinion des prêtres la » volonté

Est-ce.... mais non, ce ne peut être la voix d'hamet.

» volonté du ciel le défend? Fuis donc seul, dit » Almeyde, mets ta vie en sûreté, & laisse une » malheureuse victime à son sort. Qu'as-tu dit, » cruelle? répondit Almoran. Quel autre parti, » répliqua-t-elle, nous reste-t-il à choisir? Il « nous reste, dit Almoran, de saisir cette féli- « cité à laquelle une cérémonie publique ne peut » nous donner de nouveaux droits; car à quoi » serviroit elle, qu'à déclarer ceux qui m'appar- » tiennent? .

Ils étoient alors sur un sofa. Le prince passa le bras autour d'elle, mais elle s'en arracha tout d'un coup. Une larme parut au bord de ses yeux, qui se tournèrent vers lui, d'un air grave, mais tendre. « Est-ce... mais non, dit-elle, » avec embarras, ce ne peut être la voix d'Ha- » met. Quelle idée! interrompit Almoran: quelle » autre voix pourroit t'inviter à finir les maux » d'Hamet & d'Almeyde, à mettre les trésors de » ton amour à couvert, à cacher, dans l'invio- » lable asyle du passé, des plaisirs que nous ne » pouvons perdre aujourd'hui sans les risquer » pour jamais, à les mettre au-dessus du pou- » voir, non-seulement d'Almoran, mais du destin « même? » Avec cette aveugle effusion de désirs, il la reprit dans ses bras; & ne trouvant pas de résistance, son cœur commençoit à triompher

du ſuccès ; mais à la ruine entière de ſes eſpérances, il s'apperçut auſſitôt que ſes ſens l'avoient abandonnée.

Lorſqu'elle fut revenue de cet évanouiſſement, elle s'éloigna de lui, pendant qu'il ſembloit balancer ſur ſes réſolutions; & détournant le viſage, elle verſa un torrent de larmes. Enſuite, ayant retrouvé la force de parler, elle ſe couvrit la tête de ſon voile, & ſe rapprochant de plus près : « J'étois préparée à tout, dit-elle, » à l'exception de ce qui vient d'arriver. Eh ! par » où la malheureuſe Almeyde a-t-elle mérité ce » traitement d'Hamet? Je te regardois comme » la ſeule conſolation de mon infortune; & lorſ» que mes pleurs couloient de mes yeux dans le » ſilence & la ſolitude, je penſois à toi ; je m'en» tretenois de la chaſte ardeur de ton amitié, » rafinée, perfectionnée par la nobleſſe & les » charmes de l'amour ; c'étoit mon tréſor ! & la » penſée de le poſſéder adouciſſoit toutes mes » ſouffrances par ce bonheur des miſérables, qui » faiſant goûter les joies du ciel dans une ſorte » de richeſſe ignorée, inſpire la force de mépriſer » le froid & la faim, & de ſe réjouir au milieu des » plus affreuſes miſères de la pauvreté. Cet état » faiſoit ma dernière reſſource: mais je me vois » à préſent déſolée, ſans ſecours, & mon ame

» cherche avec terreur, autour de moi, un re-
» fuge qu'elle ne peut plus trouver. Trouvez-le
» en moi ce refuge, interrompit Almoran. Hé-
» las ! dit Almeyde, quel refuge pour mes peines,
» dans un homme que le plaisir d'un léger ins-
» tant rend capable de souiller la pureté de mon
» cœur, & d'aggraver mon infortune par le re-
» mords du crime » !

Almoran, qui reconnut l'inutilité de toutes ses instances, pour lui faire oublier ses principes, n'imagina plus d'autre ressource que de les détruire. « Quand, dit-il, la belle Almeyde se » réveillera-t-elle ? Quand ces songes de folie & » de superstition s'évanouiront-ils ? Il n'est pas » d'autre vertu que celle qui produit le bonheur ; » & tout ce qui produit le bonheur est par con- » séquent vertu : les formules, les mots, & les » cérémonies que les prêtres font regarder comme » des institutions du ciel, ne sont que des arts » trompeurs, par lesquels ils gouvernent les foi- » bles humains ».

Ce langage impie fit passer Almeyde de la douleur à l'indignation. « Cette loi sacrée, dit- » elle, que tu ne songeois d'abord qu'à violer, » tu la tournes à présent en ridicule ; c'est rom- » pre à jamais les tendres liens par lesquels mon » ame étoit unie à la tienne. Tu n'es pas ce que

» je t'ai cru, & je n'ai jamais aimé ce que tu es.
» Je n'ai malheureusement aimé qu'un fantôme,
» qui s'est évanoui devant moi, pendant que je
» m'efforçois de le retenir. Almoran tenta de répliquer : mais ni la vertu, ni la raison d'Almeyde, n'admettoit aucun débat sur un sujet de cette nature. « Ce prodige, lui dit-elle, que
» j'ai regardé comme une imposture ou comme
» une opération magique, je la révère à présent
» comme la voix du ciel, qui m'a sauvée de tes
» bras, parce qu'il connoissoit le fond de ton cœur.
» Ma volonté sera soumise à la sienne ; & ma voix
» prononce comme lui qu'Almeyde doit être au
» prince Almoran ».

Toute l'ame d'Almoran étant suspendue par la force de l'attention, il conçut de nouvelles espérances ; & l'accomplissement de toutes ses vues lui parut certain, quoique par des voies directement opposées à celles qu'il venoit d'employer. Il s'estima plus heureux d'avoir mérité la haine d'Almeyde sous la forme d'Hamet, que s'il eût tiré le dernier avantage de son amour : le chemin qui devoit le conduire au terme étoit ouvert devant lui ; & pour obtenir la main d'Almeyde, il n'avoit besoin que de reprendre sa propre figure. Ainsi, loin d'adoucir son ressentiment, il ne pensa qu'à l'aigrir : « Si tu n'as aimé, lui dit-il

» qu'un fantôme, qui n'exiſtoit que dans ton ima-» gination, c'eſt auſſi ſur un fantôme que ma ten-» dreſſe s'étoit fixée. Tu n'as en effet que la forme » de ce que je nommois Almeyde. Tu as rejeté » mon amour, parce que tu n'as jamais aimé : » l'objet de ta paſſion n'étoit pas Hamet, mais le » trône; & tu fais, de l'obſervation d'une céré-» monie dans laquelle il faut être inſenſé pour » ſuppoſer du bien ou du mal, un prétexte pour » violer ta foi, dans l'unique vue de pouvoir en-» core gratifier ton ambition ».

A cet outrageant reproche, Almeyde ne fit aucune réponſe; & le prince ſortit immédiatement pour aller reprendre ſa figure, & tirer l'avantage qu'il ſe promettoit de la diſpoſition que l'apparence d'Hamet venoit de produire en ſa faveur. Mais Oſmyn, qui, le prenant pour Hamet, l'avoit arrêté lorſqu'il ſe rendoit chez Almeyde, l'attendoit à ſon retour, & s'étoit placé dans cette vue à quelques pas de l'appartement.

Oſmyn n'étoit pas content du ſuccès de ſa première déclaration: il avoit cru remarquer dans l'ame d'Almoran un trouble qu'il ne pouvoit expliquer en le prenant pour Hamet, & qu'une ſeconde réflexion lui faiſoit trouver plus étrange encore que la première : il ſouhaitoit donc de renouer une converſation avec lui, pour

achever de lui découvrir ſes ſentimens & ſes vues. Almoran, malgré l'impatience naturelle de ſon humeur & l'embarras de ſa ſituation, ne put réſiſter au double motif de ſa curioſité & de ſes craintes; il prêta long-tems l'oreille aux diſcours d'Oſmyn.

Ses propres queſtions le remplirent d'une nouvelle terreur, en lui faiſant découvrir de nouveaux objets de défiance & de nouvelles preuves de perfidie. Cependant il perſiſta dans la réſolution de ne pas chaſſer Oſmyn de ſon poſte, pour ne donner aucune ombre de ſoupçon, & pour être inſtruit, avec plus de certitude & de facilité, de toutes les entrepriſes qu'il avoit à redouter.



CHAPITRE VII.

ALMEYDE ne fut pas plutôt ſeule, que ſe retraçant les circonſtances de la ſcène qu'elle venoit d'eſſuyer, chaque inſtant la pénétra d'une nouvelle impreſſion de ſurpriſe, de douleur & de reſſentiment; tantôt elle déploroit ſon infortune, tantôt elle concevoit le deſſein d'en punir l'auteur, auquel tout lui perſuadoit que ſa mauvaiſe fortune avoit fait jeter le maſque qu'il avoit pris juſqu'alors pour la tromper. Il lui ſembloit fort aiſé de tirer une ſévère vengeance d'Hamet, pour l'indigne traitement dont elle croyoit avoir à ſe plaindre, en découvrant à ſon frère qu'il s'étoit ouvert l'entrée du ſérail par la trahiſon de l'eunuque de garde qui s'étoit laiſſé corrompre. La penſée de le traiter avec cette rigueur fut un moment rejetée comme un excès d'emportement & de haine, mais écoutée le moment d'après, comme une juſtice due au prince Almoran, ou comme une punition dont l'hypocriſie d'Hamet le rendoit digne; rejetée, lorſque ſa douleur, toujours mêlée d'un tendre ſouvenir de ce qu'elle avoit aimé, prenoit l'aſcendant; écoutée, lorſque la douleur faiſoit place à l'indignation.

C'eſt ainſi que les foibles mortels ſont portés à conſidérer une même action ſous l'apparence de vertu ou de vice, par l'influence des différentes paſſions qui la leur repréſentent dans un ſi différent jour. Almeyde, de cette délibération ſur le ſort de ſon amant, paſſa naturellement à conſidérer quelle ſeroit ſa punition, ſi ſon crime étoit connu de ſon frère; & les funeſtes images que cette idée répandit auſſitôt dans ſon ame la réduiſirent tout d'un coup au ſilence: « Moi! je » verrois cette main, dit-elle bientôt, que j'ai » ſi ſouvent ſentie tremblante de joie, quand elle » tenoit la mienne, je la verrois noire & roidie par » la violence du tourment? (1) Je verrois ces » yeux, qui ſe ſont tant de fois & ſi tendrement » attachés ſur les miens, égarés de déſeſpoir & » d'horreur! cette bouche d'où s'exhaloient les » plus doux ſoupirs, livide, entrouverte, dans » les convulſions de la mort »!

Ces horribles repréſentations la pénétrèrent de terreur & de pitié: ſon cœur s'abyma dans elle-même; ſes membres tremblèrent, elle tomba étendue ſur le ſofa, & l'inonda de ſes larmes.

Cependant, Hamet, toujours revêtu de la forme d'Almoran, étoit entré au palais. Il prit

(1) Alluſion aux effets du fatal cordon.

immédiatement le chemin de l'appartement des femmes. Au lieu de cette joyeuſe ardeur, de ce mêlange de zèle, de reſpect & d'affection, que ſes yeux étoient accoutumés à trouver de toutes parts, il ne remarqua que de la confuſion, de l'inquiétude & de la terreur. Tous ceux qu'il rencontra ſur ſon paſſage, ſe hâtèrent de ſe proſterner devant lui, & craignirent de lever la tête juſqu'à ce qu'il fût paſſé. Il continua néanmoins d'avancer d'un pas précipité; & trouvant l'eunuque de garde à ſon poſte, il lui dit impatiemment; Almeyde. Auſſitôt l'eſclave marcha devant lui, & le conduiſit à la porte de la chambre, qu'autrement il n'auroit pu trouver, ou dont il n'auroit oſé s'informer directement.

En entrant, ſon viſage exprimoit toutes les paſſions que les circonſtances avoient excitées dans ſon ame. Il jeta d'abord un regard ſévère autour de lui, pour obſerver ſi ſon frère n'étoit pas préſent : enſuite, pouſſant un profond ſoupir, il tourna les yeux avec un regard de foibleſſe & d'amour, ſur ſon Almeyde. Sa première vue étoit de découvrir, ſi l'uſurpateur de ſes droits l'avoit déjà ſupplanté; & dans ce deſſein il tâcha de raſſembler toute la force de ſon eſprit. Il conſidéra qu'il paroiſſoit, non comme lui-même, mais comme Almoran, & qu'il devoit tirer la vérité d'Almeyde ſur ce qui s'étoit paſſé avec

Almoran, tandis qu'elle le prenoit pour Hamet, il falloit garder à toute sorte de prix les apparences du caractère, jusqu'à l'éclaircissement de ses doutes. Il étoit si persuadé que la visite d'Almoran avoit précédé la sienne, qu'il n'en fit pas la question, & qu'il supposa le fait. Il ne contraignit pas moins sa tendresse & ses craintes; & jetant un regard sérieux sur Almeyde, qui s'étoit levée en rougissant à son approche ; « Almeyde, lui dit-il, est-elle toujours insensible » pour moi ? A-t-elle prodigué son amour à » l'heureux Hamet »?

Au nom d'Hamet, la rougeur & la confusion d'Almeyde augmentèrent. Son ame étoit encore obsédée des redoutables images de tout ce que ce prince auroit à souffrir, si sa visite étoit découverte ; & quoi qu'il fût à craindre qu'elle ne le fût déjà, elle se flattoit qu'on pouvoit en être encore au soupçon, & c'étoit sur elle alors que tomboit le soin d'écarter ou de confirmer les défiances qui pouvoient décider du sort d'Hamet.

Dans cette critique situation, elle, qui peu de momens auparavant, balançoit si elle ne devoit pas l'accuser volontairement, lorsque pour le sauver il suffisoit de se taire, se détermina sans écouter ses ressentimens, à ne rien épargner pour sa sûreté, quoique la dissimulation fût indispen-

ſable, & que le ſuccès même en fût extrêmement incertain. Au lieu de répondre à la queſtion d'Almoran, elle ne fit que la répéter. « Prodigué, » ſeigneur ! à qui ? au prince Hamet ? Lui, dont cette évaſion ne fit que redoubler les ſoupçons, répondit avec une émotion fort vive : « Oui, » Hamet ; ne vous a-t-il pas quittée depuis un » moment ? Quittée depuis un moment ! répliqua- » t-elle, avec un ſurcroît de confuſion & de » rougeur ». Hamet, dans l'impatience de ſa jalouſie, conclut que les paſſions qu'il voyoit exprimées ſur ſon viſage, & qui ne venoient que d'un combat entre ſa tendreſſe pour lui & ſon amour pour la vérité, avoient leur vraie ſource dans ce qu'il appréhendoit le plus, & qu'elle avoit le plus d'intérêt à cacher, c'eſt-à-dire un oubli de ſa vertu, dans lequel une fauſſe reſſemblance, jointe aux vices d'Almoran, l'avoit entraînée. Il s'éloigna d'elle, avec un regard douloureux, & demeura quelque tems muet. Almeyde remarqua que le trouble régnoit plus que la fureur, ſur ſon viſage ; elle ſe flatta d'arrêter ſa curioſité, en guériſſant tout d'un coup ſa jalouſie, dont elle crut voir la fin lorſqu'il ſeroit informé de la réſolution qu'elle avoit priſe en ſa faveur. Ainſi, rompant le ſilence, d'une voix douce & tendre, quoique triſte & tremblante, elle lui dit, comme à celui qu'elle croyoit Al-

moran; « ne tournez pas le visage de cet air » sombre & chagrin : accordez-moi cet amour, » que vous m'offriez il y a peu d'heures ; & tout » l'avenir sera l'expiation du passé ».

Sur Hamet, dont le cœur répondit involontairement à la voix d'Almeyde, ces deux mots eurent dans l'instant une force irrésistible ; mais se rappelant bientôt la figure qu'il portoit, & par conséquent à qui ce langage étoit adressé, il fut frappé d'un nouvel étonnement, & les tourmens de son ame redoublèrent. Dans la supposition de ce qu'il avoit d'abord appréhendé, c'est-à-dire qu'Almoran l'eut séduite sous la forme d'Hamet, il ne pouvoit expliquer ces termes de faveur & de complaisance, qu'elle lui adressoit sous la forme d'Almoran. Ses questions recommencèrent sur lui-même, avec différentes sortes de craintes. Elle, toujours dans la vue de les arrêter, autant pour le salut d'Hamet, que pour sortir d'embarras, répondit avec un soupir naturel ; « que ton repos ne soit plus troublé par » la moindre idée d'Hamet ; Almeyde a cessé d'y » penser, & renonce pour jamais à lui ».

Hamet s'étoit fortifié contre tout ce qui pouvoit arriver à la personne d'Almeyde ; mais prenant ce qu'il venoit d'entendre, pour une aliénation d'esprit, il ne put le soutenir : tu renonces à Hamet ! s'écria-t-il avec un regard désespéré,

& d'une voix, qui ne reſſembloit preſque pas à la voix humaine. Almeyde, dont l'étonnement croiſſoit à chaque mot, répondit d'un air & d'un ton attendriſſant : « Almoran eſt-il donc offenſé » qu'Almeyde renonce à Hamet & ceſſe d'y » penſer »? Hamet s'entendant donner le nom de ſon frère, réfléchit encore ſur ſa ſituation ; & l'idée qui lui tomba la première fois à l'eſprit, fut que l'altération des ſentimens qu'Almeyde avoit eus pour lui, étoit peut-être l'effet de quelque violence, à laquelle Almoran s'étoit emporté ſous ſa reſſemblance. Cette penſée le fit revenir à ſon premier projet, & le détermina même à lui demander ouvertement ſi elle l'avoit vu ſous ſa propre apparence. Il lui fit cette queſtion avec autant de gravité que d'ardeur, dans des termes convenables à ſa forme, comme à ſa ſituation préſente. « Réponds moi, lui dit» il ; ces portes ſe ſont-elles ouvertes pour Ha» met ? Hamet a-t-il obtenu la poſſeſſion de » ce bien, qui m'eſt accordé par la voix du » ciel » ?

Almeyde répondit à cette double queſtion par une ſimple négative ; & ſa réponſe, par conſéquent, fut tout à la fois fauſſe & vraie : il étoit vrai que ſa vertu n'avoit pas reçu d'atteinte, & qu'Hamet ne l'avoit pas vue; mais le déſaveu du

ſecond de ces deux points étoit faux, parce qu'elle étoit dans l'opinion contraire. Le ſeul Almoran avoit paru chez elle, mais elle croyoit avoir vu ſon frère. Cependant Hamet fut content de ſa réponſe, & ne put en découvir la fauſſeté. Il leva les yeux au ciel, avec des expreſſions de reconnoiſſance & de joie; enſuite ſe tournant vers Almeyde: « Jure donc, lui » dit-il, que tu n'as rien accordé, de ce qui doit » être réſervé pour moi. » Almeyde, qui ne voyoit rien de plus important que de lui tranquiliſer l'eſprit, répondit immédiatement; « je » jure que je n'ai rien accordé au prince Hamet, » que tu puiſſes regretter: le pouvoir qui m'a » deſtinée pour toi, a déſuni mon cœur d'Hamet, » à qui je renonce devant toi ».

Hamet, confondu par cette réponſe, tomba dans une agitation d'eſprit, qui ſe fit connoître par des regards & des geſtes auxquels Almeyde ne s'attendoit pas, & qui la plongèrent elle-même dans une nouvelle confuſion. C'étoit un myſtère incompréhenſible pour elle, que celui qui le matin du même jour avoit ſollicité ſa tendreſſe avec tant d'impatience, en reçut maintenant l'offre avec des témoignages de chagrin & de colère. D'un autre côté le trouble du prince croiſſoit de plus en plus: « qu'eſt devenu, lui dit-il,

» cette constance que vous juriez à Hamet? Et » par quel excès d'amour est-il maintenant » abandonné »?

L'embarras d'Almeyde redoubla : elle sentit toute la force de ce reproche, en le supposant sorti de la bouche d'Almoran; & le seul moyen de se fortifier étoit un sincère aveu de ce qu'elle avoit résolu de cacher aux dépens de sa bonne-foi. Almoran étoit aussi relevé dans son opinion, pendant que sa forme étoit animée, par l'esprit d'Hamet, que le malheureux Hamet avoit été dégradé lorsque la sienne étoit animée par l'esprit d'Almoran. Ce ressentiment de la perfidie dont elle faisoit gloire pour son rival, quoique favorable à ses plus tendres & ses plus ardens désirs, sembloit enfermer une horreur du vice, une générosité de cœur, qu'elle n'auroit pas cru compatibles avec son caractère. A ce reproche, elle ne put répondre que par des plaintes; & pour éluder la question, elle ne fit qu'observer l'inconsistence qu'il marquoit dans sa propre conduite : « votre langage, dit-elle, me perce » le cœur. Vous condamnez ma complaisance » pour vos désirs, & mon obéissance à cette » voix que vous regardez comme une révéla- » tion de la volonté du ciel. Le caprice du désir » vous a-t-il déjà fait jeter les yeux sur quelque » nouvel objet? Et cherchez-vous un prétexte

» pour refuser l'offre volontaire, de ce que vous
» pensiez tantôt à prendre par force » ?

Hamet alors, enflammé d'un vif ressentiment contre Almeyde, quoiqu'il ne pût la regarder sans désir, & brûlant tout à la fois de se venger d'Almoran, fut soudainement tenté de satisfaire toutes ses passions en prenant avantage des impostures d'Almoran & de la perfidie d'Almeyde pour les punir l'un & l'autre. Ce consentement d'Almeyde étant prononcé, il pouvoit faire appeler un prêtre à l'instant, & passer ensuite à la consommation de son mariage; ses désirs auroient été remplis par l'acte même, dans lequel Almeyde auroit cru se donner perfidement à son rival auquel il abandonneroit ensuite (1) des beautés dont il auroit obtenu la possession, & qu'alors il rejetteroit avec dédain, comme le voile trompeur d'une ame qu'il ne seroit jamais capable d'aimer. Dans la première chaleur, dont son imagination fut enflammée par cette pensée, il la prit entre ses bras avec une sorte de furie, dans laquelle toute la rage de toutes les passions fut à la fois concentrée; « qu'un prêtre, s'écria-t-il

(1) La figure est ici poussée si loin, qu'il n'est plus aisé de démêler la vérité historique ; mais il se trouvera des lecteurs intelligens qui sauront l'y découvrir.

» d'une voix troublée, vienne à l'inſtant nous » unir ! Que notre être entier ſoit compris dans » ce moment, ſans autre prétention au futur ni » au paſſé ! Et la ſerrant ſur ſon ſein ; « vous, » puiſſances inviſibles, mais préſentes, qui cauſez » ma transformation, prolongez d'une heure ſeu« lement cette myſtérieuſe métamorphoſe ; & » je ſuis ſoumis pour jamais à vos volontés » !

Almeyde, épouvantée de cette inintelligible & furieuſe invocation, s'efforça de s'arracher de lui, pâle & tremblante, ſans trouver la force d'ouvrir les lèvres. Il jeta ſur elle un œil de tendreſſe ; & ſe rappelant avec quelle pure ardeur il l'avoit aimée, ſes vertus reprirent auſſitôt l'aſcendant : il la laiſſa libre, il tourna la tête pour dérober une larme prête à couler de ſes yeux ; & d'une voix baſſe, altérée par le tumulte de ſes idées : « Non, dit-il, Hamet » ne ceſſera pas de dédaigner un plaiſir vil & » paſſager ; jamais dans ſon cœur une paſſion » brutale ne ſervira d'inſtrument à la vengean» ce. J'ai langui pour les pures délices, qui » n'ont leur ſource que dans le mélange des » ames, & qui reçoivent leur perfection d'une » confiance & d'une complaiſance mutuelles ; » arracherai-je aujourd'hui, ſous ce déguiſement » qui change mes traits & dégrade ma vertu, » la poſſeſſion fortuite d'une perfide beauté que

» je dois haïr & mépriser ? Que ce faux bonheur » soit le partage de ceux qui me portent une » injuste haine, & que jamais il ne soit le mien ! » Ces courtes réflexions lui rendirent aussitôt toute son élévation d'ame, & la dignité de la vertu à laquelle il sentoit que la victoire étoit demeurée dans le combat, le rendit, dans ce glorieux moment, supérieur à son infortune : ses mouvemens se calmèrent, & son visage devint tranquille ; il considéra les torts qu'il souffroit, non en amant offensé, mais en juge ; & la résolution qu'il prit sur le champ, fut de se faire connoître d'Almeyde & de lui reprocher son crime. Il observa sa confusion sans pitié, comme l'effet, non de la douleur, mais du crime ; & fixant les yeux sur elle, avec la sévérité paisible d'un être supérieur & blessé : « Telle est, » lui dit-il, la bonté du tout-puissant pour les » enfans de la poussière, que leurs infortunes, » comme les poisons, servent d'antidotes l'une » à l'autre ».

Almeyde demeura fixée d'étonnement & d'attente ; elle le regarda fort attentivement, mais continua d'être muette. « Tes regards, lui dit » Hamet, sont remplis d'étonnement ; cependant » dant tout ce que tu viens de voir & d'entendre » n'est rien en comparaison de ce qui te sera » révélé. Tu connois par quel prodige Almey-

» de & Hamet ont été ſi récemment ſéparés : » je ſuis cet Hamet, comme tu es cette Almeyde ». Elle voulut l'interrompre ici : mais Hamet, élevant la voix, demanda d'être entendu : » Au moment de notre ſéparation, reprit-il, » miſérable mortel que je ſuis, enfant de déſobéiſſance & d'erreur, je me ſuis révolté au » fond du cœur contre le deſtin que je portois » écrit ſur ma tête, parce que je te croyois » alors fidelle & conſtante ; mais ſi l'union de » nos mains s'étoit accomplie, je ſerois plus miſérable encore, car je connois à préſent ton » inconſtance & ta fauſſeté. Cette connoiſſance » m'a pénétré l'ame de douleur ; cependant elle » a guéri la bleſſure que m'avoit cauſée ta perte : & quoiqu'aujourd'hui je ſois forcé de » porter la figure d'Almoran, dont les vices » déshonorent actuellement la mienne, je ſerai » peſé, comme Hamet, dans la balance, & ne » ſouffrirai qu'autant que je ſerai ſurpris en défaut ».

Almeyde, dont toutes les facultés étoient alors dans un déſordre qui différoit peu de l'égarement, perdue dans un labyrinthe d'obſcurités & de doutes, également effrayée des ſuites de ce qu'elle avoit entendu, ſoit qu'elle dût le croire vrai ou faux, ſouhaitoit impatiemment néanmoins de le pouvoir éclaircir, & n'eut pas

plutôt retrouvé la voix, qu'elle demanda au prince, quelque preuve de la vérité du prodige dont il l'aſſuroit. Il pouvoit la ſatisfaire aiſément par le récit de quelque particularité qui ne fût connue que d'elle & de lui : mais au même inſtant, Almoran s'étant dégagé d'Oſmyn, qui l'avoit retenu fort long-tems, reprit ſa propre figure ; & pendant que les yeux d'Almeyde étoient fixés ſur Hamet, ce prince éprouva le même changement, qui le fit reconnoître d'Almeyde par ſes propres traits. « O dieu ! s'écria-» t-elle avec un étonnement qui ne peut être » exprimé, ta figure change, & c'eſt Hamet » que je vois ! Oui, répondit-il, une opéra-» tion inconnue me rend à moi-même ; mais » dans quel abyme ta perfidie ſe cachera-t-elle » jamais ? » Ce reproche étoit plus qu'elle n'étoit capable de ſupporter ; il la reçut au moment qu'elle tomboit ſans connoiſſance, & la ſoutint dans ſes bras. Cet incident renouvela auſſitôt toute la tendreſſe de ſon amour. En conſidérant l'effet de ſa douleur, en la preſſant, dans la ſituation où elle étoit ſur ſon ſein, il perdit le ſouvenir des outrages qu'il croyoit avoir reçus d'elle ; il la vit reprendre ſes ſens avec un plaiſir qui bannit pour un moment le ſentiment de ſes infortunes.

La première réflexion d'Almeyde tomba ſur



le piége où elle avoit été prise, & sa première sensation fut la joie d'en être échappée. Elle vit d'un seul coup-d'œil, toute la complication d'évènemens qui avoient causé son erreur & ses peines. Rien n'étoit plus nécessaire alors que de l'expliquer au prince Hamet; ce qu'elle ne pouvoit néanmoins sans découvrir que ses réponses aux questions du prince n'avoient point été sincères pendant qu'elle le prenoit pour Almoran : « Si tu crois, lui dit-elle, avoir observé » quelque vertu dans mon cœur, qu'elle te » fasse pencher à la pitié pour le vice qui peut » s'y trouver mêlé. Je suis tombée dans les » piéges du vice, mais je dois ma délivrance à » la vertu. Almoran, car je connois à présent » que ce n'étoit pas toi, Almoran s'est présenté » à moi sous ta forme : il a profané ton géné- » reux amour, par des efforts pour séduire » ma vertu : j'ai su résister à son importunité, » & me sauver de ses piéges ; mais le crime » d'Almoran a fait tomber mon ressentiment sur » Hamet. Je t'ai cru coupable des vices, que » j'ai découverts en lui sous tes traits ; & dans » le tourment de la douleur, de la surprise & » de l'indignation, mon cœur a renoncé à toi : » cependant je n'ai pu soutenir de te livrer à la » mort, ni découvrir à ton frère l'odieuse en- » treprise que j'attribuois à toi : lorsque tu m'in-

» terrogeois ſous la forme d'Almoran, j'étois
» entraînée à la diſſimulation, par la tendreſſe
» que mon cœur ſentoit encore pour Hamet.

» Je te crois! dit Hamet, en la ſerrant avec
» un tranſport d'amour & de joie. Je t'aime,
» & c'eſt la vertu que j'aime en toi : mais puiſ-
» ſent les êtres purs, exaltés, ſupérieurs ſans
» doute aux paſſions qui reſpirent à ce moment
» dans mon cœur, pardonner à ma foibleſſe, ſi
» je t'aime auſſi pour ta faute! Cependant, que
» le péril auquel elle t'expoſoit, nous apprenne
» à marcher ferme dans l'étroit ſentier; qu'il
» nous apprenne, chère Almeyde, à ne jamais
» confier qu'au tout-puiſſant la garde de notre
» paix; car celui qui s'égare dans le labyrinthe
» de la fauſſeté manquera le bien qu'il cherche,
» & rencontrera le mal qu'il veut éviter. Ton
» Hamet n'a pas été plus exempt de tentation
» que toi; mais il a reçu d'en haut la force d'y
» réſiſter. Si j'avois uſé de l'occaſion ou du pou-
» voir de rendre le mal pour le mal, qui me
» venoit des arts mêmes qu'on employoit con-
» tre moi; ſi je n'avois pas dédaigné une ven-
» geance ſecrète, non avouée, & les profanes
» plaiſirs d'un brutal emportement, j'aurois pu
» t'arracher tes faveurs ſous la forme de mon
» frère, & j'aurois fait un irréparable outrage,
» non-ſeulement à toi, mais à moi-même; car

» alors m'auroit-il été permis de prétendre, » comme Hamet, aux tréfors dont j'aurois joui » comme Almoran ? & comment aurois-tu pu » donner à la paffion d'Almoran, ce qu'Hamet » fe feroit réellement approprié ? »

CHAPITRE XVII.

Mais pendant qu'Almeyde & Hamet fe félicitoient mutuellement des dangers auxquels ils étoient échappés, d'autres maux les menaçoient; & quoique faciles à prévoir, ils ne s'étoient pas préfentés à leur efprit.

Almoran, qui triomphoit dans la perfpective d'un fuccès fort au-deffus de fes efpérances, & qui fe croyant certain de la poffeffion d'Almeyde pour l'heure d'après, n'étoit pas moins fûr de l'arrivée de cette heure, entra dans l'appartement d'Almeyde; mais appercevant Hamet, il recula d'étonnement & d'incertitude.

Hamet demeura ferme dans fa pofition, & le regarda d'un œil fixe, qui portoit tout à la fois le reproche & la confufion. « Qui m'ofe trahir » ici ? dit Almoran. Qui peut t'avoir introduit » dans cette chambre ? & par quelle rufe t'y » es-tu fait conduire?

» Eloigne de tes idées, répondit Hamet, » qu'il y ait ici d'autres rufes que les tiennes : » c'eft par ces arts mêmes, pour lefquels tes » vices t'ont fait employer les puiffances des » ténèbres, que j'ai pénétré dans cette cham- » bre & que je m'y fuis fait admettre. Ta fi- » gure, dont ils ont le pouvoir de me revêtir, » m'en a fait ouvrir les portes ; & le retour de » la mienne m'a fait découvrir & parer la frau- » de que ce double changement devoit produi- » re. Tu n'as pu, fous la forme d'Hamet, inf- » pirer pour toi que de la haine à la vertueufe » Almeyde ; & je te défie, fous la forme d'Al- » moran, de lui faire naître de l'amour ».

Almeyde n'eut pas de peine à prévoir, que la tempête qui fe formoit autour d'elle, tomberoit fur la tête de fon amant ; elle s'entremit entre les deux frères ; elle leur parla fucceffivement, en preffant Hamet de garder le filence, & conjurant l'autre de ne pas écouter fa colère. Almoran, fans regarder Almeyde & fans répondre à fon frère, frappa fortement du pied ; & les meffagers de mort, à qui ce fignal étoit familier, parurent auffitôt à la porte. Almoran leur ordonna de fe faifir d'Hamet. Son vifage étoit pâle & livide, fa voix altérée de rage. La conftance d'Hamet ne parut pas s'émouvoir : mais Almeyde, fe jetant aux pieds

d'Almoran, embraſſa ſes genoux ſans parler. Il s'arracha d'elle dans un mouvement ſoudain de furie. « Le monde à genoux, lui dit-il, n'ob» tiendroit que mon dédain. Il n'y a pas de » ſupplices inventés par l'art, que je ne lui faſſe » ſouffrir ; & ſi la mort le dérobe à ma ven» geance, je ferai ſervir ſes membres mutilés & » ſans ſépulture, à nourrir les bêtes farouches » du déſert, & les oiſeaux de proie du ciel ».

Pendant que cette menace étoit prononcée, la malheureuſe Almeyde tomba ſans aucun ſigne de vie. Hamet tenta, par d'inutiles efforts, de ſe procurer un inſtant de liberté pour la relever ; elle fut emportée dans les bras de quelques femmes, appelées pour lui donner du ſecours.

Dans cet épouvantable moment, Hamet, qui ſentit défaillir ſon courage, leva douloureuſement les yeux ; il ne put former aucune parole ; mais une prière s'éleva de ſon cœur vers le ciel, & fut acceptée de celui qui pénètre toutes nos penſées, avant même qu'elles ayent été conçues. La ſource des forces fut ouverte pour le prince Hamet. Ses yeux brillèrent du feu de la confiance, & ſon ſein fut dilaté par l'eſpoir. Il ordonna d'une voix forte, à la garde qui le conduiſoit, d'arrêter : elle obéit, ſans oſer répondre. Alors étendant la main vers Al-

moran, qui sembloit embarrassé devant lui : « Tyran ! lui dit-il, écoute ce que j'ai à te dire; » c'est ton génie qui te parle par ma voix. Que » t'est-il revenu de tes crimes, qu'une accumu- » lation de misère ? Quel plaisir as-tu tiré de » régner seul? Quel contentement, de l'obstacle » que ta noire jalousie t'a fait mettre à mon » mariage ? Quel bien, de cette puissance, join- » te à la tienne par quelque mauvais démon ? » Quel est à ce moment ton partage ? la fureur, » l'affliction & le désespoir. Moi-même, que tu » vois ton captif, que tu as injustement dépouillé » de l'empire, plus injustement encore de l'objet » de mon amour, je m'estime heureux en com- » paraison de toi ! Je sais que mes peines, quel » qu'en soit le nombre, seront courtes : elles » finiront avec la vie, & je ne connois pas de vie » qui soit longue. Alors commencent les tems » sans fin ; & pendant les tems sans fin, tes » peines ne cesseront pas d'augmenter. Le mo- » ment est proche où tu poseras le pied sur » cette dernière ligne de la vie, unique passage » qui mène au ciel, étroit passage, étendu sur » l'abyme dont la fumée s'exhale sans cesse. Lors- » que ton œil verra devant toi le terme dans » l'éloignement, lorsque tu n'appercevras der- » rière toi aucune retraite, lorsque tes pas se- » ront chancelans, que tu trembleras de voir

» ſous toi une profondeur que la penſée même
» n'eſt pas capable de meſurer ; alors l'ange de
» diſtribution lèvera contre toi ſon inexorable
» main ; tes pieds ſeront pouſſés hors du che-
» min qu'on ne paſſe pas deux fois ; tu ſeras
» plongé dans le gouffre de feu ; & quoique
» deſtiné à vivre toujours, tu ne t'en releveras
» jamais ».

Pendant qu'Almoran, frappé de terreur à ce diſcours, éprouvoit la force d'un aſcendant qu'il ne pouvoit ſurmonter, Hamet fut enlevé par la garde, avant qu'il y eût d'autres ordres donnés ſur ſon ſort, que ceux qui paroiſſoient renfermés dans la menace de ſon frère. On ne lui fit pas de violence ; mais, en attendant que l'intention du roi fût connue, on le conduiſit dans un donjon, voiſin du palais, où l'on ne pouvoit entrer que par un paſſage ſouterrein ; & la porte ayant été fermée ſur lui, il demeura dans l'obſcurité, le ſilence & la ſolitude, tels qu'on peut ſe les imaginer avant que la voix du tout-puiſſant eût produit la lumière & la vie.

Lorſqu'Almoran eut aſſez rappelé ſes eſprits pour conſidérer ſa ſituation, il déſeſpéra d'obtenir d'Almeyde la complaiſance qu'il lui demandoit pour ſes déſirs, auſſi long-tems que ſon attachement pour Hamet ne ſeroit pas rompu ſans

retour ; & ne pouvant ſe promettre ce changement que de la mort de ſon frère, il en prit auſſitôt la réſolution. Dans cette fatale vue, il répéta le ſignal, qui faiſoit paroître les miniſtres de mort pour l'exécution de ſes ordres; mais le ſon ſe perdit auſſitôt, dans le bruit d'un grand coup de tonnerre, qui ſuivit immédiatement; & le génie, auquel il devoit le taliſman, ſe fit voir encore à lui.

» Almoran, dit-il, je ſuis aujourd'hui forcé » de reparoître à tes yeux par l'ordre d'un pou» voir ſupérieur, dont la ſeule volonté, ſi j'o» ſois déſobéir, peut me releguer dans un inſtant » au-delà des limites de la nature & de l'étendue » de la penſée, pour y paſſer l'éternité ſeul, ſans » conſolation & ſans eſpérance. Et quelle eſt, » interrompit Almoran, la volonté de ce puiſſant » & redoutable être? Je vais te la révéler, ré» pondit le génie. Juſqu'à préſent des pouvoirs, » que la nature n'a jamais confiés aux mortels, » t'ont rendu capable de lever la verge de l'ad» verſité contre ton frère. Comme c'eſt d'eux » ſeuls que cette ſupériorité t'eſt venue, il t'eſt » défendu de lever la main contre ſa vie. Si c'étoit » ta propre force qui t'eût fait obtenir l'aſcendant, » elle n'auroit pas été reſtrainte: mais en devenant » libre de l'affliger, il ne t'eſt pas permis de la

» perdre. Au moment que tu concevras la pensée » de te défaire de lui par la violence, la punition » de ta révolte commencera, & les horreurs de » la mort tomberont sur toi.

Hé quoi! répondit le confus Almoran; si ce » terrible pouvoir est dans les intérêts de mon » frère, il ne reste rien en ma faveur dans les » ressources de ta sagesse? jusqu'au dernier mo- » ment de sa vie, je suis condamné à ne plus » connoître, ni repos, ni sûreté, ni plaisir?

» Lève la tête, lui dit le génie; la pesante » main du désespoir n'est pas encore sur toi. Tu » ne peux être heureux que par la mort de ton » frère, & l'arrêt du ciel te défend d'attenter à » sa vie: mais tu peux l'armer contre lui-même; » & s'il périt par sa propre main, tes désirs se- » ront pleinement satisfaits. O divin génie! s'é- » cria le furieux Almoran, apprends-moi, nomme » seulement les moyens; & je les emploie dans » l'instant même. « N'as-tu pas quelqu'un, lui » dit le génie, à qui tu puisses te fier, un ami » capable »...

A ce nom d'ami, le misérable prince tressaillit, & tourna les yeux autour de lui, dans un sentiment de désespoir. Il se rappela la perfidie d'Osmyn; & par la même raison, il soupçonna tous ses courtisans d'être également perfides,

» Pendant qu'Hamet vivra, reprit-il, je redou-
» terai la face d'un homme, comme un sauvage
» qui roule dans les forêts pour chercher sa proie.
» Ne perds pas l'espérance, dit le génie, il se
» trouvera quelqu'un à qui tu puisses donner ta
» confiance. Qu'il soit introduit secrètement près
» de ton frère, comme s'il y venoit à la déro-
» bée; qu'il fasse profession d'une extrême hor-
» reur pour ton règne, & de pitié pour ses in-
» fortunes; qu'il lui dise que les instrumens de la
» torture se préparent actuellement pour lui, que
» sa mort est inévitable, mais qu'il peut éviter les
» tourmens; & qu'il lui présente alors un poi-
» gnard, comme l'instrument de sa délivrance;
» peut-être se donnera-t-il, de sa propre main,
» le coup qui te rendra le repos.

» Mais, dit Almoran, qui charger de cette im-
» portante commission? Qui? repliqua le génie;
» toi-même. N'est-il pas en ton pouvoir de pren-
» dre la forme de celui que tu voudrois en char-
» ger? Ce seroit Osmyn, reprit Almoran, si je ne le
» connoissois pour un traître. Prends donc la forme
» d'Osmyn, dit le génie. Les ombres du soir sont
» à présent répandues sur la face de la terre: fais
» appeler cet Osmyn dans le cabinet où ton père
» étoit accoutumé de se retirer pour ses médita-
» tions nocturnes; & lorsque ta figure sera passée

»sur lui, je fermerai ses yeux avec le sceau du »sommeil, jusqu'à ce que l'enchantement soit »rompu. Tu comprends qu'alors on ne pourra »rien tenter contre toi, & que ta transformation »ne sera connue que de toi-même ».

Almoran, éclairé encore de la lumière de l'espérance, alloit exprimer sa reconnoissance & sa joie; mais le génie disparut soudainement. Il ne pensa plus qu'à suivre ses instructions. Il fit avertir Osmyn de le venir joindre dans le cabinet, avec défense à tout autre d'en approcher. Là, Osmyn n'eut pas plutôt pris sa forme, par la vertu ordinaire du talisman, qu'il le vit tomber devant lui dans un sommeil surnaturel. Il sortit alors du cabinet, pour se disposer secrétement à visiter son frere dans sa prison.



CHAPITRE XVIII.

L'OFFICIER, qui commandoit la garde du donjon, étoit Caled ; ce même Caled, dont l'autorité ne le cédoit qu'à celle d'Osmyn : mais depuis qu'il avoit proposé une révolte en faveur d'Hamet, dans laquelle Osmyn avoit refusé de s'engager, il savoit que sa vie étoit au pouvoir de ce premier ministre : il appréhendoit qu'à la moindre offense, ou dans le plus leger accès de mécontentement, Osmyn ne découvrit son secret au roi, dont il ne pouvoit attendre qu'une mort certaine. Pour assurer ce fatal secret, & se délivrer d'une si cruelle inquiétude, il s'étoit déterminé, du moment qu'il avoit vu son maître établi sur le trône, à chercher quelque moyen secret de perdre Osmyn : il fut confirmé dans cette résolution par l'inimitié qu'un esprit inférieur ne manque jamais de concevoir contre le mérite, pour lequel il n'est capable que d'envie sans l'être d'émulation, & par lequel il se croit rabaissé, sans trouver dans lui-même le pouvoir de faire un effort pour s'élever au même dégré d'honneur. Il fut aussi confirmé par l'espoir dont il s'étoit rempli, de succéder au poste d'Osmyn après

après sa mort. Ses appréhensions d'ailleurs étoient augmentées par l'air sombre qu'il avoit cru remarquer sur le visage d'Osmyn; & ne sachant pas que c'étoit aussi l'effet de la crainte, il le prenoit pour un signe de jalousie & de quelque noire intention.

Lorsqu'Almoran, revêtu de la forme d'Osmyn, eut passé l'avenue souterreine qui conduisoit au donjon, il trouva Caled, auquel il demanda que l'accès lui fût ouvert à la prison d'Hamet, en montrant son propre seing, pour faire connoître qu'il venoit par l'autorité du roi. Caled, de qui l'intérêt présent étoit toujours de s'assurer la faveur d'Osmyn, en attendant que l'occasion s'offrît de le perdre, le reçut avec toutes les démonstrations possibles de respect & d'attachement. Après l'avoir introduit dans le donjon, il donna ordre qu'on tînt prêt pour son retour, un sorbet assaisonné d'épiceries cordiales, les plus capables de chasser la malignité de l'air qu'il pouvoit respirer dans un cachot si mal sain; & prenant lui-même la clé du donjon, il attendit le retour du ministre à la porte.

Almoran, conduit dans l'obscurité de ce lieu funeste par la lumière d'une lampe, qu'il avoit reçue du commandant, trouva le prince son frère assis sur la terre: les caractères de la douleur étoient imprimés sur son visage; mais il n'y

reſtoit aucune marque de colère ou de crainte. Lorſqu'ayant levé la tête il eut reconnu les traits d'Oſmyn, il jugea que les muets étoient derrière lui; & ſans témoigner d'émotion, il ſe leva, pour ſe préparer à la mort. Almoran vit ce calme & cette force d'eſprit, avec l'hommage forcé de l'admiration: cependant il perſiſta dans ſes vues, ſans remords? « Je ſuis ici, lui dit-il, par l'ordre » du roi, pour t'annoncer un deſtin, dont je veux » t'aider à prévenir l'amertume. Eh! que connois- » tu dans mon malheureux ſort, répondit Ha- » met, qui t'ait pu faire expoſer ta propre vie » au danger de ce ſervice? Tout ce qu'il m'eſt » poſſible de faire pour toi, dit Almoran, je le » peux faire ſans danger pour moi-même; mais, » quoique placé près du tyran par la main de la » fortune, je t'apprends que les vœux ſecrets de » mon cœur ont toujours été pour toi. Si je » ſuis le meſſager du mal, ne l'impute qu'à celui » dont il te vient. La torture ſe prépare à ce » moment pour toi: tout ce que l'art d'une ingé- » nieuſe cruauté peut imaginer ne manquera pas » d'être épuiſé, pour te rendre l'agonie de la mort » plus lente & plus douloureuſe.... Hé quelle » offre, interrompit Hamet, ton amitié vient-elle » me faire? Je t'offre, dit Almoran, un ſecours qui » peut te faire paſſer tout d'un coup dans ces ré- » gions, où le méchant ceſſe de cauſer du trouble,

» & où le malheureux se repose pour jamais.
» Alors il tira un poignard de son sein, & le pré-
» sentant au prince ; prends cette arme, lui dit-
» il, & dors en paix ».

Hamet, pénétré d'une soudaine joie à la vue d'un remède si peu attendu pour tous les maux de la vie, ne fit pas réflexion sur le champ qu'il n'étoit pas libre d'en user : il arracha le poignard avec transport, des mains d'Almoran ; & le profond sentiment de sa reconnoissance ne put s'exprimer, qu'en le serrant dans ses bras, & versant des larmes d'affection sur son sein. « Hâte-
» toi, reprit Almoran. Je te quitte ; & peut-être
» les messagers de mort entreront le moment d'a-
» près, pour te traîner au supplice. Ils ne me
» préviendront pas, répondit Hamet, & le der-
» nier soupir qui sortira de mes lèvres sera pour
» bénir ton amitié. Almoran sortit aussitôt du
» donjon, & la porte fut refermée sur Hamet ».

Caled, qui n'avoit pas cessé d'attendre le faux Osmyn, s'empressa de lui présenter le breuvage qu'il avoit fait préparer, & se fit un mérite d'en vanter les vertus. Almoran, l'ayant bu avec plaisir, reprit le chemin de son palais. Aussitôt qu'il se vit seul, il reprit sa propre forme, & s'assit avec une respiration plus libre, dans la certitude & l'impatience d'être bientôt informé de la mort de son frère.

Hamet, dans le même tems, saisit son arme, & leva le bras pour se frapper. « Je le tiens, dit-»il, avec un soupir de joie, mon passe-port »à la région de paix, unique & présent objet »de mon espérance ! Mais ces derniers mots jetèrent dans son esprit une soudaine alarme. » Arrêtons, dit-il en lui-même; réfléchissons un »instant. D'où puis-je tirer l'espérance dont je »me flatte en mourant ? —— De cette patience, »sans doute, & de cette persévérance dans la »vertu, qui nous font remplir la tâche assignée »à chacun de nous dans la vie. Notre devoir »n'est-il pas de souffrir comme d'agir ? Si ma »propre main me précipite au tombeau, fait-elle »autre chose que perpétuer cette misère, dont »je voudrois me délivrer par ma désobéissance ? »Que fait-elle, que trancher à la fois ma vie & »mon espérance ? » L'effet de cette réflexion fut de lui faire jeter son poignard loin de lui; & s'étendant sur la terre, il se résigna aux dispositions du père des hommes, infiniment miséricordieux & tout-puissant.

Almoran, qui prit enfin le parti de se procurer des informations qu'il brûloit de recevoir, alloit dépêcher quelqu'un à la prison, lorsqu'on vint lui dire que Caled demandoit à lui parler. Au nom de Caled, il tressaillit d'un excès de joie; & ne doutant pas que son frère ne fût

mort, il donna ordre que ſa porte fût ouverte. A l'arrivée de Caled, Almoran ne lui fit aucune queſtion ſur Hamet ; & ne voulant pas qu'on le crût dans l'attente de l'évènement, dont il jugeoit néanmoins qu'on venoit l'informer, il demanda ſeulement, quelle affaire l'amenoit? » Sei-»gneur, répondit Caled, je viens t'informer » de la perfidie d'Oſmyn. « Je n'ignore pas, dit » Almoran, qu'Oſmyn eſt un traître; mais de quoi » l'accuſes-tu ? « Je ne faiſois que changer la garde » du donjon, dit le commandant, lorſqu'Oſmyn » s'eſt avancé dans le ſouterrein, & m'a demandé » la liberté d'entrer, en montrant ton ſeing royal. » Comme l'ordre que j'avois reçu, lorſqu'on a » remis le prince Hamet à ma garde, portoit ſans » exception de ne lui permettre la vue de per-»ſonne, j'ai douté ſi ton ſeing n'avoit pas été » frauduleuſement obtenu, ſous quelque pré-»texte différent: j'ai néanmoins obéi, parce qu'on » ne demandoit que la liberté d'entrer; mais pour » n'avoir rien à redouter de l'artifice, & couper » toute poſſibilité d'évaſion, je me ſuis placé moi-» même à la porte, d'où prêtant l'oreille à tous les » diſcours, je n'ai que trop entendu la trahiſon » que je ſoupçonnois. « Et qu'as-tu donc entendu, » dit Almoran? Une partie de leur entretien, ré-»pondit Caled, m'eſt échappée : mais de quoi » je ſuis très-sûr, c'eſt qu'Oſmyn, comme un

» perfide & préfomptueux efclave, t'a traité de » tyran; qu'il a fait profeffion d'une inviolable » amitié pour Hamet, & qu'il a promis fa déli- » vrance. J'en ignore les moyens; mais il a parlé » de diligence : & dans fes fuppofitions, l'effet » étoit infaillible ».

Almoran, quoique dans la plus vive impatience d'apprendre la cataftrophe d'Hamet, & sûr, que s'il eût été tué, Caled l'ignoroit encore, fe réjouit néanmoins de ce qu'il venoit d'entendre. Connoiffant la vérité d'un récit, qui préfentoit ce qui s'étoit paffé entre lui-même & fon frère, fon cœur triomphoit de la certitude qu'il lui reftoit encore un ami; les ténèbres du foupçon, qui fembloient envelopper fon ame, furent diffipées, & fes yeux éclatèrent de joie. Il avoit différé de punir Ofmyn, par cette feule raifon, qu'il ne pouvoit lui trouver de fucceffeur, dont fes craintes ne lui donnaffent la même défiance; mais croyant découvrir dans Caled, un ami, dont la foi lui fembloit prouvée, fans qu'il eût penfé à la mettre à l'épreuve, l'impatience de récompenfer fon zèle, & de le revêtir d'un pouvoir dont il pût attendre de plus importans fervices, lui fit tirer un diamant de fon propre doigt; & le mettant à celui de fon efclave : « Ca- » led, lui dit-il, reçois ce gage de la parole de ton » maître, que demain avant la fin du jour, Ofmyn

» n'exiſtera plus, & que du même moment ſon
» autorité paſſera dans tes mains ».

Caled ayant découvert, dans la converſation d'Almoran & d'Hamet, une indubitable trahiſon qu'il imputoit au premier miniſtre, dont Almoran portoit la figure, avoit ardemment ſaiſi cette occaſion de le perdre : mais ne ſe fiant pas au ſuccès de ſon accuſation, il avoit empoiſonné le ſorbet qu'il avoit fait boire au roi, lorſqu'il étoit ſorti du donjon. Son premier deſſein avoit été de cacher cet attentat. Il avoit jugé qu'après l'accuſation, Oſmyn ſeroit mis d'abord à la queſtion ; que ſon crime, qu'il croyoit réel, ſeroit confirmé par ſa confeſſion ; que tout ce qu'il pourroit dire contre ſon accuſateur, ne ſeroit pas écouté ; & que le poiſon venant à produire ſon effet, on feroit peu de recherches ſur la mort d'un criminel, deſtiné à périr par le cordon ou le cimetere.

Mais Caled, après la récompenſe qu'il avoit obtenue pour ſon zèle, ſe flatta de tirer un nouveau mérite d'avoir aſſuré la mort de ſon ennemi, par une action qu'Almoran avoit déjà comme approuvée en le condamnant lui-même à mourir : « Puiſſent tes déſirs, lui dit-il, être toujours
» prévenus par une heureuſe exécution ! Puiſſes-
» tu trouver tes ordres toujours accomplis ! Et
» puiſſe le zèle de l'eſclave, qu'il t'a plu d'ho-

» norer, être agréable à tes yeux! Avant le retour » de la lumière, les yeux du perfide Osmyn se» ront fermés, pour ne se r'ouvrir jamais ».

A ces mots, la contenance d'Almoran s'altéra: il pâlit; ses lèvres tremblèrent. « Que » dis-tu? s'écria-t-il; qu'as-tu fait? Caled, » pénétré d'étonnement & d'effroi, se pros» terna devant lui, & fut incapable de ré» pondre. Almoran, qui crut devoir faire le der» nier effort sur lui-même pour le rassurer, dans l'espérance d'apprendre la vérité sans dissimulation, le fit relever avec une douceur affectée, & répéta sa question. « Si je suis coupable, dit » Caled, n'en accuse pas mes intentions: après » avoir découvert la trahison d'Osmyn, mon zèle » pour toi m'a transporté. Pour la preuve de son » crime, j'en appelle maintenant à lui-même, car » il vit encore: mais afin qu'il ne pût échapper » à la justice, j'ai mêlé, dans une liqueur que » je lui ai fait avaler, des drogues mortelles ».

Almoran, joignant les mains, leva les yeux vers le ciel, dans un mouvement d'horreur & de désespoir, & tomba bientôt à la renverse sur un sofa qui étoit derrière lui. Caled, dont l'étonnement fut égal à ses craintes, s'approcha de lui d'un pas tremblant, quoiqu'empressé: « mais » pendant qu'il s'efforçoit de le soutenir, Almo» ran tira soudainement son poignard, & le lui

» enfonça dans le cœur: il redoubla auſſitôt le » coup, avec des reproches & des exécrations » qui durèrent autant que ſes forces ».

Dans ce terrible moment, le génie parut encore une fois devant lui; & cette vue lui fit ſecouer la main, mais ne lui rendit pas l'uſage de la voix. « Rien de tout ce qui t'eſt arrivé, lui » dit le génie, ne m'eſt inconnu. Tes eſpérances » de paix ſont détruites par la trahiſon d'Oſmyn » & par l'aveugle zèle de Caled; ta vie peut » encore être conſervée, mais elle ne peut l'être » que par un charme, qui doit être appliqué » par Hamet ».

Almoran avoit levé les yeux, & s'étoit flatté de quelque foible eſpérance, en apprenant qu'il pouvoit prétendre encore à la vie; mais il les baiſſa dans un nouveau déſeſpoir, lorſqu'il entendit que le remède ne pouvoit venir que d'Hamet. « Par Hamet! répondit-il d'un ton languiſſant; » Hamet a déjà perdu le pouvoir de me ſauver: » j'ai laiſſé, par ton conſeil, l'inſtrument de mort » entre ſes mains, & par ton conſeil je l'ai preſſé » d'en uſer; il l'a reçu avec joie, & ſans doute » il eſt maintenant au nombre des morts. « Hamet eſt vivant, dit le génie; mais c'eſt à la » ſource de la vertu, qu'il a puiſé la vie & la paix. » S'il refuſe ce que je propoſerai, toutes les puiſ- » ſances de la terre, de la mer & de l'air, ſe

» réuniroient envain pour sauver ta vie : mais s'il
» y consent, la mort, actuellement suspendue sur
» toi, tombera sur sa tête, & ta vie sera livrée
» encore à la main du tems. « Fais donc la plus
» grande diligence, dit le prince, & je vais at-
» tendre ici l'événement. « L'évènement n'est
» pas éloigné, dit le génie ; & c'est la dernière
» tentative qui reste en mon pouvoir, soit sur
» ton frère ou sur toi. Quand l'astre des nuits,
» qui est maintenant proche de l'horison, cessera
» de luire, je serai avec Hamet ».

Almoran, demeuré seul, fit réflexion que chaque opération surnaturelle, dont le pouvoir du génie l'avoit rendu capable, avoit attiré sur lui quelque nouvelle disgrace, au lieu des nouveaux avantages sur lesquels il avoit toujours compté. Comme son aveuglement ne lui permettoit pas d'attribuer ce contraste aux vues perverses qui lui faisoient employer les facultés qu'il avoit reçues, il soupçonna qu'il pouvoit venir de la perfidie de l'être même dont il les tenoit ; il fit ce raisonnement en lui-même : « ce génie, qui se
» prétend l'ami d'Almoran, doit être lié secrè-
» tement avec Hamet ; car pourquoi soupire-
» rois-je en vain pour Almeyde ? & pourquoi mon
» frère vit-il encore, lorsque sa vie est en mon
» pouvoir ? C'est par le conseil de ce génie, que
» je me suis efforcé d'engager Hamet à se tuer de

» ſa propre main ; & dans cette entrepriſe même,
» je me ſuis laiſſé perſuader, par un traître, d'a-
» valer le poiſon qui me tue. D'inutiles tenta-
» tives & de vaines eſpérances m'ont conduit de
» malheurs en malheurs. Dans cette dernière
» criſe de mon ſort, je ne veux donner une
» aveugle confiance à perſonne. Je ſerai préſent
» à l'entrevue que cet être puiſſant, mais ſuſpect,
» doit avoir avec Hamet ; & ſuppoſé que je le
» ſurprenne dans quelque fraude, qui ſait ſi je
» ne ſerai pas capable de m'en garantir ? Tout-
» puiſſant qu'il eſt, il ne ſait pas tout : je peux
» aſſiſter à ſon entretien, ſans qu'il m'en ſoup-
» çonne, ſous une forme dont j'ai le choix, &
» qu'il ignorera même, ou dont il ne pourra
» concevoir aucune défiance.



CHAPITRE XIX.

APRÈS s'être confirmé dans cette résolution, Almoran fit appeler dans une chambre des plus intérieures du palais, un des soldats de la garde d'Hamet, & lui donna ordre d'y attendre son retour; ensuite, prenant sa figure, il se rendit immédiatement au donjon, où, montrant son seing, il déclara que cet ordre l'obligeoit de demeurer avec le prisonnier, pendant son heure de garde.

Il entra sans bruit & sans lumière. Hamet, étendu le visage contre terre, absorbé dans sa profonde méditation, n'ayant pu l'entendre, il se retira dans un coin, avec le même silence, pour attendre l'apparition du génie.

Les premiers rayons du jour commençoient à luire. Peu de minutes après, le donjon trembla, & le génie parut. Il n'étoit visible, comme tous les êtres de son espèce, que par une surface de lumière agitée autour de lui. Hamet tressaillit; mais se levant aussitôt, il se tourna vers la vision, avec autant de respect que d'étonnement: le tout-puissant, à qui tous les êtres & tous les mondes obéissent, & dans qui seul il mettoit sa

confiance, étant sans cesse présent à son esprit, il ne ressentit ni trouble, ni crainte.

« Hamet, lui dit le génie, le dénouement de » ton sort est proche ».

« Qui es-tu? dit le prince, & quel dessein » t'amène »?

» Tu vois, répliqua le génie, un habitant de » cet autre monde, supérieur aux foibles mor- » tels. J'ai fait servir ma puissance à favoriser les » désirs de ton frère : elle ne l'a pas rendu plus » heureux, mais elle a fait tomber le malheur » sur toi. C'est ma voix, qui a défendu ton ma- » riage avec Almeyde, & ma voix qui a dé- » cerné le trône à ton frère. Il a reçu de moi le » pouvoir de se revêtir de ta figure, & par moi » la main de l'oppression est maintenant appe- » santie sur ta tête. Cependant je n'ai pas déter- » miné que ton frère soit heureux, ni que tu » sois misérable : mes desseins sont encore obs- » curs; mais mon cœur est en secret ton ami. » —— Ah! Si tu l'es réellement, interrompit » Hamet, délivre-moi de cette prison, & sauve » Hamet pour Almeyde! » Ta délivrance, ré- » pliqua le génie, va dépendre de toi même. Je » possède un charme, dont le pouvoir est sans » bornes : mais il n'y a que ta volonté qui puisse » le mettre en exercice ».

Alors le génie tendit vers Hamet un parche-

min, fur lequel le fceau des fept puiffances étoit gravé; « Prends, dit-il, ce phylaćtere, qui con- » tient le myftérieux nom d'OROSMADES. In- » voque tous les efprits dont la réfidence eft au » couchant après le lever du foleil & vers le » nord, dans les régions du froid & des téné- » bres; enfuite étends la main gauche; tu verras » une lampe de foufre, allumée d'elle-même, » qui brûlera devant toi. Brûle alors, dans le » feu de cette lampe, ce que je te donne ici; » & du mélange de la fumée avec l'air, il fe » formera un puiffant charme qui te défendra » contre toutes fortes de maux. Depuis ce mo- » ment, le plus violent poifon ne pourra te nuire; » aucune prifon ne te retiendra malgré toi; tu re- » monteras auffitôt fur le trône, Almeyde te fera » rendue, & l'ange de mort étendra la main fur » ton frère. Si c'étoit à lui que j'euffe confié ce » dernier effort de mon pouvoir, il auroit ob- » tenu le bien que je t'offre, & fait paffer tout » le mal fur toi ».

Almoran, qui fous fa forme empruntée n'a- voit pu perdre un feul mot de ce difcours, trouva l'éclairciffement de fes foupçons; il ne douta plus qu'à la fin tout le mal ne fût deftiné pour lui, & qu'il ne fe fût laiffé furprendre dans les piéges de la perfidie, pendant qu'il fe croyoit affifté par les fervices de l'amitié; il fut égale-

ment convaincu, que ſa préſence étoit ignorée du génie. Hamet néanmoins demeuroit en ſuſpends, & la crainte rendoit encore Almoran muet.

« Qui que tu ſois, dit enfin le vertueux priſonnier, les conditions dont tu fais dépendre » l'avantage que tu m'as offert, ſont telles, qu'il » n'eſt pas permis à la vertu de les accepter. Ces » horribles rites, & ce commerce avec des eſprits pervers, ſont interdits aux mortels dans » la loi de vie.

» C'eſt à toi de peſer avec ſageſſe, répliqua » gravement le génie ; le bien & le mal ſont » devant toi ; ce qui t'eſt offert à ce moment, » ne le ſera plus jamais ».

Hamet n'eut pas le courage de renoncer tout d'un coup à l'eſpoir de s'aſſurer tant de biens ; la fragilité humaine lui fit ſouhaiter quelques momens, pour délibérer du moins ſur le choix ; & ſans la moindre détermination de ſa volonté, il tendit une main, dans laquelle le papier fut mis auſſitôt. Le génie diſparut au même inſtant.

Ce qui n'étoit qu'une épreuve pour la vertu d'Hamet, Almoran le prit pour l'offre d'un avantage réel. Sa ſeule eſpérance étoit encore que ſon frère achèveroit de rejeter les conditions, & qu'obtenant lui-même le nouveau ta-

lifman, il fe hâteroit de les remplir ; il jugea que l'ame d'Hamet étoit fufpendue, & rien ne lui fembla plus douteux que le parti auquel il s'arrêteroit. Sa témérité naturelle lui fit naître auffitôt le deffein de prendre la voix & la figure d'Omar, pour s'efforcer, par l'influence de fon confeil, de renverfer la balance.

Lorfqu'il fe crut fûr de fa transformation, il appela familièrement fon frère par fon nom, & le fenfible Hamet, qui reconnut cette voix, répondit dans un tranfport de joie & d'étonnement : « Mon ami, mon père ! que tu viens » heureufement, dans cette épouvantable folitude, dans cette heure d'épreuve ! O toi ! » précurfeur de ma liberté, de ma vie, que » ta vifite eft délicieufe pour mon ame ! Guide-» moi ! Apprends-moi, quand je vais te tenir » dans mon fein, comment & dans quelle vue » tu es ici !

» Epargne-toi les queftions, répondit Almoran ; c'eft affez que j'aie pu pénétrer jufqu'à » toi, & qu'il me foit donné de te faire ouvrir les yeux fur le précipice, au bord duquel je te vois ; c'eft affez pour moi, d'avoir entendu les fpécieux artifices, qu'un » mauvais génie emploie pour ta perte.

» Eft-il donc certain, dit Hamet, que ce » génie foit du nombre des pervers ?

» Quoi

» Quoi ! Tu ne reconnois pas pour un être » pervers, répondit le faux Omar, quiconque » te propoſe le mal pour condition du bien ?

» Il me faut donc renoncer, dit Hamet, à » la liberté, à ma malheureuſe vie ! La tor- » ture eſt prête ; & peut-être au moment qui » va ſuivre, tous ces tourmens ſont inévita- » bles.

» Réponds-moi, dit Almoran : pour ſauver » ta vie, perdras-tu ton ame ?

» Arrête, arrête ! répondit Hamet. Que l'é- » preuve ne ſoit pas pouſſée trop loin. Que la » force de celui qui eſt le Tout-puiſſant, ſe ma- » nifeſte dans ma foibleſſe ! »

Hamet parut s'accorder encore quelques momens de réflexion ; mais ſes doutes furent terminés ; & ſon frère, qui n'avoit pas plus de reſpect que de foi pour les argumens par leſquels il entreprenoit de le faire renoncer à ce qu'il étoit impatient de s'aſſurer aux mêmes conditions, conçut l'eſpérance de réuſſir : elle fut immédiatement confirmée : « Prends-donc, » dit Hamet, prends ce charme impie ; & qu'il » ſoit auſſi loin de ton élève, que les fables » d'Alaï des arbres d'Oman : quelque redouta- » ble inſtant peut affoiblir ma vertu, & tes » conſeils peuvent me manquer ! Donne, don- » ne, dit Almoran ; & cherchant les mains de

» son frère dans les ténèbres, il en arracha le
» talisman dans une extase de joie ». Mais il
reprit aussitôt sa propre voix, avec sa figure,
& s'écria d'un ton triomphant : « Je l'emporte
» enfin : la vie & l'amour, le pouvoir & la
» vengeance, sont encore une fois dans mes
» mains ».

Hamet entendit & reconnut avec étonnement la voix de son frère ; mais il auroit souhaité trop tard d'avoir retenu le charme, dont sa vertu n'avoit pas permis qu'il eût usé.

» Il te reste peu d'instans, lui dit Almoran
» d'une voix farouche ; dans une minute, tu
» n'es rien ».

Hamet n'ayant aucun doute de la vertu du talisman, & connoissant trop son frère, pour lui croire aucun principe qui pût l'empêcher de le faire servir à sa mort, s'y résigna volontairement, avec une religieuse joie d'être échappé à l'horreur du crime.

Almoran, le cœur enflé d'un orgueil qui transpiroit par ses yeux, & qui se peignoit sur son visage, étendit alors sa main, dans laquelle il tenoit le philactère ; & d'abord une lampe de souffre brûlant parut suspendue dans l'air devant lui. Il tint le mystérieux écrit sur la flamme ; & lorsqu'il commençoit à brûler, le donjon fut ébranlé par des coups de tonnerre, dont cha-



Que ma vie se mêle dans la fontaine de vie qui coule éternellement !

que reprise fut plus éclatante & plus terrible. Hamet s'enveloppant dans sa robe, s'écria : « Que ma vie se mêle dans la fontaine de vie » qui coule éternellement ! Que je ne sois pas » comme si je n'avois jamais été ; mais qu'avec » le sentiment de mon existence, je puisse à » jamais glorifier celui dont elle dérive, & vivre » à jamais heureux dans son amour ! »

Almoran, transporté de l'imagination de sa future félicité, entendit le tonnerre sans effroi, comme la proclamation de son triomphe « Que » tes espérances, dit-il à son frère, fassent ton » partage ; les plaisirs que je me suis assurés, » vont faire le mien ». A peine eut-il prononcé ces mots, qu'il sentit une pesanteur soudaine, répandue dans toutes les parties de son corps. Ses yeux demeurèrent fixes, & sa posture immobile. Il conservoit néanmoins ses sens ; & dans cette situation, il fut capable de voir & d'entendre le génie, qui se présenta pour la dernière fois devant lui.

« Almoran, dit cette immortelle créature, » que ton oreille soit attentive aux derniers » sons qu'il t'est accordé d'entendre. Je suis un » de ces esprits, dont le bonheur consiste à » remplir les volontés du très-haut. Ma com- » mission portoit de veiller sur Hamet & sur » Almoran : j'étois chargé de perfectionner la

» vertu par l'adverſité, & d'embarraſſer le vice
» dans la folie de ſes propres déſirs. Le charme
» formé par de criminels déréglemens, ne peut
» faire que des malheureux. Toi, miſérable
» Almoran, le mal oppoſé à chaque bien dont
» tu voulois t'aſſurer la poſſeſſion par ta déſo-
» béiſſance, ſera ton partage : & toi, fidelle
» Hamet, tu vas recueillir les biens oppoſés à
» chaque mal, auquel tu n'as pas craint de
» t'expoſer pour obéir à la loi. Hamet, le trô-
» ne de Solyman ton père, t'eſt donné avec
» Almeyde ; & toi, qui commences, pendant
» que je parle, à t'incorporer avec la terre,
» demeure, exiſte, Almoran, dans toutes les
» générations, pour ſervir de témoignage aux
» vérités dont ta vie eſt une leçon ».

Le génie n'eut pas plutôt ceſſé de parler, que l'air s'émut, la terre trembla, & les murs de la priſon diſparurent. Le prince Almoran, qui s'étoit changé en pierre, groſſit par degrés, s'étendit & forma un roc, dans lequel ſa figure & ſon attitude, groſſièrement exprimées, ſont devenues à la fois un monument de ſon crime & de ſa punition. (1)

---

(1) Les mathanaſes orientaux, qui s'attachent à l'ex-

Tels sont les évènemens, dont on doit le récit au pieux Acmet, descendant du prophête, & prédicateur de la sainte loi. Tout ce qui s'étoit passé dans le secret des cœurs & des murs

---

plication des figures, sont partagés sur cette métamorphose; les uns jugent que les vices du prince Almoran l'ayant fait succomber aux vertus du prince son frère, il fut condamné à passer le reste de sa vie dans une tour fort massive, différente de la prison ordinaire des princes persans; ce qui semble fort bien exprimé par son changement en pierre. D'autres, plus religieux que politiques, se sont déclarés pour le sens spirituel, & ne veulent reconnoître dans la métamorphose d'Almoran, que l'endurcissement de son cœur & son obstination dans le crime, qui le firent exclure du trône pour y placer Hamet seul. Une troisième explication fait mourir ce prince de la pierre ou de la gravelle, & par des inductions tirées d'une fort bonne physique, prétend que les excès de débauche peuvent conduire à ce mal, qui est en quelque sorte un commencement de pétrification totale; ce qui s'accorde très-bien avec la doctrine de feu M. le chevalier de Béthune, qui croyoit que tous les végétaux, entre lesquels il comptoit le corps animal, tendoient à se pétrifier. Il en distinguoit tous les degrés; épaississement des sucs, empâtement, racornissement des solides, pétrification. Il est fâcheux que l'Histoire de Perse n'offre rien pour l'éclaircissement d'un point si curieux.

ſut révélé à ce vertueux Iman, afin que le monde apprît de lui, qu'au méchant, une augmentation de pouvoir n'apporte qu'un ſurcroît de méchanceté ; & que ceux qui trouvent de la folie à vouloir combattre les vues d'un génie, doivent eſpérer bien moins d'éluder jamais les diſpoſitions du Très-haut.

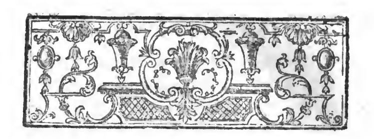
FIN.

LETTRES
DE MENTOR
A
UN JEUNE SEIGNEUR;

Traduites de l'Anglois

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.





INTRODUCTION.

CES lettres ont eu le plus grand succès en Angleterre : c'est ce qui m'a porté à les traduire dans notre langue. Elles m'étoient connues avant même que de l'être du public anglois. L'auteur, avec lequel j'étois lié depuis bien du tems, avoit soin de me les envoyer à mesure qu'il les composoit. La plus nouvelle m'en faisoit toujours désirer la suite, & insensiblement le recueil s'est trouvé complet.

Monsieur N...., auteur de cet ouvrage, y fait profession d'une impartialité aussi rare que louable dans un écrivain anglois. Il ose y rendre justice à notre nation. Il cite une foule de nos grands hommes dans tous les genres,

& les cite avec éloge. Il entre même dans certains détails qui pourroient faire croire que quelques-unes de ces lettres ont été écrites de Paris. La vérité eſt que l'auteur y a ſéjourné quelque tems, & qu'il y a tout vu, tout apprécié en voyageur philoſophe.

Peut-être me ſaura-t-on gré de rappeler ici quelques circonſtances relatives à l'auteur de ces lettres & à mes liaiſons avec lui. C'eſt ce que je vais entreprendre, d'autant plus que ce récit amènera certaines diſcuſſions entièrement analogues à l'ouvrage même qu'il précède.

En 17.. je paſſai à Londres, ville que depuis long-tems je déſirois connoître autrement que par des relations, ſouvent très-partiales. Mon but, comme dans tous mes autres voyages, étoit de voir non des monumens, ils ſont aſſez rares en Angleterre, mais des hommes, & certainement on en trouve dans cette contrée ; ce qui n'empêche point que

l'étranger ne puiſſe donner la préférence à notre capitale. Les hommes n'y ſont point plus rares qu'à Londres, & le local y eſt plus agréable, le commerce plus facile, les amuſemens y ſont plus variés, les mœurs plus douces : la ſubordination y maintient l'ordre, ſans tenir en rien de l'eſclavage ; tandis qu'à Londres, ce que le peuple nomme l'uſage de la liberté, dégénère preſque toujours en licence.

Je fis moi-même l'épreuve de cet abus. J'avois parlé de ma nation, dans un des cafés de Londres, plutôt en zélé patriote qu'en homme prudent. Je fus vivement contredit : ce qui, toutefois, ne rallentit point mon zèle. Il eſt bon d'obſerver que ces ſortes d'endroits raſſemblent en même tems la meilleure & la plus mauvaiſe compagnie. Quelques anglois de ce dernier ordre, épièrent l'inſtant de ma ſortie, pour ameuter autour de moi une populace effrénée. Elle m'inſulta, & eût fait quelque choſe

de plus, si un anglois que j'avois vu dans le même café, ne fût alors venu à mon secours. Il employa toute son éloquence pour calmer le peuple, & il y parvint, chose assez difficile. Son premier soin fut de me conduire dans sa propre demeure. J'hésitois, dans l'appréhension seule de le compromettre. Ne craignez rien, me dit-il, j'ai fait mes preuves de patriotisme. Le peuple en est lui-même persuadé, & c'est cette persuasion qui vient de le rendre si docile à mes discours. Alors il m'apprit qu'il travailloit à un de ces papiers hebdomadaires, dont la ville de Londres est comme inondée toutes les semaines. Le sien étoit des plus accrédités & avoit pour lecteurs, depuis le ministre d'état & le milord, jusqu'au matelot & au charbonnier; car, chez cette nation, l'homme de la lie du peuple se croit en droit de juger le ministère; & c'est dans ces sortes d'écrits qu'il puise toutes ses connoissances politiques.

Il n'en eſt pas moins vrai que les auteurs de ces feuilles jouiſſent, pour l'ordinaire, de beaucoup de conſidération à Londres. Rien ne le prouve mieux que les diſcuſſions qui viennent de s'y élever entre les miniſtres d'état, & monſieur *Wilkes*, auteur du *Nort-Britton.* D'ailleurs, ce genre de travail exige des connoiſſances réfléchies. Une choſe qui m'étonnoit beaucoup, étoit que mon libérateur, encore très-jeune alors, eût oſé ſe charger d'un pareil emploi : mais au bout de quelques entretiens mon étonnement ceſſa. Je remarquai en lui beaucoup de lumières acquiſes & une manière de voir qui lui étoit propre, ſans qu'il y eût jamais rien de bizarre dans ſes vues. En voilà, peut-être, aſſez pour faire déſirer de connoître juſqu'au nom de cet anglois eſtimable. Comme ce n'eſt point un roman que j'écris, une plus longue ſuſpenſion deviendroit ſuperflue. Ainſi, je déclare que l'écrivain hebdomadaire dont il s'agit, eſt l'auteur même

des lettres dont je donne aujourd'hui la traduction.

Nous fûmes bientôt liés de la manière la plus intime ; & cette liaison fut produite autant par le rapport de nos humeurs, que par celui de nos goûts. La littérature angloise ne m'étoit point étrangère : lui-même avoit d'heureuses teintures de la nôtre. Nous pouvions réciproquement nous être utiles à cet égard ; ce que nous n'eûmes garde de négliger. Il s'établit entre nous une sorte de commerce dans lequel nous faisions un échange des productions littéraires de notre patrie ; commerce, au fond, préférable à celui qui attire en Europe l'or du nouveau monde.

A la connoissance des bons livres anglois je voulois joindre celle des meilleurs auteurs vivans de cette nation. M. N.... ne me fut pas moins utile dans le second projet que dans le premier. Il étoit lié avec les plus célèbres écrivains de son tems. Il l'étoit entre

autres, beaucoup avec l'illustre *Pope*, celui d'entre les poëtes anglois qui a su le mieux réunir le goût au génie. Ce n'est pas néanmoins, qu'il n'y ait encore dans ses écrits, certains écarts déplacés qu'on pourroit appeler vices de terroir. Plus philosophe que *Boileau*, qu'il a tant imité, il n'a pas comme lui l'art de ne jamais perdre de vue l'analogie des idées. J'eus divers entretiens avec cet homme célèbre. Il entendoit parfaitement notre langue, & ne vouloit pas que j'en employasse d'autre pour lui parler. On présume bien que nos conversations furent entièrement littéraires. *Pope* rendoit justice à nos grands écrivains. Il préféroit *Corneille* à *Shakespear*, estimoit *Racine*, & admiroit *Moliere*. Il ajoutoit, cependant, que si les anglois pouvoient nous disputer quelque chose dans le genre dramatique, c'étoit dans celui de la comédie ; mais que nos richesses à cet égard étoient beaucoup plus abondantes que les leurs. Je lui parlai de *Quinaut*,

& je m'apperçus qu'il ne le connoissoit guères que de nom, quoiqu'il l'eût dans sa bibliothèque. Il en jugeoit d'après les satyres de *Boileau*. Je lui fis observer que *Boileau* avoit été quelquefois injuste dans ses censures, & n'avoit même jamais cessé de l'être à l'égard de ce charmant lyrique. M. N.... qui étoit présent, & qui avoit jugé de *Quinaut* comme *Pope*, me dit de plus, qu'un opéra dépouillé de sa musique, ne soutiendroit jamais la lecture. Pour toute réponse, je lui lus quelques scènes d'*Atis* & d'*Armide*; alors la critique fit place aux éloges. Tous deux convinrent que ces morceaux renfermoient de vraies beautés, & qui n'avoient besoin d'aucun accessoire pour paroître ce qu'elles étoient. On sera surpris, sans doute, qu'un homme tel que *Pope*, ait eu besoin qu'on lui ouvrît les yeux sur le mérite de *Quinaut*. L'étonnement cessera si l'on considère que le génie anglois, naturellement porté au sérieux, a plus de profondeur que de

délicateſſe, préfere l'énergie à l'agrément, & croit en général, que l'élégance nuit à la force. De-là le peu d'eſtime qu'on fait chez cette nation des ouvrages de notre illuſtre *Racine*. Je remarquai même que M. *Pope* ne rendoit pas une entière juſtice à l'Art poétique de *Deſpréaux*, ce chef-d'œuvre de goût, de juſteſſe, & d'expreſſion. Peut-être en uſoit-il ainſi, parce que lui-même a imité trop foiblement cet ouvrage. Il lui préféroit le Lutrin, par la raiſon, peut-être, qu'il jugeoit ſa Boucle de cheveux encore ſupérieure à ce dernier poëme. Pour *la Fontaine*, il me parut jouir à Londres d'une réputation aſſez bien établie; quoique, ſans doute, il ſoit néceſſaire d'être né françois pour ſentir tout ce qu'il vaut. Mais diſons encore un mot de M. *Pope*. Ce poëte ſi philoſophe dans ſes ouvrages, l'étoit beaucoup moins dans ſa conduite. En butte à la jalouſie de ſes rivaux, & par conſéquent aux traits de la ſatyre, il y répondit ſou-

vent avec trop d'aigreur. C'eſt à ces ſortes de querelles qu'on eſt redevable de ſa *Dunciade*, ſatyre des plus vives, mais remplie de ſel & d'eſprit. Il y travailloit alors, & nous en lut quelques lambeaux.

M. N . . . . étoit d'un caractère plus paiſible. Jamais la paſſion ne dirigeoit ſa plume ; choſe aſſez rare dans un écrivain périodiſte. Il étoit fort aimé du célèbre miniſtre d'état *W*. . . ., le même que le cardinal de F . . . . croyoit gouverner, & qui de ſon côté, peut-être, ſe flattoit d'avoir le même aſcendant ſur lui. Quoi qu'il en ſoit, le caractère de ces deux miniſtres eut beaucoup d'analogie. Tous deux aimèrent la paix, juſqu'au point de l'acheter, quand la guerre n'étoit pas inévitable. Ils n'avoient ni oſtentation, ni hauteur ; mais peut-être manquèrent-ils des vertus qui avoiſinent ces vices. Leur miniſtère n'eut point cet éclat qui éblouit la multitude. Ils maintinrent long-tems la paix entre deux na-

tions qu'une haine absurde anime l'une contre l'autre depuis tant de siècles. Aussi le peuple anglois murmuroit-il de cette inaction. Ces murmures fournissoient à M. N..... l'occasion de se rendre utile au ministre. Il développoit & la sagesse de sa conduite, & la justesse de ses vues, & l'avantage qui en résultoit en faveur de l'Angleterre. Laissons, disoit-il dans ses écrits, laissons agir les françois en maîtres dans le continent de l'Europe. Ils nous cèdent l'empire des mers, & celui-là nous mettra bientôt à même de leur disputer l'autre.

J'entrai avec lui dans quelques discussions sur cette matière ; mais il me parut la posséder à fond. Il opposa à mes discours une foule de raisons solides, raisons auxquelles je ne vois pas que le tems ait rien fait perdre de leur force.

Quelques motifs particuliers m'ayant rappelé dans ma patrie, mon départ de

Londres ne mit pas fin à mes liaisons avec M. N.... un commerce de lettres succéda à nos entretiens fréquens. Plusieurs années s'écoulèrent de la sorte. Enfin, lui-même vint à Paris. J'essayai alors de prendre ma revanche de toutes les attentions qu'il m'avoit ci-devant prodiguées. Si notre capitale offre à l'homme frivole de quoi satisfaire, elle n'est pas non plus sans ressource pour le philosophe. Nos spectacles, nos académies, nos bibliothèques publiques, les riches monumens de nos arts, l'atelier de nos artistes, le commerce de nos gens de lettres, tels sont les plaisirs qu'y rencontre à chaque pas l'homme de goût; tels furent ceux que je procurai à monsieur N.... Admirateur outré de *Shakespear*, il préféroit notre *Eschyle* à nos autres tragiques; il préféroit l'*Atrée* du même M. *Crébillon*, à tous ses autres drames : ce qui ne l'empêchoit point de rendre justice à *Electre* & à *Rhadamiste*. Il la rendit encore plus volontiers à l'au-

teur même que je lui fis connoître, & qui parut l'eſtimer. On verra par ces lettres, que le ſéjour de Paris influa ſur le goût de M. N.... Il y puiſa l'eſtime des règles ſans leſquelles nul ouvrage dramatique ne peut être parfait. Les beautés de ſentimens l'affectèrent comme les traits de ſublime. Il avoit toujours admiré la *Henriade*, & il parvint à ſentir le prix de *Zaïre.* Pour ce qui eſt des arts d'imitation, tels que la peinture & la ſculpture, nous eûmes dès-lors ſur cette matière quelques entretiens qui ſemblent avoir fourni celle de ſa dernière lettre.

Une rencontre imprévue troubla un peu la philoſophie de M. N.... Je l'avois accompagné à une repréſentation de *Mérope.* L'attention avec laquelle on regardoit une jeune angloiſe placée dans une des premières loges, nous porta à la fixer auſſi. Elle étoit d'une figure charmante, & je ne fus point ſurpris qu'elle attirât les regards de nos fran-

çois & même de nos françoises. Mais ce qui m'étonna beaucoup, fut de voir M. N... changer de couleur aussitôt qu'il eut jeté les yeux sur la jeune étrangère. Son agitation étoit extrême, & je lui en demandai la cause. Ah ! mon ami ! me dit-il d'une voix altérée, voici une rencontre des plus romanesques. Alors il m'apprit en peu de mots ce qu'il m'a depuis détaillé fort au long. Cette jeune personne étoit fille d'un des plus riches négocians de Londres. Monsieur N..... n'avoit pu la voir sans en être épris. Il y avoit en lui de quoi l'intéresser elle-même, & de plus, il étoit l'intime ami de son père. Mais l'extrême disproportion qui se trouvoit entre la fortune de ce dernier, & la sienne, lui ôta l'assurance de s'expliquer. Il ne fut entendu que de la belle angloise, parce qu'une jeune personne devine souvent ce qu'on ne lui dit pas. Malheureusement un gentilhomme françois, que la curiosité ou le désir de faire

fortune,

fortune, conduisirent à Londres; eût accès dans cette maison, & devint le rival de M. N.... Celui-ci s'apperçut bientôt que la galanterie françoise l'emportoit sur son amour auprès de leur maîtresse commune. Il ne voulut pas en être plus long-tems le témoin; ce qui en partie le détermina à passer en France. J'eus lieu alors de me confirmer dans une idée qui ne m'étoit pas nouvelle : c'est que le philosophe le plus décidé n'est pas exempt de foiblesse dans certaines circonstances. M. N.... continuoit à regarder la jeune angloise avec une sorte d'acharnement. Son ame étoit troublée & pénétrée. Il m'avoua que sa surprise égaloit sa douleur, de voir que son rival fût sitôt parvenu à ses fins; car il soupçonnoit un mariage plutôt qu'un enlèvement. Cette rencontre lui déroba tout le plaisir du spectacle. Il n'étoit pas encore fini, lorsque M. N.... se leva de l'amphithéâtre où nous étions placés, me pria de l'attendre quelques

inſtans, & paſſa dans la loge de la jeune angloiſe. L'étonnement qu'il lui cauſa & ſa propre agitation, auroient pu figurer avantageuſement ſur la ſcène. Il me rejoignit au bout d'un quart-d'heure, & ne me parut guères plus tranquille qu'avant de m'avoir quitté. Il m'apprit que la jeune angloiſe lui avoit déclaré que le françois étoit ſon mari; mais que ſon trouble & ſon embarras lui donnoient à cet égard quelques ſoupçons. Ils s'étoient réciproquement fait part du lieu de leur demeure; & je vis mon philoſophe très-diſpoſé à éclaircir l'aventure.

Je l'accompagnai chez lui, où des lettres arrivées de Londres l'attendoient. Il en reconnut l'écriture ſur l'adreſſe, & les ouvrit avec précipitation. Je remarquai ſur ſon viſage la même ſurpriſe qui m'avoit frappé lorſqu'il avoit reconnu la jeune angloiſe au ſpectacle. Ah! mon ami, s'écria-t-il de nouveau après avoir lu, mes ſoupçons n'étoient que

trop bien fondés ! Jugez-en par ce que m'apprennent ces lettres. Je vis qu'effectivement on lui annonçoit le rapt de miss G..... C'est le nom de la jeune angloise, & qu'on le prioit, supposé que ces amans fussent à Paris, d'engager l'ambassadeur d'Angleterre à faire à ce sujet quelques démarches auprès du ministère de France. On espéroit, dis-je, que par ce moyen la demoiselle pourroit être au moins renvoyée à ses parens. Je vis alors de quoi une ame noble est capable. M. N.... avoit certainement aimé, & sans doute, aimoit encore la jeune fugitive. Tout autre à sa place auroit cherché l'occasion de la punir, ou du moins de l'enlever à son rival. M. N.... ne forma ni l'un ni l'autre projet. Le mal étoit sans remède, & il se détermina à chercher les moyens de l'adoucir au lieu de l'accroître.

Le jour suivant il se rendit à la demeure que miss G... lui avoit indiquée. Mais il se trouva que l'adresse étoit fausse.

Nulle étrangère ne logeoit dans cette maiſon. Un pareil procédé affligea plus M. N.... que tout le reſte de l'aventure. Il vint me faire part de ſon nouveau déplaiſir, & je n'épargnai rien pour en adoucir l'amertume. Je lui remontrai qu'ayant eu des vues ſur cette jeune perſonne, vues qu'elle avoit pénétrées, il ne devoit pas ſe promettre qu'elle le choisît pour confident. Il me pria de ne point le quitter dans ces circonſtances, & j'y ſouſcrivis ſans peine ; je l'accompagnai chez lui, n'ayant pu l'obliger à reſter plus long-tems chez moi. Un inſtant après notre arrivée on lui annonça une viſite. Qui l'auroit pu prévoir ? C'étoit miſſ G... elle-même, accompagnée de ſon raviſſeur. Je voulus m'éloigner : la jeune angloiſe s'y oppoſa, & fut vivement ſecondée de M. N... Je viens, monſieur, lui dit-elle en anglois, je viens réparer, autant qu'il eſt en moi, l'injure que je vous fis hier. Daignez l'attribuer à la ſurpriſe où me

jeta votre apparition ſubite. Il eſt difficile dans de pareils momens, de prendre un bon parti, & je pris le moins digne de vous, le plus déſavantageux pour moi. Alors elle lui fit l'aveu de ce qu'il ſavoit déjà; c'eſt-à-dire, que ſa demeure étoit tout autre qu'elle ne la lui avoit indiquée. Elle lui avoua de plus, que ſon mariage n'avoit point été fait du conſentement de ſa famille; qu'elle même s'étoit choiſie un époux, & avoit fait taire la voix du ſang pour le ſuivre : mais qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à regretter une démarche qui avoit fait ſon bonheur.

M. N.... inſtruit d'avance de tout ce qu'elle croyoit lui apprendre, n'en parut point étonné. Il la ſurprit bien davantage en lui montrant les lettres qu'il avoit reçues la veille. M. N...., lui dit-elle d'un ton agité, quel parti prenez-vous dans cette affaire? Vous aurai-je pour ennemi, ou pour protecteur? Vous pouvez beaucoup auprès de ma famille. Ma

faute, ſi c'en eſt une, eſt irréparable, & je n'ai d'ailleurs, aucune envie de la réparer.... Madame, interrompit monſieur N.....; votre confiance ne ſera point trahie. J'eſpère même vous prouver que j'en étois digne.

Alors l'époux de miſſ G..... prit la parole, & le fit d'une manière qui ſatisfit juſqu'à ſon ancien rival. Il ajouta, qu'en arrachant, pour ainſi dire, ſa femme du ſein paternel, il n'avoit conſulté que ſon amour & non un vil intérêt; que ſa naiſſance étoit diſtinguée, ſa fortune au-deſſus des beſoins urgens, quelques perſonnes de ſa famille en très-haute faveur à la cour, & qu'au ſurplus, la tendreſſe de ſa femme lui tenoit lieu de tous les avantages imaginables. Le ton avec lequel il diſoit ces choſes, en atteſtoit, pour ainſi dire, la vérité. Il détermina monſieur N.... à écrire ſur le champ à la famille de miſſ G.... & à le faire d'une manière auſſi favorable, que ſi les jeunes époux

eussent eux-mêmes dicté ses expressions.

Nous passâmes avec eux une partie de la journée ; & j'eus lieu de conclure que le choix de miss G. . . . . pouvoit avoir des approbateurs. Son époux n'avoit ni les talens ni les connoissances de monsieur N. . . . Mais ce genre de mérite n'est pas toujours celui qui en pareil cas frappe le plus une jeune personne. D'ailleurs, le gentilhomme dont il s'agit, avoit tout ce qui caractérise en France l'homme aimable, & un homme de cette classe déplaît rarement au beau sexe chez nos voisins.

Resté seul avec monsieur N. . . . il me demanda ce que je pensois de sa conduite. Je l'admire, lui répondis-je ; mais elle n'a rien qui m'étonne : une grande ame trouve de la satisfaction à faire des heureux, même aux dépens de son propre bonheur. C'est ce que je vous vois pratiquer aujourd'hui. J'avoue, reprit-il, qu'un tel sacrifice est pénible. On ne sert jamais un rival qu'avec répu-

gnance : mais n'importe, je servirai le mien jusqu'au bout, & sans autre but que de lui être utile.

Monsieur N....., tint exactement sa parole. Ses premières lettres n'ayant pas produit tout l'effet qu'il s'en étoit promis, d'autres dépêches plus fortes leur succédèrent. Il s'étoit d'ailleurs instruit à fond, & du caractère & de l'origine de son protégé. Toutes ces découvertes avoient été favorables au cavalier françois. L'obstacle qui naissoit de la différence de religion n'existoit même déjà plus ; miss G.... s'étoit faite catholique. Un amant qui plaît est un missionnaire bien persuasif. Enfin, M. N.... parvint lui-même à persuader les parens de la jeune angloise. Ils souscrivirent à ce qu'ils n'avoient pu empêcher, & en usèrent même par la suite, comme si cette alliance eût été leur propre ouvrage. Les époux se retirèrent à Ang..., où ils vivent encore aujourd'hui dans l'opulence, & dans l'union la plus étroite.

Pour M. N..... il ne tarda pas à quitter notre capitale. Il voyageoit de compagnie avec milord V..... Tous deux formèrent le projet de parcourir l'Italie, & sur-tout d'examiner avec soin Rome, Florence & Venise. Ce ne fut pas tout ; ils me proposèrent d'être du voyage, & mon penchant naturel, joint à quelques circonstances particulières, me fit accepter la proposition.

Nous nous embarquâmes à Marseille, sur un vaisseau qui alloit directement à Venise. Arrivés dans cette ville, nos deux anglois me parurent étudier avec soin sa constitution. Leurs avis furent souvent partagés sur ses avantages & ses inconvéniens. M. N..... plaçoit dans cette dernière classe la trop grande puissance des nobles. Milord V.... soutenoit au contraire que cette puissance, telle qu'elle existoit à Venise, faisoit la sûreté de cette république, & je crus pouvoir adopter son opinion. En effet, si le peuple avoit sur le gouvernement

vénitien la même influence qu'il eut sur celui d'Athènes & de Rome, il en résulteroit bientôt les mêmes abus ; & ces abus entraîneroient à coup sûr, la ruine d'une république entourée de voisins puissans, & qui ne se soutient guères aujourd'hui que par une conduite prudente & raisonnée. Milord V.... observa même dès-lors que l'Angleterre, quoique beaucoup plus puissante que Venise, seroit exposée aux mêmes risques, s'il arrivoit que le peuple augmentât assez son crédit pour engager le ministère dans quelques fausses démarches. Milord V.... est encore existant. J'ignore si les dépenses & le résultat de la dernière guerre, entreprise moins par le ministère que par le peuple anglois, ont détruit ou fortifié en lui cet axiome.

Revenons à monsieur N.... J'ai déjà dit qu'il ne voyageoit que pour observer, & dès-lors notre objet étoit le même. Nous avions eu à Paris quelques discussions sur la musique françoise & italienne.

Monfieur N..... étoit grand partifan de cette dernière : j'ofois de mon côté lui oppofer la nôtre ; ce que je n'euffe peut-être pas fait, fi dès-lors nous n'euffions joui d'une partie des chefs-d'œuvres de l'illuftre *Rameau*. Notre auteur même les avoit admirés en France : mais comme fon dévouement à la mufique italienne étoit un préjugé national, il ne pouvoit y renoncer que difficilement. J'avois déjà beaucoup entendu de cette mufique à Londres : il m'affura que je la goûterois infiniment mieux à Venife, & enfin je me laiffai conduire à l'opéra. Il faut avouer que l'exécution muficale me parut y être portée à une grande perfection. Les parties acceffoires n'y étoient pas non-plus négligées. Je demandai toutefois à monfieur N.... fi ce fpectacle fembloit à fes yeux auffi complet que nos opéra, où tous les genres de fpectacle fe trouvent en quelque manière fondus en un feul ? Il m'avoua que ce concours étoit fans doute moins entier

dans les opéra italiens que dans les nôtres ; mais qu'étant par lui-même un peu bizarre, ces omissions ne pouvoient être regardées comme un défaut. A quoi je répliquai que l'opéra italien, malgré toutes ses omissions, ne formeroit jamais lui-même un spectacle raisonnable.

Ce n'est point la relation exacte d'un voyage que je prétends placer ici, mais seulement quelques traits relatifs à l'auteur des lettres qui suivent. Je ne m'arrêterai donc ni à décrire le local de Venise, ni à peindre les mœurs de ses habitans. Je vais même transporter subitement la scène à Rome, où toutefois nous n'arrivâmes qu'après le tems du carnaval.

Je ne rappellerai point ici les réflexions que fit naître en nous la vue de Rome moderne. Elle offroit une ample matière à des voyageurs, dont le but étoit d'observer & de comparer. Nos deux anglois donnoient un libre cours à leurs idées : ils osoient même (pour me servir d'une

expression de *la Bruyere*) *penser tout haut*. Je leur fis observer que cette liberté anglicane avoit ses inconvéniens dans un pays d'inquisition. Il faut cependant avouer que ce tribunal est moins sévère à Rome, que dans quelques autres états de l'Europe, où il se trouve établi. Une circonstance particulière contribuoit encore à cette modération. *Benoît XIV*, occupoit alors la chaire pontificale. Ce grand pape, dont les lumières & la conduite étoient respectées, même des protestans, avoit entr'autres vertus, le génie conciliateur, vertu qui manquoit à *Léon X*, & qui auroit pu prévenir la ruine du catholicisme dans presque la moitié de l'Europe.

Milord V.... & monsieur N.... désiroient également d'approcher du souverain pontife. Il n'étoit rien moins qu'inaccessible. D'ailleurs, il étoit facile au milord d'applanir, à cet égard, toute difficulté. Il avoit des lettres de recom-

mandation pour l'ambaſſadeur de la cour de Vienne à celle de Rome. Il en fit uſage, & cette Excellence obtint facilement la permiſſion de le préſenter. Nous eûmes, qui plus eſt, la liberté de l'accompagner, monſieur N.... & moi. Sa ſainteté ne trouvoit pas plus étrange, qu'un homme de ma profeſſion voyageât avec des proteſtans, que je ne le trouvai moi-même qu'elle les admît à ſon audience. Il eſt preſque inutile d'avertir que cette audience n'eut lieu que dans le particulier. Milord V.... adreſſa au pape un compliment très-ingénieux, très-flatteur, & en même tems, très-mérité. Il parloit italien, langue qu'il poſſédoit ſupérieurement. Le ſouverain pontife lui répondit de la manière la plus affable & la plus ſatisfaiſante. Il le loua ſur ſon goût pour les voyages, ou plutôt ſur le deſſein qui le portoit à voyager, lui parla de l'Angleterre en pontife qui ne ſe bornoit pas à connoître les états où ſa puiſſance étoit reconnue, & finit

par lui demander ſi Rome, telle qu'il la voyoit, répondoit à l'idée qu'il s'en étoit faite avant de quitter Londres? Milord V..... lui répondit, que les différens chefs-d'œuvres dont Rome étoit décorée, avoient bien de quoi ſatisfaire l'amateur le plus difficile; mais que pour lui ce n'étoit point là ce qu'il y admiroit le plus. Il ajouta que tous ſes compatriotes ſeroient, à coup ſûr, de ſon ſentiment.

Un ſigne d'approbation que fit monſieur N.... attira ſur lui les regards du pape. Milord V.... le fit encore mieux connoître à ſa ſainteté, qui alors ſe mit à l'entretenir de littérature. M. N.... poſſédoit ſupérieurement cette partie, & preſque auſſi bien la littérature italienne, que l'angloiſe. Il connoiſſoit même à fond les ouvrages de *Benoît XIV*. Le pontife témoigna une ſurpriſe mêlée de ſatisfaction. L'amour d'un auteur pour ſes ouvrages, le ſuit juſques ſur le trône & ſous la thiare. D'ailleurs, ſi cet amour

est une foiblesse, il est du moins sûr qu'elle peut s'allier aux plus hautes vertus.

Je devins moi-même ensuite l'objet de l'attention du saint père ; l'obligeant milord m'annonça, comme un homme de lettres distingué dans ma patrie. J'avoue cependant, que peu de mes ouvrages étoient connus de sa sainteté, & j'en eus de la joie. Quant au reste, je dus lui paroître assez versé dans la littérature moderne, soit françoise, soit étrangère. Le pape lui-même, possédoit assez bien la nôtre. Il me parla beaucoup de nos principaux orateurs & moralistes. Il rendoit à *Bossuet*, toute la justice qu'on doit à son génie ; estimoit *Bourdaloue*, & aimoit *Massillon*. Il me parut entendre *Mallebranche*, autant que la chose est possible ; me parla fort peu des écrivains de la société, & sans toucher au fond des choses, donna de grands éloges au génie d'*Arnaud*, de *Nicole*, & de *Paschal*.

Nos

Nos deux anglois étoient hors d'eux-mêmes de voir tant de lumière, de modération & d'équité dans un pontife, que leurs théologiens disent être l'*Ante-Christ.* Ma surprise n'étoit guères moindre que la leur, quoique nos préjugés ne fussent pas les mêmes. Enfin, nous nous retirâmes comblés d'égards & de bontés par *Benoît XIV*, & remplis de vénération pour son mérite personnel.

Avouez, dis-je à mes compagnons de voyage, qu'un tel pontife est digne de régir le monde chrétien, & même les hiérarchies romaines? Ils en convinrent, & se proposèrent l'un & l'autre de lui rendre hautement justice lorsqu'ils seroient de retour dans leur patrie. J'ai su depuis que l'un & l'autre avoient tenu parole.

Le reste de notre séjour à Rome fut employé à visiter les monumens dont cette ville est remplie. Rome n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois.

Cependant on y apperçoit encore une empreinte de grandeur qui étonne & qui, j'ose le dire, imprime une sorte de respect. Ce n'est plus la Rome des *Césars*, mais on se rappelle qu'ils y sont nés ; on n'oublie point qu'elle a produit des *Emiles* & des *Scipions*. C'est ici, disions-nous, qu'étoit placé ce capitole où l'on jugeoit les rois & les peuples. Là, fut la demeure de cet orateur qui sauva sa patrie, & dont l'éloquence a pour nous tant de charmes, quoique les objets qu'il traite, nous soient étrangers & indifférens. En un mot, chaque pas que l'on fait dans cette ville, offre un sujet de réflexion, & toutes ces réflexions élevent l'ame.

D'ailleurs, la nouvelle Rome est digne par elle-même de toute l'attention des étrangers. Les arts l'ont enrichie de tant de chefs-d'œuvres, ceux de l'antiquité y subsistent encore en si grand nombre, qu'elle conserve toujours à cet égard, le titre de reine des cités ; titre qu'elle

a perdu quant à la puiſſance. Nous y admirâmes ces monumens précieux qui atteſtent à quel degré de ſupériorité les grecs avoient porté la ſculpture. Ils ſervirent à nous faire regretter encore davantage ce que les barbares en ont détruit. A l'égard des productions modernes des arts, c'eſt-à-dire, depuis leur renaiſſance, elles ſont extrêmement nombreuſes à Rome. Les chefs-d'œuvres des *Michel-Ange*, des *Raphael*, des *Titien*, des *Correge* & de tant d'autres grands artiſtes, y brillent de toutes parts, ſoit dans les égliſes, ſoit dans les galeries, ſoit dans les cabinets particuliers. Nous employâmes un tems conſidérable à cet examen & nous ne pouvons pas toutefois nous flatter d'avoir vu tout ce qui en étoit digne.

L'égliſe de Saint-Pierre fit perdre à nos deux anglois une grande partie de l'eſtime qu'ils faiſoient de Saint-Paul de Londres. Malgré certaines irrégularités, la cathédrale de Rome eſt dans ce genre

le plus beau monument de l'univers ; j'en excepte peut-être, la Sainte-Sophie de Conſtantinople.

De Rome nous nous rendîmes à Florence, ville très-agréable pour le local & la manière dont elle eſt conſtruite. On préſume bien qu'une ville où les arts reprirent autrefois une nouvelle origine, eſt amplement pourvue de leurs productions. Rien de plus digne de la curioſité des voyageurs, que la galerie du palais ducal. Nous n'en perdîmes rien. Mais comme l'anglois ramène tout au raiſonnement, M. N.... remonta à l'origine de toutes ces choſes. A quoi peut-on l'attribuer cette origine ? A l'élévation des *Médicis*, qui, de ſimples particuliers, devenus ſouverains de leur patrie, ſe virent ainſi en état d'accueillir les arts chaſſés de la Grece. Que cette maiſon fût reſtée alors dans ſon état obſcur, les ténèbres de l'ignorance couvriroient aujourd'hui toute la terre. C'eſt ainſi que les effets les plus multipliés dérivent preſque toujours d'une ſeule cauſe.

J'élevai alors une question que monsieur N. . . . a depuis discutée dans une des lettres de ce recueil ; je demandois si les sciences, les lettres, & les arts, pouvoient réellement naître & se perfectionner dans une république. Milord V. . . . & monsieur N. . . . se déclarèrent pour l'affirmative. Je ne fus point de leur sentiment. Ils me citèrent, pour me convaincre, l'exemple d'Athènes, qu'on peut regarder comme la mère des beaux-arts ; mais cet exemple prouvoit en ma faveur. Athènes, leur dis-je, ne produisit de grands poëtes & d'excellens artistes, que lorsqu'il se trouva un homme assez puissant pour agir en souverain & les encourager. Le siècle de *Periclès* fut celui de *Sophocle*, d'*Euripide* & d'*Aristophane*. Celui d'*Alexandre* vit éclore *Apelle*, *Phidias* & leurs émules : celui d'*Auguste*, *Virgile* & *Horace* ; celui de *Léon X*, le *Tasse*, *Michel-Ange* & *Raphael* ; celui de *Louis XIV*, *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Quinaut*, *La*

Fontaine, *Boileau*, &c. A l'égard des orateurs, j'avoue, ajoutai-je ; que c'eſt toute autre choſe. Ils peuvent ſe former au ſein d'une république. L'éloquence y conduiſant aux grandes places, & à l'avantage de gouverner l'eſprit du peuple, elle n'a pas beſoin d'un plus puiſſant véhicule. Ce fut ainſi que ſe formèrent *Periclès*, *Démoſthène*, *Céſar* & *Cicéron*. Pour ce qui eſt des arts qui ne donnent point accès auprès de la multitude, qui ne peuvent ſubjuguer que le petit nombre des connoiſſeurs, ils ont beſoin qu'une main abſolue leur préſente les honneurs & les récompenſes qu'ils attendroient en vain du corps de la nation. Tout travail a ſon objet ; & ſi cet objet n'eſt aſſuré, les efforts ſont toujours médiocres, toujours infructueux.

Il me parut que ce diſcours avoit fait impreſſion ſur milord V.... ; à l'égard de M. N.... il n'étoit pas entièrement perſuadé. Cependant il n'y oppoſa que fort peu de raiſons, & qui n'étoient rien

moins que décisives. Il a repris cette matière plus au long dans la lettre où il examine si la liberté nuit ou sert au progrès des arts & du goût. Mais revenons à notre séjour en Toscane.

La guerre qui désoloit toute l'Allemagne étant prête à s'étendre jusqu'en Italie, l'Angleterre se disposant même à y prendre part, milord V.... sentit qu'il étoit tems de retourner à Londres. Le port le plus voisin étoit celui de Livourne. Cependant nous prîmes le parti d'aller jusqu'à Gènes. Cette ville qui a été surnommée la superbe, doit uniquement cette distinction à la richesse de ses palais de marbre, qui est la pierre du pays. Il fut un tems où Gènes pouvoit être surnommée la puissante. Ses possessions étoient très-étendues, ses armées redoutées, son commerce florissant. De tous ces avantages, il ne lui reste guères que la liberté, qu'elle ne pouvoit, peut-être, conserver qu'en perdant une partie de sa puissance. Rome fut bientôt asser-

c 4

vie lorsque le cercle de ses possessions s'éloigna trop du centre. Les gouverneurs qu'elle envoyoit dans les pays conquis ne tardèrent pas à s'en regarder comme les souverains, d'autant plus dangereux, qu'aux forces naturelles de ces provinces, ils joignoient celles que Rome étoit obligée de leur confier, & qui aidèrent plusieurs d'entr'eux à l'assujettir elle-même. Un état monarchique [on suppose une bonne administration] est infiniment plus propre à étendre & à conserver ses conquêtes, que la république la mieux organisée. Au surplus, Gènes dont la puissance est aujourd'hui fort resserrée, n'a rien à craindre de ses propres citoyens, & la politique des princes ses voisins, la garantit de toute invasion étrangère. Peut-être même seroit-il à souhaiter pour elle, que le petit royaume de Corse fût distrait de son domaine. Les fréquentes révoltes de cette île fatiguent, à tous égards, cette république, plutôt marchande que guerrière. On parloit

alors du fameux *Théodore*, ce fantôme de souverain, dont l'origine est encore un problême & la conduite une énigme. Je puis, nous dit M. N.... vous citer un trait entièrement relatif à cet homme singulier, si pourtant il est vrai que le personnage qui s'offrit à moi sous son nom, fût bien lui-même. Le crédit que j'ai toujours conservé auprès du ministre anglois a souvent conduit auprès de moi des supplians de plus d'une espèce. Un inconnu d'assez bonne mine, me rendit un jour une visite inattendue, & me parla mystérieusement d'un autre inconnu qui avoit, disoit-il, à me communiquer des affaires de la plus grande importance. Je ne répondis d'abord que par des questions, auxquelles celui à qui je les faisois ne répondit qu'en biaisant. Il m'en dit cependant assez pour me faire juger qu'il s'agissoit d'appuyer certaines demandes auprès du ministre. Je parus disposé à faire ce qu'il désiroit, & alors mon inconnu s'expliqua plus net-

tement. Il m'apprit, dis-je, que l'infortuné *Théodore* étoit à Londres, & que, résolu de tenter une nouvelle entreprise sur la Corse, il cherchoit à s'appuyer du secours de l'Angleterre. Je ne prévis pas dès-lors que sa demande pût lui être accordée, mais j'éprouvai une envie extrême de voir cet homme qui avoit fait l'entretien de toute l'Europe. En conséquence je me dispofai à accompagner son agent. Ce dernier ajouta que j'étois le maître, ou de le suivre, ou d'attendre *Théodore* chez moi. Nous voyageons, poursuivit-il, *incognito*, & presque avec aussi peu d'appareil qu'*Hercule* & *Philoctète*. Ce ton libre & franc me donna envie de mieux connoître celui qui me parloit ainsi. J'appris qu'il étoit né françois; que servant en qualité d'officier dans les troupes de cette nation qui étoient passées en Corse, une discussion qu'il eut avec ses supérieurs, l'obligea de se jeter dans le parti ennemi; qu'il jouit bientôt de toute la confiance de *Théodore* &

de ses chefs ; qu'ayant fait de leur mieux pour se bien défendre, il avoit cependant fallu céder à la force ; qu'enfin, tout le parti étant dissipé, lui seul s'étoit attaché à la fortune du roi fugitif, & continueroit à le servir si les anglois vouloient le mettre à portée de le faire. Je lui demandai si ce prince, quel qu'il fût, avoit les talens propres à former une telle entreprise. Il aura, du moins, me répondit-il, celui de se laisser bien conduire : en faut-il davantage ? Nous continuâmes encore quelques instans cet entretien, & le françois le soutint toujours sur le même ton. Après quoi nous sortîmes pour nous rendre à une hôtellerie où le prétendu roi des Corses étoit logé.

La peinture que son envoyé m'avoit fait de sa position étoit des plus fidelles. Jamais *incognito* ne fut mieux caractérisé. Toute la suite de ce prétendant consistoit dans l'officier françois, & deux domestiques. Je m'arrêtai cependant peu

à ces acceſſoires, & je m'occupai ſur-tout du principal perſonnage. Il avoit plutôt la mine baſſe que diſtinguée, plutôt la phyſionomie d'un béat que celle d'un guerrier. Il me reçut avec diſtinction & ſans attendre aucun cérémonial. Vous voyez, me dit-il, un vrai modele d'infortune ; mais le ciel ne veut ſans doute que m'éprouver ; j'eſpère qu'il daignera couronner ma conſtance. Il entra enſuite dans de plus longs détails, & finit par me dire que ſon but étoit de faire demander une audience particulière au miniſtre anglois, pour lui expoſer ſa ſituation, & tâcher d'en obtenir des ſecours qui le miſſent à portée de faire valoir de nouveau ſes droits ſur la Corſe.

Je ne lui diſſimulai pas, pourſuivit M. N. . . . que cette demande pourroit ſouffrir de grandes difficultés. En même tems je promis de ne rien épargner pour lui obtenir l'audience qu'il déſiroit. Je lui tins parole, & dès le jour ſuivant il eut une entrevue avec le miniſtre. Pour

donner plus de poids à ses discours, il essaya de se faire connoître sans équivoque : ce qui ne lui étoit pas facile, vu les circonstances où il se trouvoit. Cependant il entra dans certains détails qui, joints à une lettre que le gouverneur de Minorque lui avoit adressée, lorsqu'il étoit encore dans l'île de Corse, sembloient attester qu'il étoit le véritable *Théodore*. Le ministre ne parut même plus en douter. Ce qui n'empêchoit pas que les raisons qui s'opposoient à sa demande ne fussent toujours les mêmes ; raisons qui, à tout prendre, pouvoient être combattues. Elles le furent vivement par l'officier françois, qui avoit eu la permission de se trouver à cette audience. Je vis même l'instant où le ministre alloit être ébranlé, mais il revint à son caractère timide & circonspect. Tout ce que les deux supplians purent obtenir, fut une somme d'argent assez modique, avec promesse de leur en envoyer d'autres aussitôt que les Corses

mécontens auroient repris les armes. Ce fut ainsi que se termina cette négociation qui pouvoit avoir des suites assez importantes, & qui n'en eut aucunes. Les corses n'ont point remué, & l'on n'a point oui parler depuis de ces deux personnages.

Nous conclûmes de ce récit, qu'il étoit possible que l'un de ces deux aventuriers fût le vrai *Théodore*; sa misérable situation étant beaucoup mieux connue que son origine. Au reste, l'exemple de Gènes vint à l'appui de l'opinion que j'avois soutenue à Florence. Le commerce est beaucoup plus en vigueur chez les génois que les arts & les lettres. Je joignis à ces exemples celui de la république de Hollande. Beaucoup d'hommes célèbres dans les lettres s'y sont réfugiés; mais peu se sont formés & élevés dans son sein.

Ce fut pour la Hollande même que nous nous embarquâmes. Un vaisseau qui partoit pour Amsterdam nous détermina à profiter de cette occasion : mais une tem-

pête que nous essuyâmes, presque au sortir du détroit, nous mit dans le plus extrême danger. Le mauvais état de notre vaisseau nous contraignit même de relâcher à Cadix. On sait que le port de cette ville d'Espagne est extrêmement fréquenté. L'affluence des étrangers y surpasse, pour ainsi dire, celle des naturels du pays. Nous fûmes tentés d'aller visiter quelque autre ville d'Espagne, telle, par exemple, que Séville, qui est peu éloignée de Cadix: mais cette idée nous passa promptement. Nous étions instruits d'avance que l'intérieur du pays offre peu d'agrément aux étrangers. Les espagnols, nation d'ailleurs très-estimable, vivent isolés, visitent rarement leurs voisins, & paroissent ambitionner encore moins de les attirer chez eux. On présume bien que nos politiques anglois n'échappèrent pas une occasion si naturelle d'argumenter. Ils attribuoient à trois causes le déclin de cette monarchie. 1°. L'expulsion des maures. 2°. Le défaut d'industrie, & la paresse

naturelle des eſpagnols. 3°. L'inquiſition, & l'excès du pouvoir monacal. Peut-être nos anglois avoient-ils raiſon pour lors: mais depuis quelques années les rois d'Eſpagne ont pris les meſures les plus propres à détruire ou mitiger l'effet des deux dernières cauſes, & par conſéquent réparer, autant qu'il eſt poſſible, celui de la première.

Nous nous rembarquâmes pour la Hollande, & notre voyage ne fut traverſé par aucun nouvel accident. Ce fut-là le terme de nos courſes en ſociété. Milord V.... & M. N.... ne tardèrent point à s'embarquer pour Londres; & après avoir fait quelque ſéjour à Amſterdam & à la Haye, je partis moi-même pour Paris.

Depuis ce tems M. N.... n'a point ceſſé d'entretenir avec moi un commerce de littérature & d'amitié. Parmi tous les ouvrages ſortis de ſa plume, & dont il m'a fait part, ces lettres m'ont particulièrement frappé. On y retrouve le génie anglois naturellement porté à la diſcuſ-

ſion

ſion & à creuſer les matières qu'il traite. Nous ne nous ſommes pas toujours trouvés d'accord ſur le fond des choſes. J'en excepte les trois lettres où l'auteur démontre l'utilité & la néceſſité d'étudier l'hiſtoire. Quant à celles où il examine ſi le miniſtère du cardinal de *Richelieu* & le règne de *Louis XIV* ont autant influé qu'on le croit ſur les progrès des lettres & des arts en France, c'eſt en vain que notre auteur ſemble être pour la négative; peu de françois voudront adopter cette opinion. Il eſt certain que le germe des talens exiſtoit avant *Richelieu* & *Louis XIV*. Il exiſte dans tous les tems; mais c'eſt la protection qui le fait éclore.

Je ſuis encore plus éloigné d'adopter une autre opinion que l'auteur avance dans quelques-unes de ces lettres. Il y paroît très-perſuadé que ſi nous l'emportons ſur les anglois pour le goût, nous leur ſommes inférieurs quant au génie. *Boſſuet*, *Corneille*, *Molière*, *la Fontaine*,

Crébillon, *Voltaire*, *Montesquieu*, détruisent mieux cette prétention que ne pourroient faire les plus amples raisonnemens. Une réponse de cette nature laisse peu de ressources à une réplique.

Il n'en est pas moins vrai que les principes renfermés dans ces lettres sont en général solides, profonds, lumineux, supérieurement développés, & dignes de toute l'attention des lecteurs. J'avoue que l'auteur semble avoir particulièrement écrit pour les anglois qualifiés : mais son ouvrage renferme des traits, des maximes, des détails dont tout homme studieux peut faire son profit, de quelque rang, & de quelque nation qu'il puisse être.

Fin de l'Introduction.



LETTRES DE MENTOR A UN JEUNE SEIGNEUR.

LETTRE PREMIÈRE.

Sur l'étude en général.

VOTRE naissance, Monsieur, votre rang, votre fortune, & toutes les distinctions que l'avenir vous promet, feront désirer votre compagnie à quantité de personnes, leur feront briguer l'honneur de paroître avec vous dans les lieux publics, & d'être de vos parties à toutes

les fêtes & les occaſions de plaiſir & d'amuſement. Je me ſens preſſé d'une autre ambition : permettez, Monſieur, que je faſſe uſage de cette correſpondance, dans laquelle vous ſouhaitez que j'entre avec vous, pour devenir le compagnon de vos heures privées, & de vos plus ſérieux momens.

Je ne doute pas que vous n'en ayiez beaucoup de cette nature : quoique vous touchiez à cette ſaiſon de la vie, dont il n'y a que le pédantiſme, où l'humeur chagrine qui veuille exclure la gaieté & le plaiſir, vous n'ignorez pas que de l'emploi même de ce tems, vont dépendre, pour l'avenir, votre caractère, & la figure que vous ferez dans le monde. Un laboureur qui demeureroit oiſif, lorſqu'il faut ſemer, auroit auſſi bonne grâce d'attendre une abondante moiſſon, que celui qui paſſe le printems de ſa vie dans une folle diſſipation, ou dans les déréglemens du vice, d'eſpérer de l'honneur & de la réputation, ou de prétendre au caractère d'homme ſage & de grand homme.

Regardez autour de vous, Monſieur, obſervez bien ceux qui ſe ſont fait une haute réputation de ſageſſe & d'habileté, & demandez comment ils ont employé leur jeuneſſe : feuilletez les annales de l'hiſtoire ; remarquez les noms qui ſe ſont tranſmis à la poſtérité, avec le ſceau de

l'honneur & des applaudiffemens publics : lifez la lifte des patriotes & des héros, étudiez attentivement leur vie ; & vous trouverez que leur conduite, dans le cours de leur jeuneffe, lorfqu'ils fe difpofoient à paroître fur le théâtre du monde, a jeté les fondemens du rôle qu'ils y ont fait ; c'eft-à-dire, de toute la gloire qu'ils ont acquife, lorfqu'ils font venus à remplir leurs différentes fonctions dans la vie.

C'eft, Monfieur, le devoir de tous les jeunes gens, de cultiver leur efprit, & de fe rendre propres au monde ; mais cette obligation tombe fpécialement fur les jeunes gens d'une naiffance diftinguée, parce qu'on attend beaucoup de leur caractère, & qu'ils ont quantité de fecours & d'avantages, dont les rangs inférieurs font privés. La néceffité force les autres de fe former par un travail affidu, aux différentes profeffions dans lefquelles ils fe propofent de faire leur fortune ; & toutes les forces de leur efprit fe rapportant à cette occupation, il ne leur refte qu'une partie de leur tems, & quelquefois très-petite, à ménager pour l'étude de ce qui peut les conduire à la connoiffance des hommes & des ufages du monde ; & les faire atteindre aux grâces d'une politeffe aifée. Mais ceux que la fortune a placés dans une fituation telle que la vôtre, ont tout

le tems qu'ils peuvent désirer pour acquérir toutes sortes de perfections.

D'un autre côté, Monsieur, les voies du savoir, auxquelles votre naissance vous appelle, n'ont rien, ni de rude, ni d'insipide, ou de désagréable; au contraire, elles sont douces, gaies, amusantes. Lire les ouvrages de ces immortels auteurs, qui ont exprimé les plus nobles sentimens, dans le plus élégant langage; étudier l'histoire du genre humain, & s'instruire de ce qui s'est passé dans toutes les régions & tous les âges du monde; observer graduellement l'origine, les progrès & le déclin des arts & des sciences; réfléchir sur les causes de cette vicissitude; approfondir la constitution de chaque pays, en considérer les altérations & leur source; quelle plus riante perspective? Le jurisconsulte est assujetti, pendant une longue suite d'années, à la pesante lecture des ordonnances & des codes; le médecin à fixer dans sa mémoire les noms & les propriétés des rèmedes, à suivre le méchanisme des différentes parties du corps humain, &c. Dans chaque profession, combien d'épineuses & d'insipides recherches, avant que de pouvoir parvenir à quelque distinction! Mais pour arriver au point de lumière, qui rend l'homme de naissance utile dans le monde, heu-

reux en lui-même, capable de servir ses amis & de faire leurs délices, d'être à la fois le soutien & l'ornement de sa nation; ces pénibles soins sont peu nécessaires: le tems qu'il donne à se perfectionner l'esprit & le caractère, manque rarement de lui procurer plus de plaisir, dans la solitude & le travail même, que l'homme oisif n'en peut espérer de ses folles parties de dissipation.

J'allois ajouter, Monsieur, que si le chemin qui peut conduire un jeune homme de votre ordre à l'honneur, est si doux & si facile, rien n'est plus inexcusable que la folie de ceux qui l'abandonnent volontairement, pour se jeter dans les ténébreuses voies de l'ignorance, qui conduisent à l'opprobre. Mais je ne puis réfléchir sur vos excellentes dispositions, sans appréhender d'être allé déjà trop loin; & peut-être ai-je besoin d'apologie pour ce que je viens d'écrire. Si vous jugez néanmoins que mes lettres puissent quelquefois vous plaire; ou, ce qui seroit encore plus flatteur pour moi, vous être de quelque utilité, je me croirai très-heureux; & je saisirai chaque occasion de vous communiquer mes idées, lorsqu'elles me paroîtront propres à vous instruire, ou vous amuser.

LETTRE II.

Sur l'étude de l'hiſtoire.

ON s'attend à quelque connoiſſance de l'hiſtoire, dans un homme qui prétend s'établir un caractère ſupérieur au vulgaire. Ceux que leur naiſſance a bornés aux obſcures & laborieuſes profeſſions de la vie, & qui ne trouvent dans leur condition naturelle, aucune facilité pour s'inſtruire, ſont aſſurément diſpenſés d'étendre leurs connoiſſances au-delà de cette étroite ſphère : mais ceux qui, plus favoriſés de la fortune, ne ſont pas appéſantis par le travail corporel, & ne manquent ni de loiſir, ni de force pour ouvrir le grand livre du ſavoir, méritent peu le nom d'hommes, ſi bornant toute leur attention aux petits incidens qui naiſſent autour d'eux, leur curioſité ne les excite jamais à s'informer de ce qui s'eſt fait dans les tems & les pays différens du leur. L'age de l'homme eſt ſi court dans ſa plus longue durée, il s'en paſſe une ſi grande partie dans les vains amuſemens de l'enfance; une ſi grande partie eſt abſorbée par les violentes paſſions de la jeuneſſe; une ſi grande partie eſt

emportée par le sommeil & les autres nécessités de la vie, c'est-à-dire, absolument perdue, que le reste, quand on en supposeroit tous les instans donnés à l'étude, ne peut composer qu'un point fort mince. Les lumières qui ne viennent que de l'expérience personnelle, sont par conséquent très-foibles & très-bornées; & delà suit manifestement l'utilité de l'histoire, qui nous faisant remonter par une chaîne d'évènemens à cette ère, où la vérité se perd dans la fable, allonge en quelque sorte le cours de la vie humaine, & & nous fait jouir des observations tirées de l'expérience, pendant une nombreuse suite de siècles. (a) Mon dessein n'est pas d'insinuer que la plus vraie sagesse ne soit pas le fruit de l'expérience; mais je veux dire que la meilleure méthode pour rendre nos réflexions justes & pour nous faire tirer d'utiles conclusions de ce qui nous arrive à nous-mêmes, ou de ce qui tombe sous nos propres observations, est d'apprendre ce qui est arrivé à d'autres, & la conduite qu'ils

---

(1) Nec enim suam tantùm ætatem benè tuentur; omne ævum suo adjiciunt. Quidquid annorum ante illos actum est, illis acquisitum est nullo nobis sæculo interdictum est; in omnia admittimur; & si magnitudine animi egredi humanæ imbecillo datis angustias libet, multum per quod spatiemur temporis est. *Senec.*

ont tenue dans les circonſtances où nous ſommes.

Nous devons, Monſieur, ſurtout à notre entrée dans le monde, nous trouver ſouvent dans des ſituations toutes nouvelles pour nous, ou tout à fait différentes de ce que nous avons éprouvé. Ceux qui ont le malheur d'ignorer comment les autres ſe ſont conduits dans les mêmes circonſtançes, doivent être partagés d'un jugement & d'une pénétration fort extraordinaires, pour ne pas tomber dans plus d'une erreur, & ſouvent d'une nature qui peut avoir de fatales influences ſur leur future conduite.

D'un nombre infini d'exemples, par leſquels on peut prouver que l'hiſtoire eſt capable de ſuppléer au défaut d'expérience, je ne m'arrête qu'au célèbre trait de Lucullus, qui, n'ayant aucune connoiſſance de l'art militaire, lorſqu'il avoit quitté Rome, parvint dans le cours de ſon voyage, ſoit par ſes lectures, ſoit par les queſtions qu'il faiſoit aux guerriers expérimentés, (1) à s'inſtruire avec tant de ſuccès, qu'en arrivant en Aſie, ſes exploits firent confeſſer à Mithridate, qu'il le reconnoiſſoit pour le plus grand général dont il eût lu le nom dans l'hiſ-

(1) Partim percunctando à peritis, partim in rebus geſtis legendis.

toire. (1) Cet exemple eſt trivial, je l'avoue; mais il eſt pris d'un auteur qui ne peut être cité trop ſouvent; & je ſuis très-ſûr que vous relirez, avec beaucoup de plaiſir, le paſſage entier, au ſecond livre des queſtions académiques de Cicéron. S'il falloit des exemples modernes pour confirmer une vérité dont vous êtes déjà convaincu, je vous ferois obſerver avec quelle admiration toute l'Europe a vu, dans la dernière guerre, la conduite d'un grand roi, qui ne mérite pas moins la qualité de grand général; on ſait qu'il s'eſt préparé aux illuſtres actions par des études infatigables, ſpécialement par celle de l'hiſtoire, & qu'il a fait voir, avec la dignité convenable à ſon auguſte nom, que s'il ſait faire des actions qui tiendront à jamais un rang diſtingué dans les annales du monde, il n'excelle pas moins à repréſenter celles d'autrui d'un ſtyle de maître.

Commencer ſon rôle dans la vie ſans s'être informé comment ceux qui nous ont précédés ont marché ſur le même théâtre, ce ſeroit la même abſurdité que de voyager dans une région étrangère ſans avoir la moindre connoiſ-

(1) Hanc à ſe majorem ducem cognitum, quàm quemquàm eorum quas legiſſet.

ſance du langage & des manières de la nation qu'on viſite; & ce ſeroit s'expoſer aux mêmes erreurs de conduite & de jugement. Combien les progrès doivent-ils être plus prompts, & les obſervations ſur chaque pays plus certaines & plus faciles, pour celui qui en ſait le langage, la géographie, les uſages & l'hiſtoire, que pour ceux qui les ignorent. Si la différence doit être extrême, elle n'eſt pas moindre entre celui qui riſque de faire un perſonnage dans le monde, ſans ſavoir ce qui s'y eſt fait avant lui, & celui qui joint à la connoiſſance des ſciences & des arts, celle de l'hiſtoire, c'eſt-à-dire, des plus remarquables actions des hommes, du caractère particulier des acteurs, des reſſorts qui les ont fait agir, & des conſéquences de ces actions, ſoit pour les acteurs mêmes, ou pour leur patrie, ou pour l'univers entier.

En établiſſant qu'on a droit de demander quelque connoiſſance de l'hiſtoire, dans les rangs ſupérieurs aux profeſſions méchaniques, je ne prétends pas qu'elle doive être égale dans chacun de ceux qui ſont au-deſſus de cet ordre. Les uns peuvent lire ce qui s'eſt paſſé dans les anciens tems, ſans autre vue que de ſe délaſſer agréablement l'eſprit, après une pénible application aux objets particuliers de l'état qu'ils ont embraſſé; d'autres peuvent n'y chercher qu'un

honnête amuſement, ou l'avantage de ſe rendre plus aimables dans la ſociété par leurs lumières, & plus propres au commerce des gens d'eſprit & de ſavoir ; mais vous ſerez convaincu, Monſieur, que l'hiſtoire eſt proprement l'étude d'un homme de qualité, ſi vous faites réflexion qu'elle a principalement pour objet le récit des grandes actions, ou des grands hommes.

Les principaux objets de l'hiſtoire ſont tous les évènemens qui intéreſſent particulièrement la partie ſupérieure du genre humain, & dans leſquels cette qualité l'oblige d'entrer, pour les faire naître ou les prévenir : ſa formation & la chûte des royaumes & des états ; l'établiſſemenr de la liberté & des loix, ou les progrès de l'eſclavage, ou les uſurpations du deſpotiſme ; l'accroiſſement des ſciences & des arts, ou l'aſcendant de l'ignorance & de la barbarie ; le ſoin d'arrêter les excès du luxe & du vice, ou de fortifier le goût de la tempérance & de la vertu, tel eſt ordinairement le fond des récits hiſtoriques ; & toutes les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance ou leur fortune, y ſont d'autant plus intéreſſées, que leur conduite eſt néceſſairement d'une puiſſante influence pour accélérer la gloire & le bonheur, ou pour arrêter la décadence & la miſère de leur patrie. Un homme de diſtinction ne peut demeurer ſpectateur oiſif

des affaires & des révolutions humaines; il faut, de manière ou d'autre, qu'il fasse du mal ou du bien. Jamais il ne se peut mettre assez à l'écart pour ne prendre part à rien ; & s'il pouvoit parvenir à fermer absolument les yeux sur les affaires publiques, il feroit non-seulement le rôle d'un lâche, mais celui d'un criminel & d'un perfide; parce que sa situation l'oblige de contribuer à l'ordre de la société, & que renoncer à ce grand intérêt, ce seroit abandonner le poste où la providence l'a placé pour y veiller.

S'il est donc constant, Monsieur, que les relations historiques regardent principalement cette espèce de faits, auxquels les personnes distinguées ont pris, dans tous les tems, & doivent prendre plus d'intérêt, que le commun des hommes; un jeune homme de qualité, lorsqu'il étudie l'histoire, qu'il remonte à la source des grands évènemens, pour en découvrir les ressorts & les causes, lorsqu'il observe les caractères des législateurs & des héros, & qu'il compare leurs actions avec leurs principes & leurs méthodes, s'est aussi proprement occupé du devoir de sa profession, qu'un horloger qui étudie le méchanisme d'une montre, & qui en observe les ressorts & les mouvemens; ou qu'un anatomiste, qui fait la dissection d'un corps animal, & qui, le suivant dans toutes ses parties, cherche la ma-

nière dont elles produifent les effets pour lefquels elles font naturellement formées. La connoiffance des différentes parties du corps humain n'eft pas plus l'objet de l'anatomifte, que la connoiffance du corps politique eft celui d'un homme de qualité ; & fi ce principe admet des reftrictions & des bornes dans les états monarchiques, il n'en peut admettre dans toutes les formes de gouvernement où l'autorité n'eft pas concentrée dans un feul chef ; mais où chaque membre de la république a quelque influence, proportionnée au rang qu'il y tient. Dans un tel état, (& le vôtre, Monfieur, en eft un,) les jeunes gens de votre ordre font faits pour devenir fénateurs, confeillers, & gardiens des privilèges du corps, comme des dignités & des prérogatives du fouverain. Auffi leur devoir eft-il fpécialement d'étudier l'hiftoire, qui peut leur apprendre feule, comment quelques-uns de leurs fouverains fe font efforcés de fapper les fondemens de la liberté ; par quelles méthodes ils ont entrepris de réduire leurs fujets à l'efclavage, & quels moyens les fujets ont employé pour réfifter à d'injuftes entreprifes, pour affurer les droits de leur nation, & pour les fixer fur des fondemens durables.

De quelle autre fource que l'hiftoire pourriez-vous tirer le fond de lumières, qui doit vous

rendre capable d'inſtruire & de perſuader dans l'aſſemblée de notre ſénat? c'eſt une maxime, commune, *qu'on naît poëte, & qu'on devient orateur*: & réellement, quoique la parfaite éloquence demande un génie naturel, ſupérieur au commun des hommes, il n'eſt pas moins vrai, qu'avec un jugement droit, & des qualités ordinaires de l'eſprit & de l'imagination, on peut devenir un orateur ſupportable; ſur-tout ſi l'on s'eſt formé, dans la jeuneſſe, au grand art de bien parler: & quelle meilleure voie que de ſe remplir des grands évènemens & des principaux caractères que l'hiſtoire nous préſente? Je ne connois pas de méthode plus ſûre & plus prompte, pour former un orateur; c'eſt tout à la fois, un vrai magaſin d'expreſſions & de connoiſſances toujours prêtes pour l'uſage, & propres à toutes ſortes d'occaſions. Le trait du poëte

Condo & compono, quæ mox de promere poſſim.

ſemble convenir, dans le plus juſte ſens, au jeune homme de qualité, qui fait de l'hiſtoire ſa plus chère étude; outre la variété des expreſſions, que celle des ſujets fait continuellement trouver dans un hiſtorien, on peut s'aſſurer qu'avec l'eſprit plein d'idées qui ne cherchent qu'à ſe mettre au jour, il ſera moins difficile qu'on ne ſe l'imagine, de s'exprimer avec autant de propriété que d'abondance. Horace, que je vous demande la permiſſion

miſſion de citer, plus d'une fois, ne dit-il pas du poëte, *verba prævifam rem hanc invita ſequentur*? On peut faire aſſurément la même promeſſe à l'orateur.

Mais l'hiſtoire ne fournit pas ſeulement ſes meilleurs matériaux aux diſcours publics, elle offre auſſi les plus nobles, & peut-être les plus ſûrs modèles. La rapidité de Demoſthène, & la facile abondance de Cicéron, ne l'emportent pas ſur quelques-uns des diſcours qui ſe liſent dans Tite-Live, dans Salluſte, & dans quelques-autres hiſtoriens. D'ailleurs, ces belles harangues ont l'avantage de ſe préſenter dans les circonſtances, où l'hiſtorien a déjà ſu nous intéreſſer aux évènemens qui les ont fait prononcer; c'eſt-à-dire, lorſque notre imagination, échauffée par la lecture, en reçoit une impreſſion plus profonde, le ſouvenir en eſt d'autant plus facile à conſerver, & ne manque pas de ſe préſenter dans l'occaſion. Ainſi la narration hiſtorique nous inſtruiſant des faits, & la harangue étant une ſorte de commentaire ſur l'évènement & les circonſtances, ce ſont deux vraies ſources de lumière, qui s'en prêtent mutuellement, & qui nous rendent capables de porter un jugement plus juſte du ſujet qui nous attache.

Ce n'eſt pas dans les anciens hiſtoriens ſeu-

lement, qu'il se trouve d'excellens discours; l'histoire moderne en présente aussi d'agréables & d'instructifs; mais celle de notre patrie, sur-tout dans les tems éloignés, comme dans le nôtre, en offre un grand nombre, dont la Grèce & Rome auroient pu se faire honneur. De tous les sujets, la liberté, Monsieur, est le plus capable d'élever l'esprit: elle a souvent échauffé le sein de nos sénateurs: & ce qu'ils ont dit pour sa défense n'a pas manqué d'allumer la flamme dans celui des autres, jusqu'à leur inspirer les mesures les plus infaillibles pour l'honneur & l'avantage de leur nation.

Ainsi, combien de motifs, Monsieur, doivent porter un homme bien né, à l'étude de l'histoire! J'ai compté jusqu'à celui de l'amusement, quoiqu'il ne soit pas du poids des autres; mais en est-il de plus glorieux & de plus puissans, que le bien public, & l'applaudissement de la patrie?



LETTRE III.

Sur le même sujet.

Les hommes ont tant de ressemblance entre eux dans tous les âges & dans toutes les contrées du monde, que l'histoire de chaque nation vous offre, Monsieur, des occasions fréquentes de comparer ce que les étrangers nous apprennent d'eux-mêmes, & de leurs pays, avec ce qui s'est passé dans le vôtre, & de vous en former des principes pour le réglement de votre conduite; cependant, plus la situation, le climat & le gouvernement du pays, dont vous lisez l'histoire, approchent de ceux du vôtre; plus le champ devient fertile en sujets de comparaisons, plus vos observations seront intéressantes, & plus elles auront par conséquent d'agrément & d'utilité.

Avant que d'approfondir l'histoire d'une nation particulière, il convient de prendre une idée générale de celle du genre humain. Cette connoissance ouvre l'esprit, écarte les préjugés, & fait reconnoître aux jeunes gens la fausseté des idées qu'ils sont portés à se former de la

ſupériorité de leur tems, & de cette partie du monde où la nature les a placés.

Quand on a vu dans l'hiſtoire les puiſſantes expéditions des grands empires qui fleuriſſoient dans l'antiquité la plus éloignée, on eſt étonné de la grandeur & de la vertu des anciens, & preſque tenté de ne regarder qu'avec mépris la petiteſſe des tems modernes. Rien n'eſt plus capable d'agrandir nos idées, que le ſpectacle de la magnificence de l'ancien monde. Plus on approche du tems où les hommes furent placés ſur la terre pour être ſes premiers habitans, plus on eſt frappé des vives peintures de cette auguſte ſimplicité qui fait le caractère des premiers âges du monde.

Le premier, le plus reſpectable & le plus ſacré des livres, nous donne les plus nobles repréſentations de la ſimplicité naturelle des premiers pères de la race humaine; ce qui nous apprend, & toutes les autres hiſtoires le confirment, que les hommes & les empires ont commencé dans l'Orient; là fleurirent ces héros & ces demi-dieux, dont les anciens écrivains racontent tant de merveilles, & dont on doit ſouhaiter de connoître les exploits, ne fut-ce que pour ſe mettre en état de lire les anciens poëtes avec goût, & de diſcerner les reſtes ingénieux de l'ancien art. On y prétendroit en vain, ſans une

juste connoissance de ces âges fabuleux, mais héroïques ; c'est la source d'où les peintres & les statuaires ont tiré les plus beaux & le plus grand nombre des sujets qui ont exercé leurs talens, & qui ont servi comme de fondement à ces exquises peintures & ces parfaites statues qui sont l'ornement du monde & l'admiration des connoisseurs. Un homme de naissance à qui l'origine de toutes ces beautés seroit étrangère, seroit une figure peu glorieuse, & n'auroit pas droit de vanter beaucoup son éducation.

Ajoutez qu'il y a réellement quelque chose d'agréable & de relevé dans les relations des tems fabuleux: les travaux d'Hercule, Thesée, Jason, la Justice de Minos & de Rhadamante, & les diverses fonctions d'un grand nombre d'autres, plaisent à l'esprit & dédommagent abondamment de quelques heures passées à s'en procurer une connoissance suffisante ; car cette espèce d'application, qui en fait donner beaucoup à des recherches critiques sur leurs généalogies, & sur les parties contestées de leur histoire, n'est peut-être qu'une vraie perte de tems, & convient bien moins aux jeunes gens de qualité, qu'aux antiquaires & aux grammairiens de profession.

Les grands empires de l'Orient, qui sont ceux des égyptiens, des assyriens, des babyloniens &

des perſes, s'attirent d'eux-mêmes une curieuſe attention, amuſent & ſurprennent, par cette multitude de grands exploits qui firent la gloire de leurs rois & de leurs princes ; d'ouvrages célèbres exécutés par leurs ordres, & de merveilleux monumens élevés ſous leurs auſpices, dont une partie ſubſiſte encore, pour faire aujourd'hui notre étonnement, & ſervir de preuve qu'il n'y avoit rien de grand que les anciens ne fuſſent capables d'entreprendre & d'achever.

Mais quelque agrément, Monſieur, quelque utilité même que l'hiſtoire des empires d'Orient puiſſe vous offrir, & quoiqu'il ne vous ſoit pas permis de la négliger, il ne vous l'eſt pas non plus d'y donner autant de ſoin qu'à celle des autres états, dont vous avez à tirer beaucoup plus d'inſtruction. En laiſſant derrière vous ces grandes monarchies orientales, pour ſuivre vers l'Occident les ſciences & les arts dans leur cours, vous arriverez naturellement en Grèce, région de peu d'étendue, ſi vous la comparez à ces vaſtes empires ; mais où le ſavoir & tous les avantages de la vie civile firent des progrès incomparablement plus rapides, ſous l'heureuſe influence de la liberté.

L'hiſtoire de la Grèce a des droits particuliers à votre plus ſérieuſe attention. C'eſt aux jeunes gens de votre naiſſance, qu'on peut adreſſer

proprement ce conseil de la poétique d'Horace;

Vos, exemplaria Græca
Nocturna versate manu, versate diurna.

Les grecs étoient un peuple libre; & vous trouvez dans cette petite nation des modèles de gouvernemens, qui penchent vers tous les genres connus, la monarchie, l'aristocratie, & la démocratie. Vous observerez ce qui sembloit propre à les conserver dans toute leur pureté; ou capable de les renverser, & d'attirer tôt ou tard la ruine du pays. Vous avez plus d'une occasion de comparer leurs affaires, & leurs révolutions, à ce qui s'est passé, ou ce qui peut se passer dans notre île; car il n'y avoit aucun de ces gouvernemens qui fût tout-à-fait semblable au nôtre: il se trouve néanmoins tant de ressemblances & de rapports mutuels entre tous les états où la liberté prévaut, que l'histoire d'un pays libre est toujours intéressante pour les habitans d'un autre, & sur-tout pour ceux qui sont appelés par leur condition à prendre quelque part au gouvernement.

Il est vrai aussi que l'esprit de liberté, qui régnoit parmi les grecs, leur inspiroit non-seulement plus de vivacité & d'élégance, mais plus de source de génie qu'on n'en avoit jamais vu

dans aucune nation. Leurs hommes d'état & leurs guerriers agiſſoient avec prudence & vigueur, leurs philoſophes raiſonnoient ſubtilement, leurs poëtes étoient échauffés par des inſpirations vraiment poétiques; leurs artiſtes exécutoient avec le double mérite du génie & de l'élégance, & leurs hiſtoriens racontoient avec une parfaite nobleſſe les exploits ou les vertus de leurs compatriotes.

Ainſi l'hiſtoire de Grèce eſt une ſource diſtinguée d'agrément & d'inſtruction, non-ſeulement par la ſingularité des événemens qui la compoſent, mais auſſi par la manière dont ils ſont racontés. En liſant les meilleurs hiſtoriens grecs, l'art de l'écrivain nous fait imaginer que nous connoiſſons les perſonnes dont ils nous tracent les caractères; & le pouvoir de l'imagination nous faiſant franchir une longue ſuite de ſiècles, nous nous croyons membres de quelque état grec, nous entrons ardemment dans toutes ſes affaires, le ſort d'une bataille nous inquiète, & nous nous intéreſſons pour l'effet que les harangues des rands orateurs auront ſur une aſſemblée du peuple. Etre familiers avec l'hiſtoire de ces états libres, obſerver la conduite de leurs affaires, & par quelles influences leurs aſſemblées populaires étoient gouvernées, c'eſt ſavoir, c'eſt même exercer l'adminiſtration en théorie, avant que

de s'en mêler réellement ; & cette seule réflexion prouve assez que l'étude des histoires grecque & romaine, dont on peut dire qu'elles se tiennent par la main, doit faire la principale partie de l'éducation des jeunes gens qui se destinent au service du public.

Celle du peuple romain, soit que Rome soit considérée dans la foiblesse de son origine, ou dans l'immense domination à laquelle on la voit parvenir ; soit qu'on ne jette les yeux que sur la constitution intérieure de son gouvernement, ou sur la puissance des états qu'elle soumet, & sur la manière dont elle parvint, non-seulement à les civiliser, mais à les incorporer avec elle, pour former le plus vaste empire, offre des évènemens d'une grandeur à laquelle il ne faut rien chercher de comparable dans les annales du genre humain. Nulle autre histoire n'est plus fertile en merveilles, & ne présente de plus grands exemples de valeur, d'amour pour la patrie, d'intégrité de mœurs, de prudence, de fermeté, d'éloquence mâle & d'art consommé à ménager les esprits, comme à remuer les cœurs d'un peuple libre.

Les romains comme les grecs ont produit des écrivains qui ont noblement transmis à la postérité la sage conduite & les grands exploits de leurs célèbres compatriotes. Trois de leurs

hiſtoriens, judicieuſement étudiés, c'eſt-à-dire, avec le véritable eſprit d'obſervation, pourroient fournir ſeuls un excellent ſyſtême de connoiſſances politiques, & donner, dans les diverſes poſitions de leur patrie, des exemples preſqu'univerſels de ce qui peut arriver dans tous les autres états. Tite-Live, Salluſte & Tacite, excellens chacun dans leur manière, quoiqu'avec beaucoup de différence entr'eux, ſont des écrivains qui ont fait l'admiration & les délices de tous les juges intelligens, depuis leurs tems juſqu'au nôtre, & qui jouiront de cet honneur auſſi longtems que le génie & les lettres ſeront cultivés parmi les hommes.

Il ſemble douteux auxquels des hiſtoriens grecs ou romains, le premier rang appartient, & la queſtion n'eſt pas importante. Quintilien, un des plus habiles & des plus ſages critiques, juge que les romains, ſes compatriotes, ne ſont pas inférieurs aux grecs (1), & qu'on ne doit pas faire difficulté d'oppoſer Salluſte à Thucydide, & Tite-Live à Hérodote.

Si mon jugement eſt de quelque poids, nul hiſtorien, Monſieur, n'eſt plus digne de votre étude que Tite-Live; la grandeur de ſon ſujet,

(1) Hiſtoriâ non ceſſerit Græcis.

la longueur de tems qu'il comprend dans sa narration ; la richesse (1), la beauté, la pureté de son style ; l'art, dans lequel il excelle, de mouvoir les affections du cœur & les passions ; cette admirable éloquence, avec laquelle il fait exposer la substance des harangues qui se prononçoient, ou qu'il suppose prononcées dans les plus remarquables circonstances de chaque narration ; tant d'avantages & de perfections réunis le font reconnoître de toutes les personnes de goût, pour *éloquent*, suivant l'expression du célèbre juge que j'ai nommé, *au-delà de toute expression dans ses discours* (2) ; & tous s'accordent à le recommander comme un des plus utiles objets de l'application des jeunes gens.

La compendieuse briéveté de Salluste, ces sententieuses observations & ces maximes de morale, qu'il entremêle dans ses récits, & qui semblent animer particuliérement l'instruction, font donner sans doute une haute estime aux précieux restes qui nous sont venus de lui, & regretter que la plus grande partie de ses ouvrages ait péri dans le naufrage des tems. Chaque

---

(1) Livii lactea ubertas. *Quintil.*

(2) In concionibus suprà quàm narrari potest eloquentiam.

ligne qui nous en reste entière offre un sujet de réflexion ; & plus on le lit, plus on est persuadé que ses ouvrages, malheureusement réduits presqu'à rien, contenoient un grand fond d'agrément & d'instruction.

Tacite, un des plus profonds génies qui aient jamais existé, semble peint dans ces deux vers de Shakespear, qui contiennent le caractère de Cassius.

He agreet observes, and he Looks.
Quite Through the deeds of man...
Seldom he similes.....

Rarement, en effet, présente-t-il le côté riant dans toutes les peintures qu'il fait des affaires humaines; il se plaît souvent, au contraire, à tracer des ombres noires & épaisses. Semblable au duc de la Rochefoucauld, connu pour être un de ses grands admirateurs, quelques-uns l'accusent d'être trop sévère dans ses censures, & d'attribuer volontiers les actions à de mauvais motifs. Mais l'extrême corruption de son tems, & de ceux dont il nous a laissé les annales & l'histoire, est une excuse pour ce soupçon, peut-être trop rafiné, qui le fait presque toujours mal juger des intentions humaines. D'ailleurs, ses admirables observations, ses sages maximes, & cette éner-

gie concise, avec laquelle il trace les caractères & les mœurs, l'ont placé dans un rang distingué au temple de l'immortalité, & le feront toujours regarder comme un écrivain des plus habiles & des plus instructifs.

Je m'arrête à ces trois noms, comme à la fleur des historiens romains, & parce que depuis leur tems ils ont fait l'admiration & l'étude de presque tous les grands hommes qui se sont signalés dans les hautes fonctions de la vie civile. Si vous observez les caractères de ceux qui ont fait la plus brillante figure dans nos assemblées nationales, vous verrez que la plupart étoient fort versés dans les belles-lettres, qu'ils s'étoient familiarisés particulièrement avec ces trois historiens, & qu'ils ont emprunté d'eux quantité d'exemples & de maximes, dont ils ont fait de très-justes applications aux affaires publiques.

C'est l'observation d'un auteur poli (1), qu'il n'est pas pardonnable au sexe même, que l'usage a dispensé des études pénibles, d'ignorer l'histoire grecque & romaine. Je n'approfondirai pas si la plus grande partie de nos dames l'ignorent entièrement, & si cette ignorance ne leur paroît pas un sujet de reproche; mais qu'un jeune

(1) M. Hume, *Essais moraux & politiques.*

homme de quelque naissance, à qui la première éducation doit avoir ouvert le chemin pour consulter les auteurs originaux, négligeât d'acquérir cette connoissance, ce seroit un fort honteux oubli de ce qu'il se doit, & le plus mauvais augure pour sa fortune & sa réputation; & c'est dans les sources mêmes que je l'exhorte à puiser; car si les traductions & les compilations en langues modernes peuvent donner une médiocre connoissance des histoires grecques & romaines; ceux qui sont capables de puiser aux sources d'où les plus savans modernes ont tiré tout leur savoir, reconnoîtront quelle différence il y a réellement entre les eaux pures de ces sources, & celles qui se sont altérées dans les longs détours de divers canaux, par des mélanges qui les ont épaissies, ou tout-à-fait corrompues. On peut nommer cependant quelques modernes, dont les ouvrages peuvent faciliter cette étude, lorsqu'en les lisant on prend soin de les comparer avec les originaux. L'histoire romaine de M. Hook, dans ce qu'il a publié jusqu'aujourd'hui, fait honneur à notre langue; & je ne désavouerai pas qu'entre les écrivains, qui ont traité le même sujet, la France n'en ait d'extrêmement estimables. Le président de Montesquieu, un des beaux génies de cette nation, a marqué d'un ton de maître, les causes de cette

grandeur à laquelle on vit parvenir l'empire romain, & celles qui produisirent enfin sa décadence & sa chûte (1).

Je demande ici la liberté d'observer, qu'en lisant l'histoire d'un état, rien ne mérite plus d'attention que les différentes circonstances qui l'ont rendu grand, riche, & libre ; & que les degrés par lesquels il a perdu sa grandeur, ses richesses & sa liberté. Ce qui s'est passé dans une nation, peut se renouveler dans une autre : si ce fut par leur courage, par leur tempérance, par un ardent amour pour leur patrie, pour la justice & la liberté que les romains parvinrent à la grandeur de l'empire ; s'ils ne furent pas plutôt corrompus par le luxe & la mollesse, par la préférence du plaisir & de l'intérêt particulier, au goût de la liberté & du bien public, qu'ils se virent livrés comme en proie à l'ambition d'un génie entreprenant, & qu'enfin ils devinrent la conquête de ces peuples belliqueux & sobres, qu'ils méprisoient sous le vil nom de barbares : leur catastrophe peut servir de flambeau, pour éclai-

(1) Hoc illud est præcipuè in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis tota exempli documenta in illustri posita monumento, intueri ; inde tibi tuæque republicæ, quod imitare, capias ; indè fœdum incepta, fœdum exire vites. *Tite-Live.*

rer ceux qui ſont menacés de ſe briſer ſur le même écueil ; elle doit porter les citoyens, dont le caractère eſt de quelque poids dans une nation, à ſuivre attentivement, dans tous leurs degrés, les altérations du gouvernement & des mœurs, que l'hiſtoire nous expoſe, en réfléchiſſant ſur leur cauſe & ſur leurs effets, pour découvrir les moyens de garantir la nation d'une ſituation qui tendroit à ſa ruine infaillible.

Le renverſement de ce puiſſant empire, que la valeur & la prudence romaine avoient employés tant de ſiècles à former, ayant été l'ouvrage de ces eſſaims de barbares, ſortis des vaſtes contrées du nord, toute l'Europe ſe vit bientôt infectée par la barbarie ; c'eſt-à-dire, par les mœurs rudes & groſſières de ces peuples, qui, pour emprunter les termes d'un grand écrivain, (1) « ſous les noms de Goths, de Vandales, de » Huns, de Bulgares, de Francs, de Saxons, & » quantité d'autres, fondirent, comme autant de » tempêtes, ſur les provinces de l'empire romain, » mirent en pièces toute la fabrique du gouver- » nement, en firent ſuccéder pluſieurs autres ; » changèrent les habitans, le langage, les loix, » les coutumes des lieux, celles des hommes ; la

(1) Le chevalier Temple.

» face

» face même de la nature, & formèrent à la
» fois de nouvelles nations, & de nouveaux do-
» maines ».

Le ſpectacle des gouvernemens qui furent établis ſur les ruines de l'empire romain, & l'hiſtoire des peuples qui les compoſoient, n'ont rien d'agréable ; ſans compter que le peu de lumières qu'ils peuvent jeter ſur nos connoiſſances tout inſipide, tout ennuieux qu'il eſt, doit être cherché dans les peſantes & ridicules chroniques de quelques ſuperſtitieux moines. Ainſi, Monſieur, les hiſtoires grecques & romaines, comme je vous l'ai déjà fait obſerver, méritent doublement votre attention, par la grandeur du ſujet, & par l'élégance avec laquelle il eſt traité : c'eſt peut-être une double excuſe, pour accorder moins de tems à l'étude de ces héros, & pour ſe ſoucier peu de connoître à fond les affaires & les uſages d'une race d'hommes ſi groſſière & ſi ſauvage.

Cependant je ne conſeillerois à perſonne de négliger tout-à-fait les évènemens de ces tems obſcurs, & de laiſſer une lacune de cette étendue dans la connoiſſance des révolutions humaines. D'ailleurs, il faut convenir, avec l'exact & judicieux auteur de l'Hiſtoire chronologique de France ; » que tout homme qui ſera curieux
» de remonter à la ſource de nos loix & de nos

» uſages, & qui voudra ſe former une idée gé-
» nérale de notre hiſtoire, aimera à repaſſer ſur
» ces tems éloignés, comme on aime à voir
» d'anciennes tapiſſeries qui nous rappellent les
» modes & les coutumes de nos pères ».

Cette obſervation, que monſieur le préſident Henaut fait ſur l'hiſtoire de ſon pays, ne convient pas moins à celle du nôtre. C'eſt par une juſte connoiſſance des gouvernemens qui s'établirent, & des uſages qui régnèrent dans ces tems, qu'on peut acquérir celle des diverſes conſtitutions qui ſubſiſtent actuellement en Europe; comme celle des coutumes & des loix par leſquelles nous ſommes à préſent gouvernés. Elles remontent juſqu'à ces tems; la trace n'en eſt pas difficile à ſuivre; & quelque changement ou quelque altération que le choix, la variété des incidens, celle du climat, ou le génie de quelque nouveau légiſlateur y aient apportés dans là ſuite des ſiècles, & dans les différentes nations, elles tirent inconteſtablement leur origine de celles qui prévalurent dans ces tems barbares. N'exceptons pas ce noble ſyſtême de liberté britannique, qui a été tant de ſiècles à ſe perfectionner; ce beau ſyſtême a été trouvé dans les bois, dit le préſident de Monteſquieu, au chapitre de *l'Eſprit des loix*, dans lequel il trace l'image de la conſtitution angloiſe; agréable alluſion à quel-

ques-unes de ses plus belles institutions, évidemment descendues des anciens germains, qui ne vivoient pas dans des villes policées, mais répandus dans une région sans culture & couverte de forêts.

J'ajoute que l'histoire des artifices employés dans ces siècles ténébreux, par les papes & les autres ecclésiastiques, pour se procurer & pour maintenir une autorité suprême sur tout le monde chrétien, peut offrir une sombre & désagréable peinture des affaires humaines; mais n'en est pas moins utile pour nous préserver de toutes sortes de superstitions; erreurs tyranniques, qui sont capables d'éteindre tous les principes de générosité dans le cœur des hommes, & dont l'effet sur l'esprit, est de le resserrer & de l'arrêter si prodigieusement, qu'il ne reste aucun monument de ces siècles, dont on ne puisse conclure en général que l'Europe étoit alors aussi stupide, aussi barbare, que ses parties les plus éloignées & les moins policées le sont encore aujourd'hui.

Il ne paroîtra pas surprenant que ceux qui faisoient servir le masque de la religion aux vues les plus prophanes, préféraffent les ténèbres à la lumière, & s'efforçassent d'entretenir les nuages d'ignorance & d'erreurs, où l'esprit des hommes étoit plongé. Ils ne doutoient pas qu'au moment

qu'ils feroient diffipés, leurs rufes ne fuffent découvertes, & que le monde ne fecouât le joug tyrannique. C'eft ce qu'on vit arriver. Le concours de plufieurs circonftances, fpécialement l'invention de l'art d'imprimer, qui fut découvert au milieu du quinzième fiècle, ayant rendu la durée des ténèbres impoffible, bientôt le génie de l'Europe éclata, les fciences & les arts commencèrent à fleurir; les précieux reftes de l'antiquité furent étudiés; l'efprit des anciens fut admiré, & l'admiration lui fit naître des imitateurs : la fuperftition ne put faire face à des adverfaires fi puiffans; les fabuleufes légendes tombèrent dans le mépris; la vraie doctrine du ciel fortit des ténèbres; les hommes ouvrant les yeux à fes divines clartés, apprirent à diftinguer ce qui venoit d'une fource humaine ou divine; & dans une grande partie de l'Europe, la faine religion reprit heureufement tous fes droits.

Depuis cette grande révolution, & plus d'un fiècle auparavant, pendant qu'elle fembloit fe préparer, l'hiftoire de l'Europe eft particulièrement intéreffante, autant par les connoiffances qui n'ont pas ceffé de croître depuis ce tems, que par le changement général des gouvernemens & de la police de l'Europe, qu'on peut hardiment rapporter à cette époque. L'autorité des fouverains & les droits du peuple furent

éclaircis, & s'établirent fur des fondemens mieux réglés, l'orgueil des tyrans inférieurs fut foumis à l'autorité des rois, & les peuples, foutenus & protégés par leurs fouverains, s'animèrent d'un efprit qui leur fit dédaigner d'être opprimés & foulés aux pieds par ceux qui les traitoient en efclaves. En un mot, la face de l'Europe fut changée; & par degrés on vit prendre à fes gouvernemens, cette forme qui s'eft foutenue depuis : les progrès ne furent pas les mêmes; dans les uns, ils furent plus grands & plus rapides; dans les autres plus foibles & plus lents; dans quelques-uns, le pouvoir dont les grands furent privés, tomba principalement dans les mains du roi, comme en France; dans d'autres, comme en Angleterre, le corps du peuple en acquit une partie confidérable.

Expliquer par quelles voies ces grands changemens furent produits, & comment les rois & les peuples trouvèrent le même intérêt à borner le pouvoir de ceux qui, vivant en maîtres abfolus dans leurs propres domaines, ne reconnoiffoient guères d'autre loi que la force, & n'obéiffoient au prince, dont ils étoient vaffaux, que par des motifs d'intérêt ou de crainte; expliquer auffi comment la fituation naturelle d'un païs, favorifant le commerce & l'enrichiffement du peuple, fit acquérir aux communes un degré d'au-

torité, qui n'entroit pas dans les vues de ceux qui venoient d'abaiſſer celle des barons; & comment dans un autre pays, la diſpoſition militaire de l'état & ſa ſituation par rapport aux puiſſances voiſines, retarda les progrès du commerce, & contint le peuple dans une foibleſſe, qui ne lui permit pas d'entrer en partage de l'autorité, ce ſeroit, Monſieur, m'écarter beaucoup des bornes d'une lettre, & répéter ce qui ſe trouve déjà dans un grand nombre de bons ouvrages.

Monteſquieu, à qui l'on peut donner juſtement le noble titre de légiſlateur de l'univers, obſerve dans ſon Eſprit des loix, & développe, avec ſon habileté ordinaire, les cauſes des grandes révolutions arrivées dans les gouvernemens & dans les ſituations de chaque peuple du monde. Il y a peu de livres, Monſieur, qui ſoient auſſi dignes de votre étude, & qui renferment un fonds de connoiſſance plus convenable à la jeune nobleſſe de notre nation : l'auteur de l'Hiſtoire chronologique de France, conclut ſes remarques par quelques pages fort inſtructives, dans leſquelles il explique habilement les moyens qui ont donné la forme préſente à la monarchie françoiſe; & quoiqu'il ſe borne à la police de ſa patrie, il conduit les autres nations à des réflexions utiles pour elles-mêmes. Peu d'ouvrages ſont écrits avec plus de jugement, avec une clarté plus con-

cife, & renferment en fi peu d'efpace tant d'idées utiles.

L'hiftoire de notre propre nation tient affurément un rang diftingué, fur-tout celles de fes parties où notre gouvernement a reçu de grandes altérations, où la forme civile & religieufe a pris une différente forme, où ces privilèges, qui nous font fi chers, ont été acquis, & où la fuperftition & la tyrannie, fous le joug defquelles le genre humain gémiffoit depuis fi longtems, firent place à l'heureux règne de la réformation eccléfiaftique & de la liberté. En étudiant à quoi nous devons nos avantages, nous pouvons apprendre comment ils peuvent être maintenus, & peut-être accrus & confirmés ; car eft-il quelque fyftême humain qu'on puiffe nommer parfait?

Si l'on cherche à fe convaincre du prix ineftimable de la liberté civile & religieufe, & de la glorieufe influence fur les affaires humaines, il fuffit de comparer ce que l'Europe eft aujourd'hui, à ce qu'elle étoit il y a deux fiècles. Sans entrer dans des réflexions offenfantes fur les différends de religion, il ne reftera nul doute que les progrès de tous les genres ne foient dûs à la ruine des anciennes fuperftitions, fi l'on confidère qu'ils n'ont été plus éclatans dans aucuns pays, que dans ceux où la religion s'eft pu-

rifiée par des changemens qui portent le nom de réformation chez les proteſtans, & celui de rétabliſſement de la diſcipline chez les catholiques, mais dont l'heureux effet, dans les deux partis, eſt évidemment d'avoir détruit les cauſes de l'ignorance & de la puſillanimité, en affoibliſſant l'exceſſive autorité des eccléſiaſtiques.

On a dit, » ſans Deſcartes, Newton n'auroit » peut-être pas été; & monſieur de Voltaire » a cru pouvoir ajouter, que Deſcartes n'auroit » peut-être pas été ſans Luther & Calvin. (1) J'adopterai cette addition, indépendamment de l'opinion qu'on peut ſe former de ces deux chefs

---

(1) L'auteur d'un livre françois, dont le titre eſt *Mes Penſées*, & qui contient quantité de bonnes choſes, fait une réflexion que j'approuve moins: « Monſieur de » Voltaire a dit & redit qu'il étoit triſte que d'auſſi mé» diocres eſprits que Luther & Calvin euſſent fait tant » de proſélytes, tandis que Locke & Newton en ont » fait ſi peu; mais il ne prend pas garde que Locke » & Newton n'ont eu des ſectateurs que dans les pays » où Luther & Calvin ont été ſuivis, & qu'ils ſont » inconnus par-tout où la doctrine de ces eſprits mé» diocres a été proſcrite? » Rien n'eſt ſi faux que cette idée, du moins à l'égard de Newton; & je peux en rendre témoignage, moi, qui ai vu la philoſophie de ce grand homme, non-ſeulement honorée, mais ſuivie preſque généralement en France & dans toute l'Italie.

de sectes, si M. de Voltaire a seulement voulu dire que les disputes, dont ils ont ouvert la source, n'ont pas peu servi à favoriser le libre usage du raisonnement. Il est, en effet, de la dernière évidence, que cette liberté de raisonner, qui est le droit du savoir, & que l'aveugle crédulité proscrit, a produit & doit produire des effets merveilleux, pour l'agrandissement de l'esprit & de l'intelligence des hommes.

Aussi, depuis cette mémorable époque, les connoissances humaines n'ont fait que s'étendre, par une chaîne continuelle de progrès & d'accroissemens sensibles. La nature physique & morale fut d'abord étudiée d'une manière plus mâle & plus raisonnée; & de tems en tems, par la force de quelques génies supérieurs qui se trouvoient libres de suivre & de publier la vérité, on vit éclater de grandes lumières. Les fausses méthodes de raisonner, enfantées par les scholastiques des siècles ténébreux, commencèrent à tomber dans le mépris; car ce ne fut pas tout d'un coup, qu'on secoua le joug des chimères de l'école; elles disparurent successivement, tantôt l'une, tantôt l'autre, jusqu'à ce qu'un profond génie de cette île, Bacon, apprit aux hommes comment ils devoient étudier la nature. (1) Les

(1) J'aimerois mieux que monsieur de Voltaire eût

Descartes, les Galilée, les Gassendi, &c. entrèrent dans une route ouverte, & l'élargirent encore, par le perfectionnement de leurs méthodes, par la hardiesse de leur marche, & par les divers succès de leurs découvertes. Newton, qui leur succéda bientôt, trouvant la voie si bien préparée, y fit des progrès plus heureux encore, par un admirable usage de leurs lumières & des siennes; il développa le systême de la nature, il en expliqua les loix avec une pénétration infiniment supérieure à tout ce qui l'avoit précédé (1); & la modestie ne le guidant pas moins que le jugement & le génie, il établit son systême sur des principes d'expérience, à l'épreuve de tous les tems, & qui ne feront pas place, comme les imaginations d'autres philosophes, à des songes

---

dit & redit, que peut-être sans Bacon, Descartes n'auroit pas été.

(1) Tout le monde ne sait pas les deux vers suivans.

Nature and its Laws were in a dark night:
God Said, let Newton be, and all walls light.

C'est-à-dire, en françois:

La nature & ses loix étoient dans une profonde nuit:
Dieu dit, que Newton existe; & tout devint lumière.

de nouvelle mode. En même tems, les méchaniques furent cultivées & rendues utiles aux différens befoins de la vie : le travail des hommes en étant devenu plus aifé, ils apprirent à faire un meilleur ufage des matériaux que la terre leur fournit dans une fi grande abondance, pour les néceffités naturelles & pour le plaifir. La navigation fut perfectionnée, & le commerce entre les différentes nations du monde, rendu plus fûr & plus aifé. La fociété s'étant polie par degrés, les manières s'étant adoucies & civilifées, on vit difparoître entièrement la rudeffe des fiècles précédens; & celui de *Louis XIV*, ou de la révolution, ou du *chevalier Newton*, ou tel autre nom par lequel on voudra le diftinguer, fut fi rafiné, qu'il doit-être mis au rang de ce petit nombre d'heureux fiècles, auxquels le nom d'âge d'or convient mieux qu'à celui qui l'a toujours porté.

C'eft, Monfieur, dans cet âge de lumières que vous êtes né, car nous pouvons nous flatter qu'il n'eft pas fini; les fciences & les arts ne font pas encore prêts, j'ofe l'efpérer, à prendre leur vol vers des régions moins favorifées jufqu'à préfent par les mufes. Gardons-nous néanmoins de les négliger; au premier dédain, au moindre défir différent de faveur, ces divinités volages pafferoient chez des adorateurs moins indignes,

accompagnées de tout ce qu'il y a d'ingénieux, d'estimable, & ne laisseroient derrière elles que l'ignorance & la barbarie. Alors, notre île redeviendroit ce qu'elle étoit autrefois, une région grossière & farouche, & cesseroit d'être un des plus heureux séjours de la liberté, & du savoir; cette seule idée est assez choquante pour inspirer, à chacun de nous, la résolution d'employer tous nos efforts à prévenir ou retarder un changement si terrible; & l'élévation de la naissance, ou du rang, en augmente l'obligation & le pouvoir.

LETTRE IV.

Sur la Biographie.

Le plaisir que vous prenez, Monsieur, à lire la vie des hommes illustres, est heureux & naturel; il a deux grands avantages; d'être extrêmement agréable, & singulièrement utile à l'instruction. Nous prenons un intérêt sensible aux personnes qui font une figure distinguée dans l'histoire, & dont les actions nous paroissent dignes d'être transmises à la postérité; nous sommes naturellement curieux de savoir les plus remar-

quables circonſtances de leur vie; d'apprendre quelle conduite ils ont tenue dans la vie privée & dans les affaires publiques; c'eſt-à-dire, dans le double rôle d'homme & de citoyen. C'eſt une curioſité que les règles de la compoſition ne permettent pas de ſatisfaire, à l'hiſtorien qui écrit l'hiſtoire générale d'une nation : ſon ſujet l'attache aux faits généraux, il ne peut y faire entrer l'hiſtoire des particuliers d'un état, qu'autant qu'ils ont eu part aux affaires, & contribué aux évènemens, dont il trace le récit.

La juſteſſe de cette règle ſe fera ſentir par l'analogie qu'on peut y trouver, avec ce qui s'obſerve dans la compoſition des autres ouvrages. En peinture, l'artiſte s'attache à quelqu'action particulière, qu'il choiſit pour ſujet de ſon tableau, & ne doit y joindre aucune circonſtance, qui ne ſerve à relever l'action principale, par une augmentation de force & de vie; un tableau qui repréſente le choix d'Hercule, n'admet aucune autre circonſtance de ſa vie, que celle où les deux déeſſes de la vertu & du plaiſir ſe préſentent au héros, l'une pour l'exhorter à ſuivre la route mâle de la tempérance & du travail; l'autre pour l'engager dans les ſéduiſans ſentiers de l'indolence & du vice : toute autre partie de l'hiſtoire d'Hercule eſt étrangère au ſujet, & ne peut entrer dans cet ouvrage ſans bleſſer l'unité du

deſſein, ſans détourner l'attention de ſon véritable objet; en un mot, ſans rendre cette peinture irrégulière & choquante.

Dans une tragédie, dont le ſujet ſeroit la mort de Caton d'Utique, la régularité du théâtre excluroit toute autre action de ce grand homme, que celles dont ſa mort fut accompagnée, & qui peuvent ſervir à fortifier l'effet de cet évènement.

La règle n'eſt pas moins pour l'hiſtoire; rien ne peut entrer avec propriété dans celle d'une nation particulière, s'il ne tend à faire prendre une juſte idée de ſon génie, de ſes mœurs, de ſes uſages, des loix de ſa conſtitution, de ſes exploits militaires, & de ſa police dans les tems de paix, ou de tout ce qui paroît appartenir à la connoiſſance des affaires du gouvernement, & au caractère de cette nation: les actions d'un particulier, quelque admirables qu'on les ſuppoſe, ne demandent d'être obſervées, & d'y trouver place, qu'autant qu'elles ont eu d'influence ſur les affaires générales du pays.

Mais il eſt auſſi conſtant que les actions de ceux qui ont part aux affaires publiques, ne ſont pas les ſeules qui méritent d'être célébrées, & que les circonſtances de leur vie privée, peuvent être non-ſeulement les plus intéreſſantes, mais ſouvent les plus propres à nous inſtruire.

On juge aisément combien il y a de fruit à tirer de l'histoire d'un grand homme, dans un détail de sa vie, qui nous en représente toutes les circonstances remarquables; qui nous fait considérer sa conduite domestique, comme ses occupations extérieures, ses manières & ses sentimens dans un cercle d'amis, comme sa contenance & ses opérations dans une assemblée publique; qui nous le fait voir à la tête de sa famille, comme à celle d'une armée; qui le suit du sénat à son cabinet; en un mot, qui nous expose le caractère réel, & le vrai portrait de l'homme, comme celui du grand citoyen.

Le bonheur du monde ne dépend pas moins de la conduite des hommes dans les fonctions de la vie privée, que dans les affaires publiques; d'ailleurs, ceux qui ont souvent l'occasion de se rendre utiles & de faire le bien dans l'un de ces deux rôles, ne l'ont guères moins dans l'autre. Il est difficile qu'avec le pouvoir de servir éminemment son prince & sa patrie, par les qualités qui font l'homme d'état & le patriote, on n'ait pas une sphère très-étendue dans laquelle on puisse exercer les vertus privées, être un objet d'amour ou de haine, & contribuer ou nuire à la prospérité, au bonheur d'un grand nombre d'hommes. Ainsi l'espèce d'histoire, qui consiste proprement à représenter les qualités

aimables & bienfaisantes des hommes illustres, & qui par d'engageantes peintures de leurs vertus excite un lecteur à les imiter, doit avoir assurément une heureuse influence sur les affaires humaines, & produire les plus utiles effets. Je plains ceux qui ne se sont jamais senti le cœur enflammé d'amour pour la vertu, & d'admiration pour les grandes & généreuses actions, en lisant l'histoire d'un grand homme, qui joint la bonté au mérite supérieur, composée par un habile écrivain; ils doivent être insensibles à toute vertueuse émotion.

La biographie ne demande pas peu de talens: elle veut un esprit vif, capable d'être sensiblement frappé par certaines circonstances qui caractérisent leur sujet, & de savoir séparer ces propriétés de caractère, de ce qu'il a de commun avec mille autres (1). Un auteur tel que je

(1) Un ouvrage anglois, que l'auteur a modestement intitulé : *Catalogue des auteurs royaux d'Angleterre*, jette, en peu de pages, plus de jour sur quelques-uns de ses caractères, par un choix judicieux de circonstances, qu'il n'en résulte de plusieurs volumes qui l'ont précédé.

L'auteur *des Danses* a dit hardiment, avec une obscurité qui se laisse pénétrer: « J'aimerois mieux avoir

le

le désire, doit avoir en partage ce discernement, qui fait pénétrer les actions des hommes, & qui ne s'en laisse pas imposer par de fausses apparences ; il ne doit être ni passionné pour son héros jusqu'à l'enthousiasme, ni trop froid pour son honneur ; il doit avoir cette impartialité, si rare dans les biographes, & sur-tout dans ceux qui donnent les vies de leurs contemporains, ou des personnages voisins de leur tems. S'il est question au contraire d'un sujet plus éloigné ; combien de travail & d'exactitude, pour lire les écrivains du même tems, & pour découvrir toutes les sources de lumière & de vérité ?

Quand je lis la vie d'un homme illustre bien écrite, & que mes réflexions se tournent sur la peine qu'il en a coûté à l'auteur pour se faire jour dans les épaisses broussailles d'où l'ouvrage élégant semble éclore, je crois devoir beaucoup de reconnoissance au laborieux historien qui m'a procuré, par ses sueurs, tant d'instruction & de plaisir (1).

» fait l'histoire de.... qui n'a pas plus de dix pages, » que la belle, l'admirable, l'immortelle histoire de..., » qui a dix gros volumes ».

(1) Ad res pulcherrimas ex tenebris ad lucem erectas, alieno labore deducimur. *Seneque.*

Je suis trompé si la plupart des lecteurs ne conviennent pas qu'ils ont rarement senti plus de satisfaction, ou du moins qu'ils n'ont jamais été moins ennuyés de leur lecture, qu'en lisant une vie particulière; spécialement si c'étoit celle de quelque personnage, dont le caractère eut quelque rapport avec leur propre tour d'esprit & de sentimens; & j'ai quelquefois pensé qu'une excellente méthode, pour découvrir le génie particulier d'un homme, étoit d'observer quelles sont les vies qui lui plaisent le plus, dont il aime mieux s'entretenir, & qui font sur lui les plus profondes impressions. Ceux qui témoignent plus d'admiration pour la rapide & fougueuse valeur de Charles XII, que pour la prudence & la modération consommées de Marlborough, ou qui, dans le choix de leurs lectures, prennent plus de plaisir aux histoires qui ressemblent à celle du héros de Suède, seront reconnus, dans l'occasion, plus propres à former une attaque désespérée, qu'à conduire une entreprise raisonnable. Ceux qui sont moins fatigués en lisant la vie d'un sage & vénérable chancelier, ou d'un pieux & savant prélat, que celle d'un célèbre militaire, sont vraisemblablement faits par la nature, pour porter de meilleure grâce la robe ecclésiastique ou civile, qu'un bâton de général. Ajoutons que ceux qui prennent plus de goût aux images d'une

vie paſſée dans la retraite, loin du tumulte des cours & des affaires, qu'à celles du mouvement & des intrigues du monde, ſe trouveroient mal placés s'ils abandonnoient entièrement un genre d'occupations ſimples, pour ſe jeter dans les ſoins de l'adminiſtration publique.

C'eſt donc un moyen preſque ſûr, pour nous faire découvrir à quoi la nature nous a rendus propres, quelle carrière elle nous invite à ſuivre, & pour quelle autre elle nous a refuſé des diſpoſitions; d'où l'on doit conclure, qu'un des meilleurs offices qu'on puiſſe rendre aux jeunes gens, avant qu'ils aient choiſi leur état, eſt de mettre entre leurs mains des vies & des mémoires particuliers de différens caractères, qui les aideront à diſtinguer ce qui convient le mieux à leur génie naturel; car ceux qui prennent un caractère que la nature ne leur a pas donné, feront difficilement un rôle diſtingué dans le monde, feront rarement utiles à la ſociété, & plus rarement encore heureux en eux-mêmes.

Mais entre tous les récits qui repréſentent les actions des grands-hommes, les plus inſtructifs & les plus agréables, ſont ceux qui nous ſont venus des acteurs mêmes. Il eſt vrai que la partialité naturelle de l'amour-propre peut tenter quelquefois l'écrivain de revêtir de ſpécieuſes couleurs les parties de ſa conduite dont il a quel-

que blâme à craindre, ou moins de gloire à prétendre : mais la force qui règne ordinairement dans ces ouvrages, cette chaleur que le souvenir de ce qu'on a fait inspire toujours en l'écrivant, & sur-tout l'intime connoissance qu'on a du sujet, compensent les autres désavantages, frappent le lecteur avec plus de force, & l'intéressent bien plus pour un héros qui s'offre à lui sous la double qualité d'acteur & d'écrivain, que ne le peuvent jamais les relations moins animées d'un simple compilateur.

Votre mémoire, Monsieur, vous en rappellera des exemples anciens & modernes. Quel autre que Jules César eût écrit ses actions, avec cette éloquence & ce feu qui se font admirer dans ses commentaires ? Ou, qui nous auroit fait suivre Xenophon & ses dix mille grecs dans leur pénible & glorieuse retraite, avec autant d'intérêt, avec une curiosité, une inquiétude aussi vives, qu'il l'a fait lui-même dans son *Anabase*, où l'habileté de l'écrivain répond à celle du général.

Entre les modernes, combien n'avons-nous pas de mémoires, ou d'histoires de grands hommes, écrits du ton le plus instructif & le plus animé, par les héros mêmes ? Nommerai-je les mémoires de Sully, où tout le monde convient qu'on prend une idée plus juste de l'excellente

bonté, de l'habileté consommée & de toutes les qualités héroïques de son maître, que dans aucune autre des nombreuses relations de leur tems. Le cardinal de Retz, ce génie extraordinaire, jeté par son active & fougueuse disposition dans toutes sortes d'affaires & d'intrigues, a tracé dans ses mémoires un caractère des plus forts & des plus singuliers, dont on ait l'exemple. En nous exposant de bonne foi ses bonnes & ses mauvaises qualités, en nous découvrant ses foibles, avec plus de hardiesse & de liberté que tout autre ne l'auroit pu faire, il a rendu ses fautes utiles au monde, a fait connoître les dangers & les pernicieux effets d'une ambition opiniâtre & démesurée, qui sait tout mettre en confusion, mais qui ne sait pas calmer l'orage après l'avoir élevé; qui *sait brouiller*, comme les françois s'expriment quelquefois lorsqu'ils parlent de ces caractères, *mais non dénouer* (1)? D'autres nations ont comme eux un grand nombre de mémoires, dont la lecture est très-amusante, & qui font pénétrer dans le caractère de plusieurs grands hommes, d'une manière qui diffère peu du commerce personnel.

(1) C'est une citation françoise, qui se trouve dans l'anglois, & tirée je ne sais d'où.

Ne puis-je pas ajouter, comme une preuve de l'intérêt qui règne dans cette sorte d'écrits, que les auteurs des meilleurs romans n'ont pas imaginé de plus puissantes méthodes pour plaire & pour attacher, que de mettre leur narration dans la bouche même du héros.

Le nom de roman, amené par mon sujet, me donne l'occasion d'observer que cette espèce de Biographie artificielle a ses avantages, lorsqu'elle est exécutée de main de maître. L'auteur affité des chaînes de la vérité historique, est libre de choisir les évènemens qu'il croit les plus propres à faire goûter ses principes de morale, ou tout autre instruction. Le peintre qui représente avec une exacte ressemblance des scènes réellement existantes, possède un art qui mérite des éloges; mais, assurément, celui dont le pinceau créateur, comme l'exprime avec son énergie ordinaire l'homme de la plus *créatrice* imagination (1), excelle à représenter des scènes d'une

(1) . . . . In a fine. Frenzy Rolling,
Doth glance from heaven. Earth, from Earth to heaven;
And, as imagination bodies forth
The forms of things unknown,
Turn them to Shape, ... !

Shakespear.

beauté raviſſante dont il prend le modèle en lui-même, avec l'art d'en ajuſter le merveilleux aux vrais principes de la nature, doit être applaudi tout à la fois pour l'exécution & pour le génie. De même un auteur qui nous donnant l'hiſtoire d'un héros feint, la remplit de grandes & inſtructives aventures, nous fait oublier par leur vraiſemblance, que nous liſons un roman, intéreſſe nos paſſions, & remue fortement toutes les affections du cœur humain, doit poſſéder un génie & des talens dignes d'une haute eſtime (1). Auſſi voyons-nous que les bons romans ſont plus rares que les bonnes hiſtoires; & cette obſervation ne permettra pas qu'on me ſoupçonne de vouloir ici recommander la lecture d'une infinité de plates ou d'obſcènes compoſitions, qui ſe publient ſous le nom de romans & de nouvelles. Le vice & l'extravagance, dont ils ſont remplis, ne peuvent plaire qu'aux débauchés, aux pareſſeux, aux ignorans, & les mettent au-deſſous du mépris même du lecteur vertueux & ſenſé. Mais dans les langues étrangères, comme dans la nôtre, il en eſt quelques-uns d'une

(1) Ille per extentum funem mihi poſſe videtur.
Ire poëta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat mulcet, falſis terroribus implet. *Horat.*

autre trempe, où non-ſeulement on peut apprendre par quels reſſorts le cœur humain ſe laiſſe conduire, mais où l'on trouve de bonnes leçons des uſages du monde, & d'excellentes peintures des mœurs qui, nous faiſant rire de la folie d'autrui, ſervent à nous garantir nous-mêmes du ridicule.

Nous avons une vie d'homme illuſtre, qui n'eſt pas moderne à la vérité, mais que je ne puis me refuſer la ſatisfaction de nommer, autant parce que la divine élégance de ſon ſtyle a fait dire au plus grand des écrivains, que les muſes ont parlé par la bouche de l'auteur (1), que pour confirmer ce que j'ai dit à l'honneur des bons romans, en faiſant obſerver que la plupart des critiques regardent l'hiſtoire de la vie de Cyrus, comme un ouvrage d'imagination. Ils conviennent tous du moins, que ſi les principaux faits peuvent être vrais, l'auteur les a revêtus de toutes les circonſtances capables de les embellir, pour faire de ſon prince un parfait modèle de religion, de ſageſſe & d'héroïſme. Je ne connois pas de livre qui mérite d'être plus vivement recommandé que la Cyropédie aux jeunes gens de diſtinc-

(1) Xenophonſit voce muſas quaſi locutas ferunt. *Cicéron.*

tion. Le monde a peu d'ouvrages de cette beauté, & n'a pas d'hiſtoire dont l'influence puiſſe être de la même force, pour remplir le cœur de nobles & généreux ſentimens, ou qui préſente à l'eſprit de plus excellens modèles d'une ſage & vertueuſe conduite. Rien ne prouve mieux de quel agrément & de quelle utilité peut-être l'ouvrage d'un vrai génie, qui ne ſe renfermant pas dans les faits réels, donne l'eſſor à ſon imagination, pour en inventer de propres à faire paſſer d'utiles inſtructions, ſous une forme agréable.

Entre les moyens de parvenir à la connoiſſance particulière du caractère des grands hommes, on a toujours regardé la lecture de leurs lettres familières comme un des plus ſûrs, pour découvrir leurs principes, & les motifs réels de leurs actions. Le cœur s'ouvre dans une lettre qu'on écrit à ſon ami; il explique en liberté ces opinions & ces ſentimens, que la prudence ne permet pas toujours de laiſſer pénétrer au public, ou que des motifs, moins honorables peut-être, lui font ſoigneuſement déguiſer.

Le plus grand des avantages & le plus doux des plaiſirs d'une honnête amitié, celui dont une ame inquiète, affligée, tire le plus agréable ſoulagement, eſt d'avoir quelqu'un dans le ſein du-

quel on puiſſe comme verſer ſes ſecrets, & dont la fidélité ſoit parfaitement à l'épreuve (1). Ce plaiſir a tant de charmes, que dans l'abſence de nos amis nous nous efforçons d'en jouir encore, en leur communiquant par écrit ces penſées, ces ſentimens, ces réflexions, que nous n'avons plus le bonheur de pouvoir leur découvrir dans une converſation perſonnelle. Les lettres qui s'écrivent entre deux amis, doivent être du même tour, doivent reſpirer le même eſprit, que le langage de leurs entrevues; & cette tranſmiſſion de leurs cœurs ſemble nous introduire dans leur confidence, nous rendre auſſi familiers avec eux qu'ils le ſont enſemble.

Quand on lit les lettres de Cicéron & celles de ſes amis, on ſe croit intimement lié avec ces grands perſonnages; on entre dans leur manière de penſer, on conçoit quels auroient été leurs ſentimens dans certaines circonſtances; & s'il eſt poſſible de prendre une juſte idée de leurs principes & de leurs motifs de conduite, c'eſt aſſurément par cette voie. M. Melmoth l'a prouvé dans ſes ingénieuſes remarques ſur cette belle par-

(1) Præparata pietate, *comme Seneque l'exprime admirablement*, in quâ tutò ſecretum omne deſtendat, quorum conſcientiam minùs timeas quam tuam.

tie des œuvres de Cicéron; il a fait connoître habilement combien on peut jeter de jour sur un caractère, par une exacte comparaison de ses lettres : on souhaiteroit, à la vérité, qu'elle fît autant d'honneur au fameux romain, qu'elle en fait à l'ingénuité de l'élégant traducteur, & qu'un homme du mérite & de la bonté réelle de Cicéron, n'eût pas terni ses plus grandes qualités par l'inconsistance de sa conduite.

Ceux qui peuvent lire les lettres du cardinal d'Ossat, sans y prendre autant de respect & d'affection pour le meilleur des hommes, que d'estime & d'admiration pour l'homme d'état, doivent se défier de leur naturel & de leur pénétration; c'est-à-dire, également de leur cœur & de leur esprit.

J'ai fait observer qu'en s'attachant à l'histoire des grands hommes par la lecture de leurs mémoires, de leurs lettres, ou des relations de leurs vies, composées par d'habiles biographes, on acquiert une sorte de familiarité avec eux, & l'on peut se flatter hardiment de s'être ouvert un accès dans la meilleure des compagnies. Qui n'en reconnoîtra pas facilement l'importance? Non-seulement la disposition du cœur des hommes se ressent du caractère de ceux avec lesquels ils vivent dans une étroite liaison ; mais pour les opérations même de l'esprit & du jugement,

leur tête se forme sur celle de leurs amis familiers, c'est-à-dire, qu'on devient ou foible, ou capable de quelque chose, suivant la foiblesse ou la capacité des personnes avec lesquelles on passe la plus grande partie de son tems.

Quels avantages ne tire-t-on pas de certaines compagnies ? & qu'il y a peu de fruits au contraire à recueillir d'un grand nombre d'autres? Combien de visites où tout se passe en vaines cérémonies, en insipide babil sur de frivoles sujets? Parure, équipage, chasse, jeu. Combien de gens dans le monde, qu'on ne quitte jamais sans humeur ou sans dégoût? Combien de sociétés dangereuses ? Combien d'insupportables rencontres ? Mais, dans l'illustre vérité où la biographie nous admet, il n'y a jamais de mal à craindre, & souvent il y a d'extrêmes avantages à recueillir. Tout devient une utile leçon, jusqu'aux fautes du héros, ou de ses contemporains, qui nous apprennent, tantôt à nous garder des mêmes erreurs, tantôt à ne pas nous laisser tromper par de fausses apparences, qui peuvent se retrouver les mêmes dans le cercle de connoissances où nous vivons. D'ailleurs, ce n'est pas la contagion du mauvais exemple qu'on doit craindre dans l'histoire des grands hommes, puisqu'on ne l'écrit ordinairement que pour faire admirer leurs vertus. Entre tous les héros de

Plutarque, il n'en eſt pas un dont l'exemple puiſſe nous conduire au choix d'un mauvais parti, dont la converſation ſoit dangereuſe, l'amitié fatale, la familiarité ruineuſe, en donnant occaſion à d'exceſſives dépenſes. Ils ſont toujours prêts à nous recevoir, & d'une manière qui nous laiſſe autant d'eſtime pour leurs vertus, que d'affection pour leurs perſonnes. Plus nous en aurons reçu d'inſtruction, plus nous nous appercevrons ſenſiblement que nous pouvons en attendre encore. Heureux donc celui qui ſait contracter des amitiés ſi nobles, & choiſir les directeurs de ſa conduite dans un ordre d'hommes, qui peuvent lui ſervir de conſeil, lui dire la vérité ſans rudeſſe, le louer ſans flatterie, en un mot, le former par leur exemple !

Vous me permettrez, Monſieur, de terminer cette lettre par quelques lignes d'un écrivain, dont les nobles ſentimens & la vive expreſſion ne manquent jamais d'enflammer le cœur d'une vraie paſſion pour la vertu, & qui dans ſes défauts mêmes, (1) comme on l'a juſtement obſervé, eſt plein d'agrémens. « *Horum*, dit

(1) Quintilien a dit de Senecque : *dulcibus abundat vitiis.*

» Seneque, en traitant à peu près le même ſujet,
» *nemo non vacabit, nemo non venientem ad ſe,*
» *beatiorem, amantioremque ſui demittit* ——
» *non conveniri & interdiù ab omnibus mortalibus*
» *poſſunt.* —— *Horum nemo annos tuos conteret;*
» *ſuos tibi contribuet: nullius ex his ſermo periculo-*
» *ſus erit, nullius amicitia capitalis, nullius ſump-*
» *tuoſa obſervatio* —— *feres ex his quidquid vo-*
» *les; per illos non ſtabit quominùs quantum plu-*
» *rimum ceperis, haurias. Quæ illum felicitas,*
» *quàm pulchra ſenectus manet, qui ſe in horum*
» *clientelam contulit! Habebit cum quibus de mi-*
» *nimis maximiſque rebus deliberet, quos de ſe*
» *quotidie conſultat, à quibus audiat verum ſine*
» *contumelia, laudetur ſine adulatione, ad quo-*
» *rum ſe ſimilitudinem effingat* ».



LETTRE V.

Sur le Goût.

QUAND on obſerve, Monſieur, le rôle que notre nation a fait pour le ſavoir, & la politeſſe dans les tems dont elle a le plus d'honneur à prétendre, il paroît évidemment que ſon caractère diſtinctif eſt la profondeur du jugement, la ſolidité de l'eſprit, & la force de l'expreſſion, plus que le rafinement ou la délicateſſe du goût.

Les Bacon, les Newton, les Locke, ont un droit inconteſtable au premier rang, dans l'empire de la profonde phiſoſophie. Milton & Shakeſpéar, ont penſé, ont pénétré dans tous les détours du cœur humain, ont tracé les caractères des hommes, & décrit tous les objets de la nature, avec une énergie qui ne cède en rien aux plus grands maîtres de l'antiquité, & qui les élève au-deſſus de leurs rivaux modernes; mais pour la correction & la fineſſe du goût, on ne peut déſavouer que Milton & Shakeſpear ne ſoïent fort inférieurs aux grands poëtes françois du même genre. Un d'entr'eux réfléchiſſant ſur le défaut de décence & de régularité,

qu'on peut trop justement reprocher au théâtre anglois, reconnoît les grands traits de génie, qui se trouvent dans nos tragédies, & confesse que si nous parvenions à nous corriger de ces irrégularités, nous emporterions bientôt la palme (1). Il n'y auroit effectivement qu'un aveugle préjugé qui pût nous fermer les yeux sur ce défaut d'exactitude & de pureté de goût, qui règne manifestement dans les meilleures & les plus fortes compositions de nos écrivains.

La cause de cette différence entre deux nations si voisines, semble mériter quelques observations; & peut-être aurai-je l'occasion dans mes remarques, d'observer comment un anglois peut contribuer au progrès de l'élégance & du goût dans sa patrie.

Vous êtes, Monsieur, fort au-dessus des basses préventions de ceux d'entre nous, qui ne peuvent entendre dire que les françois excellent en quelque chose. Je viens de citer un de leurs plus

(1) En Angleterre, la tragédie est véritablement une action; & si les auteurs de ce pays joignoient à l'activité qui anime leurs pièces, un style naturel, avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteroient bientôt sur les grecs & les françois. *Voltaire*, Essai sur le poëme épique.

célèbres

célèbres auteurs, qui nous accorde la préférence ſur quelques points ; pourquoi ne leur rendrions-nous pas la même juſtice ſur d'autres ? La vérité doit être le fondement de toutes nos opinions, & rien n'eſt tout à la fois plus abſurde & plus mépriſable, que de refuſer à d'autres que nous, le mérite qui leur appartient réellement.

Comme le goût de la capitale a toujours une extrême influence ſur celui de tout un pays, c'eſt communément dans quelques circonſtances ou quelques diſpoſitions particulières à la capitale, qu'il faut chercher la vraie ſource du caractère d'une nation ſur ce point. Les ouvrages d'eſprit, les productions de l'art, & tout ce qui ſert à déterminer la nature du génie & celle du goût, ſortent généralement de la principale ville d'un état; l'émulation qui naît des motifs de gloire ou d'intérêt, les occaſions & les facilités, ſi néceſſaires pour faire éclore ou pour encourager les talens, ne peuvent être les mêmes dans les villes de province ; delà vient que les capitales de chaque pays deviennent comme le centre, où tendent naturellement ceux que leur inclination porte à rechercher l'amitié des grands hommes, & fait aſpirer à la même grandeur, par l'exercice de leurs qualités naturelles, ou par la culture de leur eſprit & le développement de

leurs idées (1). Ainsi, la comparaison de deux capitales, c'est-à-dire celle de certaines circonstances favorables ou nuisibles aux progrès, peut conduire à former une conjecture très-probable, sur les causes de cette différence de goût, qui prévaut entre deux nations.

Paris & Londres, capitales de deux florissans royaumes, naturellement rivaux, les deux plus grandes villes de l'Europe, & les principaux siéges des sciences & des arts, non moins fameuses dans ces derniers siècles qu'Athènes & Rome l'étoient dans les anciens tems, sont gouvernées par des loix & des usages, & distinguées par des circonstances, bien plus différentes que celles des républiques athéniennes & romaines.

De toutes les grandes villes du monde, Londres est sans contredit la plus commerçante: Paris n'a guère d'autre commerce que celui de ses élégantes modes, & de ses ingénieuses manufactures. Paris est le siége d'une grande & fameuse Université, & d'un grand nombre d'académies, formées pour l'avancement des lettres

(1) Alios liberalium studiorum cupiditas, alios spectacula, quosdam traxit amicitia, quosdam industria; latam ostendendæ virtutis nacta materiam. *Senecque.*

& des arts; Londres eſt ſans académies & ſans univerſité. Paris a quantité de bibliothèques publiques, & de riches cabinets qui renferment des collections de peintures, de ſtatues, &c. & qui ſont ouverts à l'étude, ou à la curioſité de tous ceux qui s'y préſentent; il y a peu de bibliothèques publiques à Londres, peu de cabinets ouverts, & peu de diſpoſition à les ouvrir. Londres eſt la capitale d'un gouvernement libre ; Paris, celle d'un gouvernement abſolu : je n'ai prétendu nommer qu'une petite partie des circonſtances qui diſtinguent Londres de Paris. Quelques réflexions ſur chacune nous mettront peut-être en état d'expliquer la différence de goût qui ſe fait ſenſiblement remarquer entre ces deux villes.

Le commerce, qui produit d'ailleurs tant d'avantages, & qui répand l'abondance & le bonheur dans toutes les parties d'une nation, eſt moins favorable, & conduit moins à diverſes ſortes de perfections, telles que l'élégance du goût & des manières, qu'à des biens plus ſolides peut-être, & plus généralement ſentis. En faiſant tourner la principale attention des hommes aux recherches d'intérêt, en leur faiſant rapporter à cet objet tous leurs ſoins & leurs travaux, il leur laiſſe moins de tems pour l'étude des arts, moins de liberté d'eſprit pour

admirer les productions du génie & du goût: & ne considérant ici que ce qui peut influer sur le goût, ce n'est pas même une circonstance favorable pour la capitale angloise, d'être le plus grand port de mer du monde connu; il semble au contraire que la communication fréquente de ses habitans avec les gens de mer, peut être contagieuse pour eux, & les infecter d'un peu de rudesse, partage plus ordinaire des marins que la politesse & l'élégance; peut-être ne faut-il pas chercher d'autre explication pour les scènes basses & vulgaires qui ne sont que trop fréquentes dans nos auteurs dramatiques; c'est complaisance pour le goût dominant de leurs spectateurs: & probablement ces plaisanteries bizarres, qui distinguent les compositions théâtrales d'un pays maritime voisin du nôtre, viennent de la même cause.

Il n'y a point d'avantage qui n'ait quelque inconvénient à sa suite. Les parisiens qui vivent loin de la mer, dans une ville où le commerce se borne à quelques élégantes manufactures, & dont l'opulence n'est soutenue que par la passion de vivre dans la capitale, qui paroît commune à la noblesse françoise, ont droit de vanter la politesse & le goût rafiné de leur capitale; les bourgeois de Londres peuvent se glorifier d'un bien plus réel, & qui sert bien

mieux à leur bonheur ; de jouir d'une richesse & d'une indépendance répandues dans tous les ordres, par le commerce & la liberté ; d'être à couvert, chacun dans sa situation, de la tyrannie des grands ; & de voir la plus grande partie d'entr'eux en possession des faveurs du ciel, qui, dans d'autres lieux, sont le partage du petit nombre. Mais si le commerce n'est considéré que par l'influence qu'il peut avoir sur le goût, convenons qu'il n'est d'aucun avantage, & que ce n'est pas une circonstance heureuse pour le goût de Londres, que la plus grande partie du commerce de la nation soit entre les mains de ses habitans. Celui des françois s'exerce dans leurs villes de province ; les habitans de Paris, du moins ceux à qui l'on accorde la finesse du goût, sont composés de noblesse ou d'un grand nombre de particuliers aisés, qui vivant de leurs fortunes, sans prendre beaucoup de part aux affaires, ont le tems de rafiner leur goût, par la culture des sciences & des arts.

Tout le monde conviendra que dans chaque pays les universités sont la source & le principal siége du savoir. Dans ces siècles même, où les études qui s'y faisoient peuvent être traitées de ridicules, toutes folles & toutes capables d'égayer qu'elles étoient, l'Europe n'en avoit pas alors de meilleures, & ceux qui donnoient des

leçons dans les universités, étoient plus éclairés, ou moins ignorans que leurs concitoyens. Quoique la grande érudition soit quelquefois accompagnée, dans ceux qui la possèdent, d'une sorte de roideur à laquelle on a donné le nom de pédanterie, & qui fait trouver leurs manières bizarres, il n'en est pas moins constant qu'étant accoutumés à l'étude des grands modèles, ils doivent avoir le goût plus correct, & reçonnoître plus facilement les défauts d'un ouvrage où l'auteur s'écarte des bonnes règles, qu'on ne peut le supposer de ceux que leurs occupations n'ont pas conduits à former ou corriger leur goût par ces mêmes règles, établies sur l'exemple des plus grands génies de tous les âges, principalement des anciens. On peut même supposer que la conversation des savans doit être avantageuse pour les autres; que dans les villes où les gens de lettres sont en grand nombre, il se fait par eux une communication proportionnée de savoir à tous les ordres, & qu'on doit plus souvent compter sur la rencontre d'un homme de goût.

C'est une question assez délicate, de savoir lequel est du plus grand avantage pour le progres des sciences, que les universités, les colléges, & les autres établissemens qui regardent l'éducation de la jeunesse, soient placés dans les grandes villes, ou dans des villages éloignés. Les anciens

exemples femblent favorifer l'ufage de les placer dans la capitale, & d'élever fur-tout les jeunes gens de diftinction dans un lieu qui puiffe offrir à leur vue les fcènes auxquelles ils doivent prendre part un jour, lorfqu'ils feront parvenus à jouer leurs différens rôles dans la vie. « Epaminondas, la dernière année de la fienne, difoit, entendoit, voyoit, faifoit les mêmes chofes, que dans l'âge où il avoit commencé d'être inftruit. » Cette obfervation, qui eft d'un excellent juge (1), & relevée d'ailleurs par le nom d'un des plus grands caractères de l'antiquité, doit paroître d'un grand poids en faveur de l'ancienne éducation.

Mais quand la queftion que j'ai propofée demeureroit indécife, je n'en ferois pas moins perfuadé que l'univerfité de Paris a beaucoup contribué au progrès du goût dans cette capitale de la France, & beaucoup fervi à répandre parmi fes habitans une forte d'exactitude critique, comme d'autre part les membres de fon univerfité, vivant dans une fi grande ville, & dans la fociété de ceux qui mènent une vie plus active, ont continuellement l'occafion de perfectionner

(1) Le préfident de Montefquieu, en examinant la différence de l'ancienne & de la moderne éducation.

leur politeſſe, & la connoiſſance qu'ils ont des beaux arts, dont le véritable empire eſt la capitale d'un royaume.

L'univerſité de Paris eſt un vaſte corps, qui jouit des plus grands priviléges. Elle eſt compoſée de neuf ou dix colléges (1), qui participent à tous les droits de l'univerſité, & je crois, d'environ trente autres dont les droits & les priviléges ont moins d'étendue. Peut-on ſuppoſer que des fondations de cette importance, conſacrées à l'avancement des ſciences & des arts, ſoient ſans force pour en répandre le goût, dans une ville dont les habitans ſont mêlés, & communiquent ſans ceſſe avec une multitude de ſavans? Figurons-nous que nos différens colléges d'Oxford & de Cambridge ayent été fondés dans Londres : peut-on croire qu'ils n'euſſent pas eu la plus puiſſante influence pour y répandre le ſavoir & le goût, & que la ſeule converſation de tant de ſavans, dont ils ſont compoſés n'eût pas produit d'excellens effets ?

Paris joint à ſon univerſité pluſieurs eſpèces de ſociétés, ou d'académies, dont l'objet unique

(1) Le traducteur ne réforme rien à cette expoſition, pour faire connoître ce que les étrangers penſent de nos établiſſemens.

eſt de perfectionner le goût. L'académie françoiſe, pour le progrès de l'éloquence & de la poéſie; l'académie royale des inſcriptions & des belles-lettres, établie en 1663, pour encourager la culture des belles-lettres, pour l'explication des anciens monumens, pour tranſmettre à la poſtérité les évènemens remarquables de la monarchie, par des médailles, des inſcriptions, &c. L'académie royale de peinture & de ſculpture, ſous la conduite d'un directeur nommé par le roi, d'un chancelier, de quatre recteurs, dont l'un préſide à chaque quartier, & de douze profeſſeurs, chacun exerçant pendant un mois à ſon tour; dirigeant les études des jeunes élèves, leur propoſant des modèles, & corrigeant leurs deſſeins.

Si depuis le même tems il s'étoit formé à Londres une académie de ce genre, la capitale d'Angleterre ſeroit aujourd'hui le ſiége des arts, comme elle eſt celui de la liberté; les peintures que nous avons pris ſoin d'expoſer à l'exemple des françois, font déjà comprendre ce que vingt années de culture & de progrès nous promettent. Quelques-uns de nos deſſeins, de nos payſages, & même de nos tableaux hiſtoriques, ont découvert du génie & de l'exécution: les prix propoſés à nos artiſtes doivent exciter l'émulation, qui juſqu'à préſent eſt ce qui manque aux

anglois, pour briller dans tous les arts. Une heureuſe expérience fera bientôt voir que le génie ne leur eſt pas étranger, que la liberté eſt favorable au goût, & que ſi nous n'avons pas excellé dans les beaux-arts, comme dans les ſ[illegible]ces profondes, la lenteur de nos progrès [illegible]enue ou de quelque circonſtance acciden-[illegible], ou de quelque obſtacle facile à lever. Que ne devons-nous pas attendre ſous le règne d'un jeune monarque, diſtingué lui-même par ſon goût pour les beaux-arts, qui eſt monté ſur le trône dans un tems où le génie de ſes ſujets prend le même tour, & n'a beſoin que de ſa protection royale pour convaincre l'univers que dans un pays libre, tous les arts peuvent être portés à leur perfection. Mais nous ne faiſons qu'aſpirer encore à cet heureux ſort, & je n'en continuerai pas moins d'expliquer pourquoi nos voiſins y ſont plutôt arrivés.

Avec les trois célèbres académies que j'ai nommées, ils ont auſſi celle d'architecture, où l'inſtruction eſt gratuite & ſoutenue par des prix qui ſe diſtribuent annuellement, pour exciter l'émulation des étudians.

Que dirai-je de l'établiſſement d'une nouvelle ſociété françoiſe, pour l'encouragement général des arts, des manufactures, & du commerce? C'eſt avec la plus grande ſatisfaction que nous

en obſervons déjà les effets, non-ſeulement dans grand nombre de bons ouvrages où l'agri-ure eſt réduite en ſcience, & qui vont en hâter les progrès ; mais dans une infinité d'heureuſes découvertes, de nouvelles méthodes qui ne regardent pas moins la partie de l'élégance & de l'ornement, c'eſt-à-dire, les arts libéraux, que celle des méchaniques, & des néceſſités de la vie.

Une différence des plus remarquables entre la capitale de France & la nôtre, c'eſt que la première eſt abondamment pourvue de grandes bibliothèques publiques, dont l'accès eſt toujours libre, & qui ſont accompagnées d'une nombreuſe collection de peintures, de ſculptures, de gravures, & de toutes ſortes de curioſités de la nature ou des arts, tréſors toujours ouverts, & qui donnent aux jeunes françois l'occaſion de connoître leur génie ; tandis que dans les autres pays, où la plus grande partie des habitans ſont privés de ces nobles ſpectacles, ceux que la nature a partagés de quelques talens, n'ont jamais le pouvoir de les découvrir, ni la moindre occaſion d'en être avertis, du moins par le ſentiment. Vous comprenez aiſément, Monſieur, que dans notre grande ville de Londres il doit ſe trouver quantité de jeunes

gens qui, voyant une collection de beaux ouvrages, sentiroient que la nature les a rendus propres aux mêmes arts, & peut-être deviendroient eux-mêmes de fameux artistes ; mais qui n'ayant pas cette heureuse occasion, passent leur vie dans l'obscurité sans être tentés de mettre au jour des talens dont ils sont réellement partagés, & qui feroient, avec un peu de culture, l'ornement du monde & l'honneur de leur patrie. Il est vrai que les circonstances deviennent plus favorables, & que ce qui manque à notre capitale, pour être aussi polie qu'elle est grande & riche, s'y rassemblera vraisemblablement par degrés. Notre *musæum* l'emporte déjà sur tout ce qu'on voit du même genre à Paris ; il est digne de la grandeur & de l'opulence de Londres ; il ne peut manquer de s'accroître & de s'embellir, par les nouveaux dons des savans & des curieux ; le plan en est étendu, & les réglemens très-sages ; l'homme d'étude y peut lire, & le philosophe y peut observer les productions de la nature : mais, outre qu'il est encore l'unique établissement de ce genre, n'est-il pas à craindre qu'un excès d'égards pour l'ordre & la propreté n'en rende l'accès trop difficile au public, & ne nous prive par conséquent du principal avantage qu'on a dû s'y proposer ?

Les anglois qui ont fait le voyage de Paris, peuvent retrouver dans leur mémoire toutes ces belles collections de peintures, qui font ouvertes à la vue du public. Combien n'ont-ils pas trouvé de jeunes gens à la salle du Louvre, attachés à l'examen des meilleurs ouvrages de la nation, que chaque peintre présente annuellement, comme au théâtre du mérite & de la renommée ? Combien n'en ont-ils pas vu au Palais du Luxembourg, admirant la fameuse galerie, & cette noble collection de chefs-d'œuvres qui se voit dans les autres appartemens ? La collection de M. le duc d'Orléans au Palais Royal, une des plus nombreuses & des plus riches que je connoisse en-deçà des Alpes, n'est pas dérobée de mauvaise grâce aux yeux du public, ou fermée pour ceux qui n'achètent pas, comme à Londres, le plaisir d'un tel spectacle à prix d'argent. A certaines heures, tous ceux que le goût de l'art y conduit, ont la liberté d'examiner les plus célèbres ouvrages des différentes écoles ; & pour ceux qui veulent se former une idée de tout ce que l'ingénieux art de la gravure peut offrir en peintures, en statues, en édifices, en jardins, &c. on y montre une si nombreuse collection de dessins & de plans, qu'il ne reste rien à désirer à la plus avide curiosité.

Outre ces collections publiques, quantité d'hôtels & de maiſons particulières contiennent quelque choſe de remarquable, dont l'accès n'eſt interdit à perſonne.

Vous ſentez, monſieur, de quel avantage cette liberté continuelle eſt pour la nation, & combien elle ſert non-ſeulement à donner aux vrais génies l'occaſion de découvrir leurs talens, mais à cultiver le goût de ceux qui n'ont pas reçu les mêmes préſens du ciel. En accoutumant leurs yeux à voir d'excellens ouvrages, ils deviennent juges, à quelque degré; ils ſont bleſſés de ce qui n'eſt pas conforme à la belle nature; comme l'habitude d'entendre une bonne muſique donne à ceux mémes qui n'ont pas le goût diſtingué dans ce genre, une délicateſſe d'oreille pour laquelle tout ce qui manque de juſteſſe & d'harmonie eſt choquant.

Ajoutez que dans les mêmes lieux on ne manque pas de rencontrer d'autres curieux, qui frappés auſſi des beautés ou des défauts, ſont portés par la force naturelle de leur ſentiment, à faire de juſtes obſervations, & ſervent ainſi à former le jugement & le goût d'autrui, pendant qu'ils tirent le même avantage des réflexions de ceux qui les environnent.

Rien ne cauſe plus d'étonnement aux étrangers

qui viennent à Londres, que la rareté des collections publiques dans une si grande ville, & la difficulté, la dépense, dans lesquelles il faut s'engager, pour se procurer la vue de ce qui mérite cette curiosité chez les grands. Quelle immense quantité d'argent nos seigneurs n'ont-ils pas employée à faire acheter des tableaux & des statues, trésors qui sont demeurés ensévelis dans leurs maisons, & devenus inutiles au progrès du goût? S'ils avoient été plus exposés à la vue du public, peut-être auroient-ils changé le goût de notre nation, ou servi du moins à la garantir d'être si souvent trompée dans ces marchés.

A la vérité, un seigneur du plus haut rang vient d'ouvrir la voie par un généreux exemple, en accordant l'entrée d'un sallon de son hôtel, qui contient une collection de modèles de statues antiques, & la permission de copier ces précieux restes de l'art antique; si cette noble idée avoit des imitateurs, les amateurs des beaux arts devroient non-seulement leur admiration à l'illustre duc (1), mais leur plus ardente reconnoissance, pour avoir appris à sa nation à traiter généreusement les arts & les artistes.

---

(1) M. le duc de Richemond.

Ce tour d'esprit une fois bien répandu, on verroit bientôt l'empire du goût & de l'élégance établi dans la Grande-Bretagne, comme celui du savoir solide & de la profonde philosophie. En vain nous objectera-t-on le climat. Angers & Londres sont au même degré de latitude septentrionale, que celle d'Anvers. Où Rubens & Vandyke sont-ils nés? Quand nous accorderions que le climat d'Angleterre est moins favorable que celui de quelques autres pays, Londres n'a-t-il pas un autre avantage, qui compense assez ceux qui lui manquent? Celui d'être la capitale d'un gouvernement libre? Mais les réflexions, qui me naissent à l'esprit, sur l'influence que la liberté a naturellement sur le goût, m'ouvrent un trop vaste champ pour faire la conclusion d'une lettre.



LETTRE

LETTRE VI.

De l'influence que la liberté a sur le goût.

Vous me paroissez, Monsieur, convaincu par ma dernière lettre, que les circonstances par lesquelles je vous ai fait observer que Paris est distingué de Londres, considérées du moins du côté dont elles peuvent influer sur les belles-lettres & le goût, sont favorables à cette capitale de la France. Ma promesse est d'examiner aujourd'hui quelle influence on peut croire que les différens degrés de liberté dont jouissent les deux nations, ayent aussi sur ces deux points.

J'ignore d'où vient l'opinion assez commune que les plus grands efforts de génie se font dans les états libres, & sont inspirés par son active influence; mais que la justesse & le rafinement du goût se trouvent plus généralement dans les nations où le gouvernement est absolu.

La première de ces deux propositions est d'une vérité que je reconnois; l'histoire de chaque siècle, les monumens des régions libres, tout confirme que la liberté ne marche pas sans avoir à sa suite tout ce qu'il y a de grand, de pathéti-

que & d'ingénieux. La seconde idée me paroît fausse, & je crois qu'on peut en prouver aussi la fausseté par l'histoire, autant que par sa propre nature; les mêmes monumens sont témoins que dans le cortège de la liberté, on peut aussi compter l'élégance naturelle, la sévère justesse de goût, la vérité simple & sans affectation.

Pope même, qui n'est pas moins estimable par son jugement que par son génie poétique, semble déclaré, quoique sans dessein, pour l'opinion qu'un gouvernement absolu est plus favorable au progrès du goût que les gouvernemens libres, dans ces vers de l'*essai sur la critique*, qui représentent la marche des beaux-arts, lorsqu'ils furent bannis d'Italie.

But soon by impious arms from latium chas'd,
Their ancient bounds the banish'd muses pass'd;
Thence arts o'er all the northernworld advance,
But critic-learning flourish'd most in France:
The rules a nation, born to serve, obeys;
And Boileau still in right of Horace sways. (1)

(1) Mais bientôt l'Italie en feu de toutes parts,
Vit passer dans le nord la science & les arts.
Moins esclave qu'ami du pouvoir monarchique,
Le françois remporta le prix de la critique;

L'autorité d'un auſſi grand nom que celui de Pope, mérite beaucoup d'égards ; mais elle ne m'en impoſe point juſqu'à me faire croire aveuglément que dans les belles-lettres & les arts, dont il parle ici, *ceux qui ſont nés*, dit-il, *pour ſervir, obéiſſent mieux aux règles*, que ceux qui ſont nés plus libres.

L'opinion que la fineſſe du goût & l'élégance ſont plus cultivées & font de plus grands progrès dans un gouvernement abſolu, que dans un gouvernement libre, ſemble tirer ſa naiſſance d'une obſervation partiale ſur l'état du goût dans la monarchie françoiſe de ces derniers tems, & ſur ce qu'on vit arriver dans Rome lorſqu'Octave Auguſte ſe fut rendu maître de ſa liberté, & de celle du monde. Mais quelque figure que le ſiècle d'Auguſte & celui de Louis XIV méritent de faire éternellement dans les annales du monde, je ſuis perſuadé qu'on peut établir comme une maxime certaine qu'il n'y a point de pays où le goût, comme le génie, ne ſoit en proportion avec la liberté ; à moins que l'influence de cette

---

Sous le joug de la règle il eſt en liberté.
Boileau, critique amer, mais plein de vérité,
Toujours dans ſes leçons d'accord avec Horace,
Se rendit la terreur & l'amour du parnaſſe.

loi générale ne soit combattue par des circonstances & des accidens inférieurs, comme on peut observer que toute loi générale l'est sur plusieurs points, dans l'ordre, soit physique, ou moral.

Pour se refuser à la vérité de ce principe, il faut avoir oublié de quels pays sont venus les modèles des plus élégantes compositions en tous les genres; dans quels tems y commença la culture du vrai goût, quand il y fut porté à sa plus haute perfection, & quand ayant commencé à décliner il céda insensiblement aux affectations du faux goût.

Qu'on me nomme un tems où les sujets d'une monarchie absolue, la plus polie, si l'on veut, qu'on puisse vanter, aient fait voir autant d'élégance, de finesse & de correction de goût, que les citoyens des états libres de la Grèce? Connoît-on quelqu'écrivain, né sujet d'un monarque absolu, qui ait obéi plus étroitement à ces règles dictées par le bon sens & par la nature, que ceux qui étoient nés libres dans ces différens états? On n'en connoît point; on n'en sauroit nommer un; & je ne défie pas moins qu'on m'en nomme un seul, né depuis que les empereurs romains eurent établi leur pouvoir sur les ruines de la liberté, qui puisse disputer le prix de l'élégance & de la justesse, à ceux qui étoient nés & qui

avoient reçu l'éducation dans un meilleur tems.

Le siècle d'Auguste ayant devancé de si longtems celui de Louis XIV, j'entreprends de répondre d'abord à l'argument qu'on peut tirer contre mon principe, de la beauté & de l'élégance incontestable des ouvrages du siècle d'Auguste; & je ne demande de faveur pour mon sentiment, qu'autant que j'aurai prouvé que nous sommes redevables des nobles compositions de ce siècle, non à l'influence du pouvoir suprême, mais à celle de la liberté, qui malheureusement pour le monde, & pour le vrai goût fut renversée par Auguste, & qui avoit rendu Rome le siège du génie & de l'élégance, avant que la fortune l'eût élevé à l'empire, c'est-à-dire, avant qu'il eût réuni dans lui seul cette variété de pouvoir divisé entre les différens ordres du peuple romain.

Je ne prétends pas que seule, & tout d'un coup, la liberté soit capable de rafiner le génie & le goût des hommes; un si grand effet demande le concours de plusieurs autres circonstances; mais la cause animante est la liberté; & de sa privation totale, on verroit suivre bientôt l'extinction de toute étincelle de génie & de goût. Une nation peut être libre, & n'en être pas moins rude ou moins impolie, dans son goût & dans ses manières; mais un peuple d'esclaves, doit,

ou manquer absolument de goût, ou n'avoir qu'un goût faux & dépravé. Les romains conservèrent long-tems une rudesse de caractère, qui leur faisoit mépriser le rafinement & l'élégance. Leurs premiers essais de composition, comme ceux de tout autre peuple, dont la domination & l'autorité commencent à s'étendre dans le monde, à mesure que ses loix se forment, & que son gouvernement se fortifie, furent grossiers & barbares, & leurs premières productions dans les arts, également éloignées des bonnes règles. Mais lorsque leur constitution fut pleinement établie, lorsque l'éloquence y fut en honneur, lorsque la fière Carthage & le monde entier fléchirent devant l'aigle romaine, lorsque les gouverneurs des états conquis, apportèrent à Rome d'immenses trésors, & que les familles élevées à l'opulence, devinrent capables, non-seulement de cultiver, mais d'animer par les récompenses tout ce qu'elles connoissoient d'élégant & d'exquis; enfin, quand les Muses eurent abandonné la Grèce, qui cessa d'être le siège de la liberté; alors les romains, sous la direction des savans qui leur vinrent de cette région, commencèrent à rechercher les élégances du goût, à chérir les arts, à polir & rafiner l'ancienne rudesse de leur style & de leurs manières.

On objecteroit en vain contre l'heureuse in-

fluence de la liberté, que les romains, & ses autres peuples libres, furent long-tems impolis. Combien de causes ignorées ou connues, peuvent retarder les progrès de l'élégance & des arts ? Les spartiates n'étoient pas moins libres que les athéniens; mais comme le tour d'esprit particulier du législateur avoit décrédité parmi les premiers toute espèce de rafinement, & que chez les autres tout ce qui paroissoit ingénieux & poli, étoit au contraire dans la plus haute estime; les caractères de ces deux peuples pour le savoir & la politesse sont tout-à-fait différens. La rusticité des anciens romains ne prouve rien contre moi. Mais si l'on observe combien l'intervalle fut court entre la ruine de leur goût & la perte de leur liberté, & si l'on fait réflexion que le despotisme de leurs empereurs arrêta soudainement le cours du progrès par des obstacles peu naturels; on sera pleinement convaincu que le pouvoir arbitraire n'est pas moins funeste aux arts libéraux, que la liberté leur est favorable.

Je n'avance rien qui ne se confirme par les plus graves autorités. On trouve dans l'orateur romain, un passage digne de remarque; on parle de Marc Caton. Il confesse, après avoir relevé par de grands éloges ses talens pour l'éloquence, que son style étoit un peu suranné, & qu'il em-

ployoit quelques termes barbares; car ajoute-t-il, « tel étoit l'usage de ce tems » (1). Ensuite, reconnoissant qu'il manquoit de politesse, il en donne pour raison : « que par rapport à son » propre tems, Caton étoit si vieux, (2) qu'il ne » restoit aucun ouvrage, plus ancien que lui, » qui méritât d'être lu ». Caton néanmoins, comme on nous l'apprend dans le même dialogue, n'étoit mort qu'à quatre-vingt-trois ans, avant que Ciceron fût consul (3).

Il paroît donc évident, par le témoignage des meilleurs juges, les plus éloquens des romains mêmes, que le style & le goût du pays demeurèrent fort long-tems rudes, & peu polis. Actifs & guerriers, vivant sans cesse au milieu des armes, ou livrés au soin de fixer leurs loix, & de former leur gouvernement, le tems leur manquoit pour s'appliquer aux recherches de l'élé-

(1) Antiquior est ejus sermo, & quædam horriditate verbæ; ità enim tùm loquevantur, *de claris Orator.*

(2) Nec verò ignoto, nondum esse satis politum hunc Oratorem...... quippè cum ıtæ sit ad nostrum temporum rationem vetus, ut nullius scriptum extet dignum quidem lectione, quod sit antiquius, *Ibid.*

(3) Qui mortuus est annis LXXXIII, antè in consulem.

gance & du goût (1). Ce ne fut qu'après l'établiſſement de leur république, lorſqu'ils eurent ſubjugué les ennemis dont leur ville étoit environnée, & qu'ayant humilié leurs plus fiers rivaux, ils ſe virent délivrés de toutes ſortes d'alarmes, que dans la tranquillité du repos, ils commencèrent à tourner leur attention vers les objets du goût, & qu'ils firent leur étude, non-ſeulement de penſer juſte, mais de parler & d'écrire élégamment.

Auparavant, & tandis qu'ils ne pensèrent qu'à former leur conſtitution, ou qu'à réduire ſucceſſivement chaque état d'Italie, ſous le joug de Rome; on doit ſuppoſer que leur éloquence étoit convenable à la rudeſſe de leur langage, capable d'émouvoir un peuple brave, mais groſſier. Nous ſavons que tel étoit préciſément leur ancien état, & que pluſieurs de leurs citoyens, acquirent beaucoup d'autorité par leurs harangues; mais elles n'auroient pas charmé leurs oreilles dans un ſiècle plus poli: c'étoit un genre ſimple de rhétorique, tel que celui de L. Caſſius, qui ſe fit conſidérer, non par ſon élo-

(1) Nec enim in conſtituentibus republicam, nec in bella gerentibus, naſci cupiditas dicendi ſolet, *ibid.*

quence (1), mais par ses harangues néanmoins. C'étoit le caractère de l'orateur & ce qu'il disoit réellement, non sa manière de le dire, qui faisoient impression sur l'ame honnête & martiale des romains, dans ces tems de parfaite intégrité.

Mais il est certain qu'ils s'attachèrent fort tard à l'élégance du style & de la composition ; nous voyons aussi que dès qu'ils tournèrent la force de leur génie de ce côté-là, cet esprit altier, nourri par la liberté, rendu mâle & hardi par son indépendance, & par l'importante part qu'il avoit prise aux grandes affaires de l'état, se trouva capable de faire d'aussi rapides progrès dans l'éloquence & dans les beaux-arts, qu'il en avoit fait auparavant dans la conquête du monde. Le maître de l'éloquence romaine, dans le même dialogue, où nous apprenons de lui qu'avant le tems de Caton, l'ancienne Rome n'avoit pas eu d'écrivain qui méritât d'être lû, nous dit, que la langue latine étoit parvenue à sa pleine maturité, & l'éloquence romaine à sa perfection, dans la personne de L. Crassus, qui s'étoit fait con-

(1) Multum potuit, eloquentia, sed dicendo tamen. *ibid.*

noître pour un homme de la plus profonde habileté & pour un orateur accompli, dans une harangue admirée de tous les bons juges, qu'il avoit prononcée à l'âge de 34 ans, l'année de la naissance de Ciceron (1).

Ainsi, près d'un siècle avant l'existence de Ciceron, pendant que la liberté régnoit à Rome, les progrès de l'éloquence ne cessèrent pas, jusqu'à sa perfection, qui fût consommée dans la personne de ce grand homme; & la même hache tyrannique, qui sépara sa tête du corps, donna le coup fatal à la liberté & à l'éloquence romaine; ou, dans d'autres termes, employés à l'honneur de Caton, par Séneque: « des biens, » qu'il étoit impossible de séparer, périrent & » furent éteints ensemble (2). » Depuis ce moment l'art oratoire tomba de sa perfection, & devint par degrés sensibles, faux, opposé à la nature, & tout-à-fait étranger au chaste modèle

---

(1) Hoc Crassi cum edita oratio est, quàm te sæpè legisse certè scio, quatuor & triginta tùm habeat annos, totidemque annit milei ætate præstabat. Hic enim consulabilis eam legem suasit, quibus nati sumus: quod idcirco posui, ut, dicendi latine prima maturitas in quâ ætate extitisset, posset notari, & ut intelligentur jam ad summum pœne esse perductum, *ibid.*

(2) Simulque extincta eunt quæ nefas erat divisi.

de la vraie & naïve éloquence des jours de la liberté.

Que l'éloquence romaine ait eu la plus puiſſante influence pour le progrès du bon goût, ſur tout autre point, c'eſt ce qui ne peut être mis en queſtion. L'étude de ce grand art a toujours paſſé, dans l'eſprit des meilleurs juges, pour liée naturellement avec tout ce qu'on connoît de gracieux & d'élégant, ou de propre à perfectionner & embellir les facultés de l'eſprit humain. Dans tous les pays ou l'éloquence eſt une qualité néceſſaire, pour ceux qui s'attendent à tenir un rang dans l'état, ou du moins à ſe diſtinguer entre leurs concitoyens, on peut raiſonnablement ſuppoſer qu'à meſure qu'elle fait des progrès, le goût général de la nation doit-être purgé, & ſon génie préparé à introduire d'excellens ouvrages en tout genre, quand l'attention du peuple ſera tournée à l'étude des beaux-arts.

Mais outre l'efficacité naturelle de cette perfection d'éloquence où les romains étoient parvenus dans leurs jours de liberté, on peut nommer d'autres circonſtances qui contribuèrent à perfectionner le goût de Rome, & par conſéquent à former ces immortels écrivains qui firent l'honneur du dernier âge de la république.

La conquête de la Grèce offrit aux romains des scènes fort différentes de toutes celles qu'ils avoient vues, dans cette multitude de régions déjà subjuguées par leur valeur. En leur ouvrant la communication, & les familiarisant avec la plus ingénieuse & la plus élégante nation qui ait jamais existé, elle doit avoir beaucoup servi à former leur génie, & sans doute à leur inspirer toutes les finesses du goût. Les romains les plus éclairés ne faisoient pas difficulté de le reconnoître eux-mêmes, & nous en trouvons diverses preuves dans presque tous leurs ouvrages. C'est des grecs, dit le grand historien de Rome, que nous sont venus quantité d'arts, qui servent à perfectionner le corps & l'esprit (1).

Avant la première guerre de Macédoine, les romains avoient peu de communication avec les grecs. Il est vrai qu'environ vingt ans auparavant leurs ambassadeurs avoient paru pour la première fois dans les principales villes de la Grèce, & s'étoient ligués contre Philippe, en qualité d'auxiliaires des ætoliens, dans une guerre qui dura

---

(1) Multas artes ad animorum corporumque cultum nobis eruditissima omnium gens invexit. *Tite-Live.*

plus de dix ans, & qui précéda immédiatement celle de Macédoine. Mais, depuis la fin de cette dernière guerre, c'eſt-à-dire, environ quatre-vingt-dix ans avant la naiſſance de Ciceron, & quatre après la ſeconde guerre punique, le commerce des romains devint plus fréquent avec les grecs; ils voyagèrent dans leurs pays, ils étendirent les ſciences & les arts, ſous des maîtres grecs. Les ſuites de la même guerre donnèrent occaſion à pluſieurs ambaſſades de la Macédoine, & d'autres états de la Grèce à Rome; & la conduite du général romain, après avoir terraſſé Philippe, ſemble avoir été la plus propre qu'on puiſſe imaginer, à ſe concilier les grecs, à leur faire prendre une favorable opinion des romains, & ſouhaiter d'entretenir avec eux une correſpondance d'amitié. Il inſiſta au ſénat, pour obtenir que la liberté fût rendue à leurs villes, & ſes inſtances prévalurent enfin. Aux jeux iſthmiens, dans une fort nombreuſe aſſemblée, où toute la Grèce, inquiète de ſon ſort, attendoit ce que Rome en avoit décidé, le général, en ſon propre nom, au nom du ſénat & du peuple romain, ordonna que le bonheur d'être libres, avec la permiſſion de vivre ſuivant leurs propres loix & leurs inſtitutions, fût annoncé à toutes les villes de la Grèce qui avoient été ſoumiſes à la domi-

nation des rois de Macédoine (1). Vous lirez, Monſieur, ce paſſage avec le plus grand plaiſir, au trente-troiſième livre de Tite-live, dans les charmantes expreſſions de l'hiſtorien. Vous verrez avec quels tranſports de joie les grecs entendirent proclamer les chers noms de liberté & d'indépendance, avec quels tendres embraſſemens ils faillirent d'étouffer le général; quels éloges ils prodiguèrent à la générosité des romains, & vous concevrez facilement combien cette occaſion fut heureuſe, pour l'établiſſement d'un commerce intime & d'une amitié mutuelle.

Les habitans d'Italie, qui firent le voyage de Grece pour cette expédition, durent acquérir quelque connoiſſance de la langue & des uſages grecs, ſans parler d'un grand nombre de captifs romains, pris pendant la guerre avec Annibal, & vendus pour l'eſclavage, qui devenant libres, après avoir été retenus dans différentes parties de la Grece, & retournant à Rome avec Flaminius, ne purent manquer de répandre parmi leurs concitoyens, & la langue grecque, & le goût des élégances de la Gréce, inconnues juſ-

(1) Liberos, immunes, ſuis legibus, eſſe jubes Corinthios, &c.

qu'alors en Italie. D'ailleurs le triomphe du consul fut orné d'une multitude de captifs & d'ôtages d'un haut rang (1), qui, pendant leur résidence à Rome, inspirèrent aux romains le goût & la politesse de leur patrie.

Peu de tems après, lorsque le malheureux Persée fut défait par Paul Emile, les romains eurent des occasions plus favorables encore de tirer de nouveaux fruits du commerce de la Grèce. Emile dans le cortège de son triomphe, fut accompagné de quantité d'ingénieux grecs. C'étoit, vraisemblablement cette troupe de citoyens distingués (2), qui, sur l'accusation de quelques vils délateurs & traîtres à leur patrie, étoient appelés à Rome (3) pour y justifier leur conduite ? Pausanias, dans sa relation d'Achaïe,

(1) Ante currum multi nobiles captivi obsidesque, inter quos Demetrius regis Philippi filius fuit & Armenes, Nabadis tyranni, filius, Lacedemonius. *Tite-Live. Lib.* 37.

(2) Omnibus belli & togæ dotibus, ingeniique & studiorum eminentissimus sui sæculi.

(3) Scipio, tam elegnas liberalium studiorum, omnisque doctrinæ & auctor & admirator fuit, ut Polytium, Panætiumque, præcelles ingenii viros, domi militiæque secum habuerit. *Vell. Patere. Lib.* 1.

fait

fait monter leur nombre à plus de mille; & l'on y comptoit le fameux historien Polybe, avec Lycortas, son père, préteur des achéens, dignes l'un de l'autre, & de l'amitié du vertueux Philopœmen. Doutera-t-on que de tels hommes n'ayent contribué beaucoup à répandre parmi les romains la passion pour les lettres grecques, puisque c'est aux instructions de Polybe, que les romains doivent un des plus grands hommes que leur république ait jamais produits?

Les romains vainqueurs, après la défaite de Persée, ne durent pas retourner dans leur patrie, sans une haute admiration pour la Grèce, & sans avoir éprouvé beaucoup de changement dans leur goût, par les vues des élégantes productions de cette contrée. Emile, accompagné de Scipion, son fils, qui n'avoit alors que dix-sept ans, s'étoit procuré, après sa victoire, le loisir de parcourir la Grèce, pour visiter les beaux monumens de l'ancien art, dont elle étoit remplie. Dans cette promenade, comme nous l'apprenons de Plutarque, il soulagea les peuples du fardeau des impositions; il réforma leur gouvernement, il les combla de bienfaits; ce qui leur fit trouver autant de satisfaction à le voir, qu'il prit de plaisir lui-même à contempler les beautés de leur pays. Tite-Live & Plutarque parlent du transport où le jeta particulièrement la vue des chef-d'œu-

vres de leurs artiſtes. Le ſecond raconte qu'en voyant à Olympie la ſtatue de Jupiter, ſon admiration s'exprima par ces célèbres mots; « ce » Jupiter de Phidias, eſt le vrai Jupiter d'Ho» mère. » Tite-Live repréſente fortement l'impreſſion qu'il en reſſentit : « Il crut voir, dit-il, » Jupiter préſent, & ſon ame en fut émue (1) ». Ces deux récits peuvent nous faire juger avec quelle extrême ſenſibilité ce général romain obſerva ces exquiſes beautés des arts imitatifs, & quel fruit il en dut recueillir, lui & ſon cortège, pour l'accroiſſement de leurs lumières & de leur goût; car on peut s'imaginer qu'Emile n'étoit pas ſeul, & que pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient, frappés du même ſpectacle, portèrent à Rome & répandirent parmi leurs concitoyens une haute opinion du noble & de l'élégant génie des grecs. A la vérité Tite-Live ajoute qu'Emile fit ce voyage avec une ſuite peu nombreuſe (2); mais on peut naturellement ſuppoſer qu'elle conſiſtoit dans les officiers de ſon armée, les plus diſtingués par l'eſprit & le ſavoir, & les plus capables de faire d'utiles remarques pour l'inſtruction de leur patrie.

(1) Jovem velut præſentem intuens; motus animi eſt *Liv.* 45.

(2) Profectus cum haud magno comitatu. *Ibid.*

Environ dix ans après le triomphe d'Emile, les athéniens envoyèrent à Rome, avec le titre d'ambaſſadeurs, Carneades, & quelques autres de leurs plus grands philoſophes. A leur arrivée, toute la fleur de la jeuneſſe romaine s'empreſſa de les viſiter, les entendit avec un plaiſir inexprimable, & fut charmée en particulier de l'éloquence de Carneades (1): d'où l'on peut conclure que, dès ce tems, les romains les plus polis entendoient aſſez communément la langue grecque. On ne concevroit pas autrement qu'ils euſſent pu témoigner tant d'admiration pour les diſcours, ou les oraiſons de Carneades, qui n'employoit que ſa langue. Mais depuis cette mémorable ambaſſade, il paroît que le génie romain tourna tellement à l'étude de la langue grecque, de l'éloquence & de la philoſophie, que ces trois objets étoient regardés comme des parties eſſentielles d'une éducation libérale, & que tous les honnêtes gens de Rome, preſque ſans exception, ſavoient écrire & parler la langue grecque. Ce goût fit des progrès ſi rapides, que le ſage Caton même, après avoir alarmé le ſénat pour les dangereux effets de l'éloquence de Carneades & des études grecques, ne put ré-

(1) Plutarque, vie de Caton.

ſiſter au charme, & dans ſa vieilleſſe entreprit d'étudier cette langue (1). Auſſi devint-elle plus commune que jamais à Rome, & depuis ce tems, il paroît qu'elle fut comme familière dans tous les ordres de la république.

Pendant la guerre Mithridatique, on vit paroître à Rome un grand nombre des principaux citoyens d'Athènes, chaſſés du pays de leur naiſſance par la terreur des armes. Le commerce de tant de perſonnes de ce mérite, offrit aux romains de nouvelles facilités pour la culture du goût. Cicéron s'attacha fortement à perfectionner le ſien ſous de tels maîtres (2); & comme il avoue lui-même l'extrême obligation qu'il eut à leurs lumières, on peut raiſonnablement conclure

---

(1) Queſtions académ. de Cicér. Liv. 2.

(2) Eodem tempore, cum princeps academiæ Philocum Athenienſium optimatibus, Mithridatico bello, domo profugiſſet, romamque veniſſet, totum me vi tradidi..... Commentabar declamitans (ſic enim nunc loquuntur) ſæpe cum M. Piſone & cum B. Pompeio, aut cum aliquo quotidiè; idque faciebam multum etiam latinè, ſed Græcè ſæpius, vel quod Græca oratio plura ornamenta ſuppeditans conſuetudinem ſimiliter latinè dicendi efferebat, vel quod à Græcis ſummis doctoribus, niſi Græcè dicerem, neque corrigi poſſem, neque doceri. *de Clar. Orator.*

que les meilleurs écrivains de son siècle tirèrent beaucoup d'utilité de la conversation des grecs, de la lecture de leurs auteurs, & de la vue des excellentes productions de leur art.

Si les habitans de Rome, dans le dernier siècle de leur république, eurent d'étroites liaisons avec les beaux esprits de la Grèce, ils durent aussi, dans le même-tems, à cette heureuse communication, les ouvrages des excellens hommes qui s'y étoient distingués pendant le plus heureux règne de sa liberté, & ces inimitables productions de l'art grec, qui passa à Rome, devinrent autant de modèles pour l'étude des romains.

Avant le fameux siége de Syracuse, qui se fit pendant la seconde guerre punique; « Rome » n'avoit jamais vu ni connu aucune espèce de » curiosités superflues; & dans une ville si fa- » meuse, il ne se trouvoit pas une rareté, un » seul ouvrage de l'art, qui marquât quelque » élégance & quelque politesse de génie. Mais » après la prise de Syracuse, Marcellus, portant » à Rome les belles statues & les peintures qui » étoient innombrables dans cette ville, apprit » le premier aux romains combien les arts de » la Grèce méritoient d'admiration & d'estime, » & leur inspira du goût pour ces exquises pro-

» ductions dont ils n'avoient jamais eu d'idées » (1) ».

Quand Flaminius eut triomphé de Philippe, il fit transporter à Rome quantité d'élégans ouvrages de cuivre & de marbre, avec un grand nombre de vases merveilleusement gravés : la plupart avoient été pris au roi, & quelques-uns aux villes des états que le vainqueur avoit traversés; mais probablement, tout étoit l'ouvrage des artistes grecs (2).

Tout le monde sait quelle immense quantité de peintures faisoit l'ornement du fameux triomphe de Paul Emile : sept cent cinquante chariots furent employés pour le seul transport. A peine le jour entier suffit aux romains pour considérer cette brillante scène. Dans le même tems, un nombre immense de vases, aussi précieux par leur forme & leur grandeur, que par la beauté de leur gravure, furent apportés à Rome, & la première bibliothèque qu'on eût vue dans cette

---

(1) Plutarque, vie de Marcellus.

(2) Signa ærea & marmoreæ transtulit, plura Philippo adempta, quam quæ ex civitatibus ceperat. . . . . . Vasa multa omnis generis, cælata pleraque, quædam eximiæ artis. *Tite-Live. Liv.* 34.

ville, fut formée de livres qu'Emile permit à son fils de prendre à Persée (1). Combien de romains ne profitèrent-ils pas de cette facilité de lire? L'intime amitié de Scipion avec Polybe, comme cet historien nous l'apprend lui-même, prit naissance de la communication établie entr'eux par l'emprunt de quelques-uns de ces livres que Scipion eut la politesse de lui prêter, & sur lesquels il prit beaucoup de plaisir à converser avec un si savant homme.

Environ trente ans après, lorsque le consul Mummius prit Corinthe, on sait de quel nouveau nombre d'excellens ouvrages grecs Rome fut ornée, par les dépouilles de cette élégante ville; & l'on n'oubliera jamais le fameux trait du consul, qui, faisant porter en Italie les tableaux & les statues des plus grands maîtres, dit à ceux qu'il chargeoit de cette commission, que s'il s'en perdoit quelques-uns, il les obligeroit d'en fournir d'autres pour les remplacer (2). On

(1) Plutarque, vie d'Emile.

(2) Mummius tam rudis fuit, ut capta Corintho, cum maximorum artificium perfectas manibus tabula ac statuas in Italiam portanda, locaret, juberet prædicè conducentibus si eas perdidissent novas eos reddituros. *Vell. Paterc.*

soupçonne ici qu'il restoit encore quelques traces de l'ancienne rusticité parmi les romains, sans quoi l'on ne pourroit jamais supposer que la grossièreté, l'ignorance & le défaut de goût pussent aller si loin dans un homme de ce rang.

Ces raretés d'incidens étoient arrivés avant la naissance de Cicéron. Je n'observerai qu'une addition considérable qui se fit, environ trente ans après, au trésor littéraire d'Italie, par la bibliothèque d'Apellicon, que Sylla fit apporter d'Athènes; elle contenoit une belle collection de livres, entre lesquels on comptoit particulièrement les pièces originales d'Aristote & de Théophraste (1); deux génies les plus capables de hâter les progrès du vrai goût, les plus fins critiques & deux des meilleurs écrivains que la Grèce eût produits (2).

Cette esquisse du commerce que les romains eurent avec les grecs, depuis la première guerre

(1) Plutarque, vie de Sylla.

(2) Peripatetici autem etiam hæc ipsa, quæ propria oratorum putas esse adjumenta atque ornamenta discendi ab se peti, vincerent oportere, ac non solùm meliora, sed etiam multò plura Aristotelem, Theophastumque de his rebus, quam omnes docendi magistros scripsisse, ostenderunt. *De Orat. Lib.* 1.

de Macédoine, jufqu'au tems de Cicéron, ne permet pas de douter que tant de favorables circonftances, n'ayent extrêmement fervi à l'établiffement du bon goût dans Rome.

Horace obferve, & femble obferver avec regret, que le génie de fes concitoyens fe tourna fort tard à l'étude des ouvrages grecs ; mais peut-être commencèrent-ils dans le tems le plus favorable à leurs progrès, le plus propre à les rendre capables d'exceller, & de difputer l'honneur de la perfection à leurs charmans modèles. Si les romains euffent commencé plutôt, leur langage encore informe n'eût pu les faire parvenir à l'excellence ; & leur caractère, leur génie, trop rudes, trop peu polis, auroient été moins difpofés à goûter l'élégante beauté des compofitions de la Grèce, & moins propres à la culture des arts. L'expérience n'apprend-elle pas que la voie la plus jufte, pour atteindre à la perfection d'un art ou d'une fcience, n'eft pas de commencer trop tôt à s'y appliquer. L'efprit, incapable de faire de grands progrès dans une faifon prématurée, n'en conferve que le dégoût du travail, qui lui donne de l'éloignement, ou moins de difpofitions à recommencer la même entreprife, dans un tems plus convenable. Ce qui paroît vrai à l'égard des particuliers, peut l'être auffi pour le corps d'une fociété politique.

« Le premier objet de l'induſtrie des hommes, » eſt de ſe procurer les néceſſités de la vie ; de » pourvoir à leur ſubſiſtance, par l'agriculture ; » à leurs vêtemens, par les manufactures d'é» toffes ; à leur ſûreté, par des murs ; à la con» ſervation de leurs biens, à la paiſible jouiſſance » des fruits de leur travail, par des loix. Après » avoir fait quelques progrès dans tous ces points, » & lorſque le bon ſens naturel a fait trouver » le moyen de faciliter le travail par lequel on » eſt parvenu à multiplier ſes biens au-delà de » ſes beſoins, l'homme, alors diſpenſé du tra» vail corporel, ſent naître en lui-même l'amour » de la diſtinction & le déſir d'exceller ; il com» mence à s'occuper d'améliorations, & de ce » qui peut lui faire joindre le commode au né» ceſſaire : enfin, les idées humaines s'agrandiſ» ſent par degrés, le génie & le goût ſe rafi» nent, l'élégance & le plaiſir font ſentir leurs » charmes ; les productions des talens ſupérieurs » ſont recherchées ; l'éloquence & la poéſie plai» ſent, les peintures & les ſtatues forment un » délicieux ſpectacle. »

(1) Je n'ai pu, Monſieur, m'empêcher de

---

(1) Navigia, atque agri culturas, mænia, leges,
Arma, vias, veſtes, & cætera de genere horum,

joindre ici cette traduction libre de quelques vers d'un poëte du génie le plus brillant & le plus original, dont l'ouvrage, quoique fait pour exposer un systême absurde, est une preuve immortelle du haut degré de perfection auquel la poésie fut portée chez les romains par un personnage mort avant qu'Octave fût né, & que Jules César eût été créé dictateur perpétuel.

Il faut être peu versé dans l'histoire des auteurs romains, pour ignorer que leurs plus belles productions, sont de ceux qui étoient nés dans les jours libres de Rome. Je ne veux nommer qu'un petit nombre des plus éminens; ceux qui, par l'accord de tous les suffrages, ont toujours passé pour les plus parfaits & les plus admirables dans leur genre.

J'ai déjà parlé avec honneur de Sénéque, le

Præmia, delicias quoque vitæ funditùs omnes,
Carmina, picturas, & Dedala signa polire,
Usus & impigræ simul experientia mentis,
Paulatim docuit mentis pedetentim progredientes;
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas,
In medium, ratioque in luminis eruit oras:
Namque aliud ex alio clarescere corde vidimus,
Artibus ad summum donec venere cacumen.

Lucret. Lib. 1.

plus grand des poëtes antiques. Pour ſuivre l'ordre des tems, j'aurois dû nommer d'abord Térence, dans les ouvrages duquel la belle ſimplicité de la nature ſe fait admirer avec la plus élégante correction. Pendant que les compoſitions des autres auteurs comiques, tombent dans l'oubli avec les modes & les ridicules des tems, pour leſquels ils écrivoient; celles de Térence ſeront admirées auſſi long-tems que les hommes ſeront hommes, ou que les grands traits du caractère humain ne ceſſeront pas d'être les mêmes. Il mourut cent dix ans avant la bataille de Pharſale.

Sallufte l'hiſtorien, & le poëte Catulle, dont les talens ſont ſi bien connus, & ſi peu conteſtés, qu'il ſuffit de les nommer, étoient nés preſque dans le même tems, trente-huit ans avant la même bataille, & morts avant que la victoire d'Actium eût établi l'empire d'Auguſte.

Horace, avoit dix-huit ans, au tems de la journée de Pharſale. Il fut envoyé à Rome par ſon père, dans ſa première jeuneſſe, & reçut la même éducation que les jeunes gens du premier ordre (1). L'idée qu'il en donne dans les vers

(1) Puerum eſt auſus Romam portare docendum
Artes, quas doceat quivis eques atque ſenator.
Semet prognatos, &c.

qui ſuivent ceux que je cite, fait naturellement ſuppoſer qu'il vivoit ſur un pied d'égalité avec la plus noble jeuneſſe de Rome, & ce fut dans cette ſociété, ſans doute, que ſon cœur s'échauffant du goût de la liberté, puiſa ces principes, qui le firent paroître au champ de Philippes, entre les partiſans de Brutus, & les amis de la liberté.

Virgile, âgé d'environ cinq ans plus qu'Horace, fut probablement élevé dans les mêmes principes, quoiqu'étant d'un naturel doux & paiſible, il ne paroiſſe pas qu'il eût pris les armes contre Octave.

Tite-Live, il faut l'avouer, compoſa ſa belle hiſtoire pendant le règne d'Auguſte, & ſurvécut même de quatre ans à cet empereur; mais comme il mourut dans un âge avancé (1), la république peut s'attribuer l'honneur d'avoir produit & formé ce grand hiſtorien, puiſqu'il devoit être âgé de vingt-huit ans, lorſque la victoire d'Actium mit un terme à la réſiſtance qu'Octave avoit éprouvée, & l'inveſtit pleinement du pouvoir ſuprême. Malheureuſement cette partie de ſon hiſtoire, qui contenoit les nobles efforts de la liberté, dans les derniers

(1) Soixante-douze ans.

tems de la république, est perdue: mais on peut juger de l'esprit qu'elle respiroit, par le témoignage que lui rend un autre grand écrivain. Cet élégant & candide historien, quoiqu'honoré de l'estime & de l'amitié qu'Auguste avoit la prudence de faire éclater pour les sublimes génies qui florissoient de son tems, fut toujours fidèle à la cause de la liberté. Loin de donner à Brutus & Cassius les odieux noms de *Brigands* & de *Parricides*, comme la flatterie le fit faire ensuite, il les traitoit d'hommes illustres, & louoit Pompée avec si peu de ménagement, qu'Auguste le nommoit *Pompeien* (1).

L'opinion commune fait naître Ovide & Tibulle sous le consulat d'Hirtius & de Pansa; & Properce étoit né peu d'années auparavant. Quelques savans néanmoins ont jugé, sur d'assez fortes raisons, que la naissance de Tibulle est de vingt ans plus ancienne; & s'ils ont la vérité pour eux, la plus grande partie de sa vie s'étoit passée

(1) Titus-Livius, eloquentiæ & fidei præclarus imprimis, Cneium Pompeium tantis laudibus extulit, ut Pompeianum eum Augustus appellavit; neque id amicitiæ eorum offecit. Scipionem, Afranium, hunc ipsum Cassium, hunc Brutum nusquàm latrones & parricidas, quæ nunc vocabula imponuntur, sæpe ut insignes viros nominat. *Tacit. Annal. Liber.* 4.

pendant que la liberté subsistoit encore. Mais en le faisant naître aussi tard qu'Ovide, ce triumvirat de poëtes & d'amis, dont les œuvres assaisonnées de la plus fine élégance, feront l'admiration de tous les siècles polis, étoient nés quand Jules César vivoit encore; & loin d'avoir aucune raison d'aimer Auguste, ils avoient d'assez justes sujets de ressentiment contre lui. Tibulle & Properce, nés, élevés tous deux, parmi les plus fermes adversaires d'Octave, devoient avoir conçu dès l'enfance, de l'amour pour la liberté, & de l'aversion pour Auguste. Il paroît probable que le père de Tibulle fut tué en combattant contre Octave, & que son bien devint la proie des vainqueurs. C'est l'opinion commune, que le père de Properce fut un des trois cens romains qu'Auguste, après avoir pris Pérouse, & lorsqu'ils s'étoient rendus à sa merci, sacrifia inhumainement devant l'autel de Jules César, & qui sollicitant leur pardon, avec de touchantes apologies de leur conduite, n'obtinrent que cette barbare réponse, *il faut mourir* (1). Il paroît dans les ouvrages même

(1) Perusiâ captâ, in plurimos animadvertit ; orare veniam, vel excusare se, conantibus, unâ voce occurens, *moriendum esse* ; scribunt quidam trecentos ex dedititiis

de Properce, qu'il perdit aussi sa fortune pour la cause de la liberté (1).

Quoiqu'Ovide n'eût jamais porté les armes contre Auguste, & qu'il fît des vœux pour lui, comme il nous l'apprend lui-même, dans un tems où peu de romains étoient si bien disposés en sa faveur (2), il ne laissa point d'encourir la disgrace de l'empereur, &, sans pouvoir ob-

---

electos utriusque ordinis ad aram Divo Julio extructam idibus Martiis mactatos. *Sucton in Aug.* C'est probablement à ce trait que Properce même fait allusion, dans la dernière élégie de son premier livre.

Si Perusina tibi patriæ sunt nota sepulcra
 Italiæ duris funera temporibus,
Cum Romana suos egit discordia cives;
 Sit mihi præcipuè pulvis Etrusce dolor.
Tu profectò mei perpessa es membra propinqui,
 Tu nullo miseri contegis ossa solo.

(1) Nam tua cum multi versarent rura Juvenci
 Abstulit excultas pertica tristis opes.
 Liv. 4. Eleg. 1.

(2) Nec contraria dicor,
 Arma, nec hostiles esse secutus opes.
Optavi peteres celestia sidera tarde,
 Parsque fuit turbæ parva precantis idem.
 Ovid. Trist. Lib. 2.

tenir

tenir de se défendre au sénat, ou devant quelque autre juge (1), il se vit banni dans une région désagréable & fort éloignée. Son offense est demeurée jusqu'aujourd'hui sous le voile du secret; mais il y a beaucoup d'apparence que c'étoit moins un crime qu'une faute légère. Sa punition fut rigoureuse, autant qu'arbitraire; & malgré la douceur vantée dans Auguste, Ovide lui dut peu de reconnoissance.

Aux célèbres noms de Térence, de Lucrèce, de Salluste, de Catulle, de Virgile, d'Horace, de Tite Live, d'Ovide, de Properce & de Tibulle; si nous joignons ceux de Cicéron & de Jules César même, la liste admirée des génies, de ce qu'on nomme le siècle d'Auguste, paroîtra complette. Plusieurs autres noms, & quelques fragmens d'autres ouvrages sont venus à la vérité jusqu'à nous; mais ceux que je viens de rapporter sont les principaux; & c'est à leur extrême célébrité, que le tems auquel ils ont vécu doit ce lustre, qui fait & qui fera toujours sa distinction dans les annales du genre humain.

Peut-être trouvera-t-on bizarre, que Jules César soit ici rangé au nombre des grands écri-

(1) Nec mea decreto damnasti facta, senatus,
Nec mea, selecto judice, jussa fuga est.
Ibid.

vains qui furent formés par la liberté, & qui sont donnés pour autant d'exemples de son heureuse influence sur l'élégance du goût, pendant que ce fut lui-même qui renversa la constitution libre de sa patrie. César, il est vrai, poussé par l'ambition & l'excessif amour du pouvoir, s'éleva par la force des armes, à la dictature perpétuelle, & foula aux pieds la constitution romaine; mais la liberté n'en forma pas moins son goût. Ce fut la liberté & l'assemblage de tous les talens nécessaires pour rendre un particulier célèbre & puissant dans un état libre; ce fut l'occasion que César eut dans sa jeunesse d'entrer sans cesse en dispute avec quantité d'illustres & libres antagonistes, & l'ambition d'exceller continuellement, qui formèrent son génie, son goût, & toutes ces grandes qualités par lesquelles, malheureusement pour la liberté même, il devint capable de l'emporter sur toutes sortes d'oppositions, & de maîtriser la république.

Les romains ne furent pas plutôt soumis aux volontés arbitraires d'un empereur, que le génie & le goût de Rome furent comme interceptés. La protection accordée par Auguste aux brillans esprits qui s'étoient formés dans un tems libre, ne fit que suspendre & retarder de quelques années les pernicieux effets que son pouvoir eut sur le bon goût.

Vous voyez, Monſieur, par cette courte peinture, que l'immortalité de l'âge d'Auguſte vient de ceux qui étoient nés avant cette époque, & que la moitié des grands écrivains que j'ai nommés, étoient morts avant que le nom d'Auguſte eût fait du bruit dans le monde; car je peux compter entre eux Cicéron & Céſar, le dernier deſquels ne l'avoit vu que dans ſa grande jeuneſſe, & l'autre ſouffrit une mort cruelle, lorſque Octave n'étoit encore qu'un ambitieux jeune homme, aſſocié avec d'autres, pour la ruine de la liberté; mais ce ne fut guères que ſeize ans après la mort de Cicéron, qu'il s'arrogea le titre d'Auguſte & l'autorité ſuprême. Cependant je ne ſais pourquoi l'uſage, tellement mal fondé, fait mettre dans le catalogue des écrivains du ſiècle d'Auguſte, tous les beaux génies du dernier âge de la république.

Si nous voulons réfléchir ſur le court eſpace qui ſe fait ſi ſenſiblement remarquer depuis les premiers rayons de l'élégance & du goût parmi les romains, juſqu'à la deſtruction de leur liberté, & conſidérer non-ſeulement que leur génie & leur goût étoient à leur plus haute perfection, lorſqu'ils ceſſèrent d'être libres, mais qu'enſuite ils n'ont jamais eu d'égaux, entre ceux qui ſont nés dans les tems de ſervitude, nous nous croirons convaincus que la décadence du génie vient de

la perte de la liberté, & forcés de reconnoître l'intime connexion qui subsiste entre la liberté & le bon goût. Le pouvoir d'Auguste étoit si loin de produire le génie, ou de corriger le goût, que certainement il arrêta leurs progrès. Peut-être les écrivains de son tems, qui étoient nés sous la république, auroient été plus parfaits, s'ils n'eussent pas survécu à la ruine de la liberté. Je ne conçois pas, à la vérité, que la lyre pût être touchée avec un art plus exquis, qu'elle l'étoit par Horace : mais si Virgile eût écrit avant que Rome eût un empereur pour maître, son poëme seroit peut-être animé d'un feu plus noble, & sa propre majesté auroit pu s'unir avec la chaleur originale d'Homère.

Horace observa que le génie romain, vif, sublime, étoit naturellement propre à la tragédie: mais sur l'idée qu'il nous donne des auteurs de son tems, dans ce genre, il paroît qu'ils étoient très-éloignés de la perfection, & que s'ils avoient quelques beautés, elles étoient ternies par une abondance de défauts. Leurs traductions du grec, comme il l'assure dans le même lieu, n'étoient pas même correctes (1).

---

(1) Quærere cœpit
Quid Sophocles, & Thespis, & Æchilus utile ferrent,

A quoi faut-il donc attribuer, qu'entre les auteurs du brillant âge de Rome, il ne ſe trouve pas un tragique qu'on puiſſe mettre en comparaiſon avec les grecs, Eſchile, Sophocle, ou Euripide? Il n'en reſte pas même un de cet heureux période; car ceux qu'il avoit n'ont pas été préſervés des ruines du tems : mais l'idée que nous en ont donné les meilleurs juges, d'entre les romains mêmes, nous rend très-certains qu'ils étoient infiniment au-deſſous des grecs. Ce vide abſolu, ou cette remarquable diſette de tragiques, entre les écrivains de l'âge célèbre, ne peut s'expliquer que par l'altération qui ſe fit alors dans la conſtitution de Rome : les romains virent expirer leur liberté, dans le tems même où, ſuivant le cours naturel de leurs progrès, ils auroient excellé dans la tragédie, s'ils euſſent continué d'être libres. « Une tragé« die parfaite, pour emprunter les termes d'un » de nos meilleurs eſprits (1), eſt la plus noble

Tentavit quoque rem, ſi digne vertere poſſet;
Et placuit ſibi, natura ſublimis & acer :
Nam ſpirat tragicum ſatis, & feliciter audet;
Sed turpem putat, in ſcriptis, metuitque lituram.
Epiſt. Liber. 2.

(1) Addiſſon, N°. 39 du Spectateur.

» production de la nature humaine »: jamais on n'a commencé par ce qu'il y a de plus noble & de plus parfait: ce ne peut être l'ouvrage que de ceux qui connoissent déjà toutes les perfections de l'art. Sophocle, Euripide, avoient été précédés par Homère; & si les Romains n'eussent pas cessé d'être libres, Virgile eût été suivi par des tragiques dignes de l'élévation d'esprit des romains, & leur langue auroit eu dans ce genre des écrivains bien différens de Sénèque (1), qui ne composa ses tragédies que dans un tems de plein esclavage, lorsque le génie de Rome étoit éteint, & son goût à demi corrompu.

Après cette époque, on chercheroit vainement, parmi les romains, des écrivains comparables à ceux de l'âge *Cicéronien*. Le célèbre vers de Martial (2) peut avoir de l'agrément dans une épigramme; mais il ne répond pas à la vérité du fait. C'est la liberté, l'élévation d'ame & le vrai savoir, qui doivent former le génie & le goût. Dira-t-on que l'excellence de la poésie de Virgile soit dûe à la flatterie de Mécene? ou que la raison pour laquelle on ne vit pas après lui de poëte du même ordre,

(1) Le tragique.

(2) Sint Mæcenates; non deerunt, Flacce, marones;

fut le défaut d'un tel protecteur. Ce noble génie qui régnoit parmi des citoyens libres, dédaigna d'habiter un pays servile, & d'inspirer les sujets d'un souverain despotique. La protection que Mécene accorda sous son ministère aux grands écrivains du même tems, a rendu effectivement son nom immortel, & l'a fait prendre assez généralement pour un homme de goût ; mais rien n'est plus mal fondé : au contraire, en qualité de premier ministre d'une puissance arbitraire, il donna dans Rome le premier exemple de la fatale influence du despotisme sur le goût, par ses propres compositions. Si la liberté romaine eût continué de subsister, peut-être seroit-il devenu lui-même un modèle d'éloquence; mais un excès de prospérité & de luxe corrompit son goût, & n'énerva pas moins son génie (1). Ainsi

(1) Ingeniosus vir ille fuit, magnum exemplum Romanæ eloquentiæ daturus, nisi illum enervasset felicitas imò castrasset. *Senec. Epist.* 19. Outre ce passage, Séneque observe en plusieurs endroits le mauvais goût de Mécene. Voici quelques vers qu'il cite de lui :

Debilem facito manu
Debilem pede, coxâ ;
Tubber adstrue gibberum,
Lubricos quate dentes ;
Vita dum superest, bene est :

le premier ministre d'Auguste, malgré toute la faveur de l'empereur son maître, malgré toute l'ambition qui le faisoit aspirer à la qualité d'homme de génie, & malgré les qualités réelles dont la nature l'avoit favorisé, devint un fort mauvais

---

Hanc mihi, vel accutâ
Si sedeam cruce sustine.

Cette poésie est misérable, & prouve que son admiration prétendue pour Virgile étoit pure affectation. L'auteur de ces vers ne pouvoit admirer sincèrement l'*usque ades ne mori miserum est.* Aussi Séneque, dit-il qu'à peine s'imagineroit-on que Mécene eût jamais entendu réciter ce vers à Virgile. Shakespéar, qui [illegible]ait jamais parler personne hors de son vrai caractère, a mis après les mêmes sentimens dans la bouche d'un lâche, qui pensoit à racheter sa vie par le sacrifice de la vertu de sa sœur.

The Weariest and most loathed Wordly life,
Which age, pennury, and imprisonment,
Can lay on nature, is a Paradise,
Tho What we fear on death.

Séneque, dans sa onzième lettre, après avoir donné un exemple du style obscur, confus & licentieux de Mécene, s'étend sur les causes de cette corruption qu'il tire de son caractère & des circonstances de sa fortune: « *Hoc ista ambages compositionis, hoc verba transversa,* » *hoc sensus, magni quidem sæpe, sed enervati dum*

écrivain, & fit voir combien la faveur d'Auguste, prodiguée même à l'excès, fut peu capable d'influer sur les progrès du génie, & sur le maintien ou la correction du goût.

Auguste, à la vérité, reconnut & prit plaisir à tourner en ridicule les affectations & le style efféminé de son favori (1); mais il n'en tomba pas moins, lui même, dans les défauts qu'il lui reprochoit (2). Des lettres écrites de sa propre

» *exeunt, cuivis manifestum faciunt, morum illi nimiâ* » *felicitate caput; quod vitium hominis esse interdum,* » *interdum temporis solet.* » Voyez aussi sa lettre 92, vers la fin. L'auteur du Dialogue sur les causes de l'affoiblissement de l'éloquence romaine, attribué à Tacite, observe aussi les *frisures* de Mécene. Que tous ces faux ornemens sont inférieurs à la parure simple de la véritable éloquence ! On verroit plus volontiers un orateur vêtu de l'habit le plus grossier, que de ceux du luxe & de la molesse. « *Malim Hercule C. Gracchi impetum;* » *aut L. Crassi maturitatem, quam Calamistros Mecæ-* » *natis aut tinnitus Gallionis, adeo malim oratorem* » *vel hirtâ togâ induere, quàm fucatis & meretricis ves-* » *tibus insignire.* »

(1) Exagitabat nonnunquam imprimis Mecænatem suum, cujus Myrabræcheis, ut ait, concinnos usquequaque persequitur, & imitando per locum irridet. *Sueton. Vit. Aug.*

(2) Cum hortatur ferenda esse præsentia, qualia cum-

main, comme nous l'apprenons de Suetone, font connoître les ridicules expressions qu'il employoit, & sa folle passion pour le néologisme. Dire d'une chose, pour exprimer la vitesse qu'on avoit apporté à la faire; *qu'elle avoit pris moins de tems qu'on n'en met à faire cuire des asperges*; c'étoit assurément le contrepied du sublime. Exhorter quelqu'un à souffrir patiemment un malheur, en disant, *c'est un Caton qu'il faut supporter*, ne sauroit passer que pour une misérable pointe. Telles étoient néanmoins les expressions favorites d'Auguste. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, quelque chose de bien remarquable dans la dernière ? Il falloit que le respectable nom de Caton lui fût extrêmement odieux, & la mémoire de ses vertus très-désagréable. Les glorieux efforts de ce brave citoyen, pour la défense de la liberté & de la vertu, lui rappeloient apparemment la bassesse avec laquelle il avoit trahi l'une & l'autre. Rien n'est plus insupportable aux gens tels qu'Auguste, que les caractères tels que

---

que sint, contenti simus hoc *Catone*, & ad exprimendam festinatæ rei velocitatem, *velocius quam asparagi concoquantur*. Ponit assidue, pro stulio *baceolum*, & pro pullo *pulciaceum*, & pro cerito *vacerosum*, & *rapidè* se habere pro male, & *betisare* pro languere. *Ibid.*

celui de Caton; & delà cette étrange phrase, qui découvre, comme il arrive souvent, les secrets & réels sentimens de son auteur.

L'esprit d'esclavage eut cette malheureuse influence sur ceux mémes qui le répandirent parmi les romains. Doutera-t-on qu'une intime familiarité avec eux, loin de servir au progrès du goût, ne fût capable de le corrompre? Quelle absurdité d'attribuer le mérite des grands écrivains de ces tems, à la protection d'un tel empereur & d'un tel ministre. Ils furent tous deux l'usage qu'ils devoient faire des génies qui florissoient alors; mais formés dans d'autres tems, & par le commerce d'autres hommes, ils trouvèrent l'art de faire servir les talens à leurs plaisirs. En effet, si le vrai goût du noble & du grand étoit à son plus haut point dans Rome lorsqu'Auguste parvint à l'empire, il commença du même moment à décliner. Ce ne fut pas, à la vérité, tout d'un coup qu'il fut éteint; la société humaine & le génie des hommes se perfectionnent, ou s'altèrent par degrés: mais de même que les progrès des romains, lorsqu'ils eurent commencé à se polir, furent d'une extrême rapidité dans le goût, & que vraisemblablement ils en auroient fait de plus grands encore, du moins dans quelques parties, si le pouvoir absolu des empereurs n'eût étouffé leur génie; de même lorsqu'ils eurent cessé d'être libres, ils

déclinèrent si rapidement, que le fatal effet du renversement de leur constitution sur le goût, devint aussi-tôt sensible. L'esprit d'adulation, inséparable de la servitude, prit la place de cette élévation d'ame qui n'abandonne jamais la liberté. Il se trouve néanmoins, sous les empereurs, quelques écrivains d'un mérite extraordinaire : mais ils sont en petit nombre, & n'ont pas vécu si loin de l'âge *cicéronien*, qu'on ne puisse naturellement supposer, que le noble esprit de ce tems s'étoit communiqué jusqu'à eux dans leurs études privées; & d'ailleurs on ne concevroit pas que le génie de la liberté se fût éteint généralement & tout à la fois dans l'ame de tous les romains.

Dans un dialogue, attribué par les uns à Tacite, & par d'autres à Quintilien, un des interlocuteurs observe, qu'il est étonnant que César & Ciceron soient plutôt comptés entre les anciens orateurs, que parmi ceux de son tems, puisqu'une même personne pouvoit avoir entendu Ciceron, & quelques-uns des acteurs de son dialogue. La personne qu'il cite en exemple, avoit à la vérité, vécu très-long-tems : mais il est certain que les Harangues des orateurs qui forment le dialogue, du moins celles qu'ils avoient prononcées dans leur jeunesse, pouvoient avoir eu, pour auditeur, quelqu'un

qui l'eût été de celles de Ciceron, & par conséquent qu'ils pouvoient s'être formés à l'éloquence, sous ceux qui vivoient dans l'âge *Cicéronien* (1).

Ainsi l'âge de Tacite est si proche de celui de Ciceron, qu'il peut être compté pour le même;

(1) Sed Ciceronem & Cæsarem, &c.... cur antiquis temporibus potius ascribatis quam nostris, non video; nam ut de Cicerone ipso loquar, Hirtio nempe & Pansa consulibus, ut tiro libertus ejus scribit, VII. idus Decemb. occisus est, quo anno divus Augustus in locum Pensæ & Hirtii se & Q. Pedium consules suffecit. Statue VI. & L. annos, quibus mox divus Augustus rempublicam rexit, adjice Tiberii XXIII, & prope quadriennium Caii, ac bis quaternos de nos Claudii & Neronis annos, atque ipsum Galbæ & Othonis, & Vitellii unum annum, ac VI. jam felicis hujus principatus stationem quâ Vespasianus rempublicam fovet; C. & XX. anni ab interitu Ciceronis in hunc diem colliguntur, unius hominis ætas. Nam ipse ego in Britanniâ vidi senem, qui se fateretur & pugnæ interfuisse quâ Cæsarem inferentem arma Britanniæ, arcere littoribus & pellere aggressi sunt. Ita si eum, qui armatus C. Cæsari restitit, vel captivitas, vel voluntas, vel factum aliquod in urbem petraxisset, idem Cæsarem ipsum & Ciceronem audire potuit & nostris quoque actionibus interesse. Dialog. de causis corrupt. Eloquent. *Ce dialogue est à la fin des œuvres de Tacite, & communément sous son nom.*

c'eſt auſſi dans ce tems que fleurirent les derniers des grands écrivains de Rome, car Tacite eut pour contemporains Quintilien, les Pline & Juvenal. Après eux, toute la faveur des empereurs, quoiqu'honnêtes gens & grands philoſophes, ne put ſoutenir l'ancien eſprit, ou produire des écrivains comparables à ceux des jours de la liberté.

Il ſemble que le deſpotiſme & le mauvais goût ſe ſoient tenus par la main, juſqu'à ce qu'ils aient paru tous deux ſous leurs véritables traits. On vit ſubſiſter quelques apparences de liberté pendant le règne d'Auguſte, & quelques reſtes de liberté mourante, ſous Tibère même (1). Les bons empereurs, qui vinrent après les monſtres ſucceſſeurs de Tibère, ranimèrent l'eſprit languiſſant de Rome, & nous voyons ſous leur règne quelques écrivains; mais vils & d'un goût fort inférieur à celui du ſiècle de la liberté. Au retour du deſpotiſme, le goût & le génie firent leur retraite, & bientôt on ne vit plus parmi les romains l'ombre même de ce qu'ils avoient été : l'élévation de l'eſprit de liberté fut changée en flatterie baſſe & ſervile, les nobles idées en

(1) Manebant etiam tunc veſtigia morientis libertatis, *Tacite, ann. lib.*

mauvaiſes pointes, la ſimplicité nerveuſe du ſtyle en fleurs molles, & la ſévère correction du goût en paſſion pour tout ce qu'il y a d'affecté, de faux & de vicieux.

Vous voyez, Monſieur, que je ne me ſuis pas déclaré ſans raiſon contre ceux qui croient le gouvernement abſolu plus favorable au progrès du goût qu'un gouvernement libre, fondés ſur l'opinion qu'on a communément de la protection qu'Auguſte accordoit aux muſes. J'ai fait voir dans une légère expoſition, que ce fut le dernier âge de la république, qui forma les grands écrivains de l'âge d'Auguſte; que le pouvoir abſolu coupa le cours des progrès; que probablement ſi les romains euſſent continué d'être libres, ils ſe ſeroient élevés dans quelques genres du moins, à de plus hauts degrés de perfection; en un mot, que l'autorité arbitraire & le mauvais goût marchèrent d'un pas égal, juſqu'à ce que le deſpotiſme fût pleinement établi & le goût entièrement dépravé. Je réſerve pour une autre lettre, ma réponſe aux objections qu'on peut tirer contre mes principes, du ſiècle de Louis XIV.

LETTRE VII.

De l'influence de la Liberté sur le Goût, & du Siècle de Louis XIV.

C'EST une règle générale d'équité, que le jugement qu'on porte, & l'opinion qu'on se forme des nations, des hommes, & des différens âges du monde, doit être fondée sur des principes raisonnables; mais vous conviendrez, Monsieur, qu'on doit s'attacher spécialement à se former une idée juste des siècles qui passent pour les plus accomplis, & desquels on emprunte souvent des exemples & des maximes, sur tout ce qui peut être utile ou nuisible au genre humain. J'avois entrepris, dans ma dernière lettre, de montrer combien l'opinion commune, concernant l'influence du pouvoir d'Auguste sur le génie & le goût, est réellement injuste, & quelle est l'erreur de ceux qui, s'en laissant imposer par les délicates flatteries que des écrivains formés, il est vrai, sous le règne de la liberté, mais qui malheureusement condamnés à lui survivre, ont prodiguées tantôt à ce prince, tantôt à son favori, se font une fausse idée du génie de l'un

&

& de l'autre, & de l'influence de leur pouvoir ſur le vrai goût. Aujourd'hui, je vous offre quelques obſervations ſur le ſiècle de Louis XIV. Telles que je me les ſuis permiſes en liſant les plus célèbres écrivains, & les hiſtoriens de cet âge.

Je pars d'une propoſition générale, que je crois avoir bien établie; c'eſt qu'à proportion qu'un pays eſt libre, le bon goût doit y fleurir, à moins que l'heureuſe influence de la liberté ne ſoit contre-balancée par des circonſtances peu favorables; & que la protection d'un ſeul homme, quelque puiſſance qu'on lui ſuppoſe, ne ſauroit créer le genre ou le goût, qui doivent être formés par les circonſtances particulières de la nation & du tems où ces deux perfections éclatent. Dans la perſuaſion de cette vérité, je crois que, ſans recourir à l'influence du pouvoir ſuprême de Louis XIV, on peut expliquer par de fort bonnes raiſons la figure que les écrivains françois de ſon ſiècle font & feront à jamais dans les annales du monde. Si je ne ſuis pas aſſez heureux, pour développer toutes les circonſtances qui firent parvenir les beaux génies françois de ces tems, au point d'élégance & de correction qui diſtinguent leurs ouvrages, ſans l'attribuer principalement à la faveur ſignalée dont leur monarque honoroit les ſciences & les arts,

vous devez, Monſieur, en accuſer mon défaut d'habileté, & non la foibleſſe de ma cauſe.

On a ſouvent obſervé qu'il y avoit une grande reſſemblance entre la cour d'Auguſte & celle de Louis XIV, & qu'un grand nombre de circonſtances qui ſemblent les mêmes, ont contribué à l'immortalité des deux règnes. Je ne parle pas de l'encens le plus trivial, qui leur fut donné à pleines mains, ni de cette flatteuſe attribution de vertus & de grandes qualités, à laquelle, peut-être, ils n'avoient aucun droit l'un & l'autre.

Mais il eſt conſtant qu'ils furent tous deux très-fortunés. La plus noble & la plus brillante fortune à laquelle un ſouverain puiſſe parvenir, eſt de monter ſur le trône dans un tems où ſes ſujets ont acquis une réputation diſtinguée par leur mérite, par l'éclatante figure qu'ils font dans le monde, & par des progrès fort avancés dans tout ce qui tend, ſoit à l'embelliſſement de la vie, ſoit à rendre la ſociété plus raiſonnable & plus polie. Tels étoient, & les romains & les françois, lorſqu'Auguſte & Louis prirent poſſeſſion du pouvoir ſuprême. Rome avoit produit ſon Lucrece, ſon Salluſte, ſon Ciceron ! Paris, ſon Corneille, ſon Moliere, ſon Paſcal ! je nomme ces trois françois, parce qu'il eſt univerſellement reconnu qu'ils ont porté la proſe & la

poésie françoise à un degré de perfection qui n'a peut-être pas eu d'égal, mais que personne du moins n'a passé depuis; & parce que le plus moderne des trois, Pascal, né quinze ans avant Louis, ayant publié ses fameuses provinciales dans la seizième année de ce prince, on ne sauroit supposer qu'il ait eu quelque influence sur le goût, déjà si bien établi, & porté à cette perfection dans ses états.

On peut demander, & même avec quelque apparence de raison, à quoi cette observation revient, & comment elle sert à prouver que le pouvoir absolu soit ennemi du bon goût, puisqu'il est égal que ces écrivains soient nés sous Louis XIV, ou sous les rois ses prédécesseurs? Mais, Monsieur, c'est ce qui n'est pas égal. J'espère montrer que le tems où le goût françois se purifia par degrés, & parvint à cette perfection, fut un tems où la liberté gagna du terrein, où quoique les rois de France soient devenus plus puissans, les droits du peuple furent étendus, l'esprit public animé, & le désir du savoir avec la liberté du raisonnement & des recherches, dominant dans toute la nation.

De l'accroissement du pouvoir d'un souverain, il ne s'ensuit pas que l'esclavage de ses sujets augmente en proportion. « La nation la » plus libre est celle qui contient le plus grand

» nombre de personnes libres », comme l'a dit dans les mêmes termes un de nos plus habiles parlementaires, à l'occasion d'un bill pour la suppression d'un odieux tribunal, qui privoit quelques parties de cette île des avantages de la liberté. Les rois de France avoient fait de longs efforts pour renverser le systême qui mettoit au pouvoir d'un petit nombre de grands du royaume, de traiter leur souverain avec mépris, de jeter l'état dans la confusion lorsqu'ils y étoient excités par leur orgueil, & de faire le malheur de la plus grande partie du peuple. Heureusement pour le corps de la nation, les moyens que ces monarques se crurent obligés d'employer pour établir leur autorité, furent tels sur quelques points, qu'ils servirent à l'avancement de la liberté.

Dans tous les états, l'administration de la justice est de la plus haute importance. Ceux qui ont entre les mains l'autorité qui décide de ce qui concerne la vie & les biens du peuple, jouissent du plus grand des pouvoirs; & si n'étant pas bridés dans leurs jugemens par un systême de loix, ils n'ont que leur propre volonté pour règle, ils deviendront infailliblement arbitraires & despotiques. Tels étoient les grands de France, pendant le règne du gouvernement féodal. Chefs & capitaines en guerre, ils étoient juges

ſuprêmes dans les tems de paix; & tout étant ainſi dans leur dépendance, ils étoient les maîtres abſolus des peuples, qui ne pouvoient recourir qu'à eux pour la conſervation ou le recouvrement de leur bien, & qui ſe voyoient réellement leurs eſclaves. « Ce n'étoient plus des ſujets, » que des peuples qui pouvoient être armés con- » tre le roi par leurs ſeigneurs, & qui pour con- » ſerver leur bien, ne connoiſſoient d'autre tri- » bunal que celui de ce même ſeigneur (1) »; c'eſt en peu de lignes, une fidelle peinture du ſyſtême féodal. Etablir des juges pour prendre connoiſſance des déciſions de ces tribunaux, pour remédier aux maux du peuple & juger ſuivant la loi, ce fut délivrer tout à la fois les ſujets d'oppreſſion, étendre l'autorité du ſouverain, & donner naiſſance au règne des loix; en un mot, ce fut répandre la liberté dans le corps de la nation, &, ſuivant l'expreſſion de monſieur de Voltaire, donner à cinq cens mille familles un juſte ſujet de ſe réjouir de ce qui pouvoit en faire murmurer cinquante (2).

---

(1) *M. le préſident Hénault*, remarques ſur la troiſième race.

(2) C'eſt à lui (Louis XI) que le peuple doit le premier abaiſſement des grands. Environ cinquante fa-

Ouvrez l'Histoire de France, Monſieur, & vous ſerez convaincu que telle fut la méthode employée par ſes rois. Je m'arrête en général à cette ſeule révolution du gouvernement françois, parce qu'il s'y trouve une preuve éclatante que la liberté eſt amie du génie & du goût. Le tems où la nation françoiſe a fait des progrès ſenſibles vers le ſavoir & la politeſſe, eſt auſſi le tems où commençant à ſortir de la plus baſſe ſervitude, elle a fait de très-grands pas vers la liberté. Ses parlemens furent alors établis : c'eſt-à-dire, qu'on vit paroître des juges, qui par degrés acquérant de nouveaux droits au reſpect public, devinrent capables d'éloigner l'oppreſſion, de tenir la balance, la juſtice, & de garder le dépôt des loix. Les nobles efforts que les parlemens de France, ſur-tout celui de Paris, ont faits depuis leur inſtitution pour la défenſe des loix fondamentales de leur patrie, leur ont mérité, & fait obtenir l'applaudiſſement de toute l'Europe (1). Auſſi ne peut-on douter que l'é-

---

milles en ont murmuré, & plus de cinq cens mille ont dû s'en féliciter. *Hiſt. gén.*

(1) La cour même y a mêlé le ſien, comme le témoigne l'écrivain françois : « Le parlement de Paris s'eſt » conduit depuis près de deux ans avec une fermeté &

tabliſſement de ces nombreuſes cours, & l'autorité dont elles ſont revêtues, n'aient été ce qui pouvoit arriver de plus favorable à la liberté de la France.

Mais ce n'eſt pas ſeulement la révolution qui ſe fit alors dans l'adminiſtration de la juſtice, qui ſervit à rendre la nation plus libre ; celle de la partie militaire du gouvernement eut le même effet, & tendit également aux progrès du goût. Pendant toute la durée du ſyſtême féodal, les grands concentrés dans leur orgueil, renfermés dans les murs de leurs châteaux, défendus par leurs vaſſaux & leurs eſclaves, ne connoiſſant pas d'autre amuſement que l'exercice des armes, leurs tournois, & leurs combats ſauvages, ignoroient entiérement tout ce qui porte le nom d'élégance & de politeſſe. Lorſqu'ils avoient tenu la campagne, ſoit dans leurs guerres contre des rivaux voiſins, ſoit à la tête de leurs vaſſaux dans l'armée générale de la nation, ils retournoient à leurs ruſtiques foyers, & ne paroiſſoient jamais à la cour, non plus qu'entre leurs égaux. Enivrés ſans ceſſe par les flatteries de leurs infé-

» une prudence, qui lui ont valu des remercîmens du
» prince, l'affection de tous les bons françois, & l'eſtime
» de toute l'Europe ». *Mes Penſées.*

rieurs, & par l'orgueil de voir leurs ordres reçus avec une aveugle soumission, on conçoit facilement combien ce genre de vie étoit capable de les confirmer dans leurs folies, d'avilir l'esprit des peuples, & d'arrêter dans les uns & dans les autres les progrès du savoir ou du goût. La destruction de ce système délivra le corps du peuple d'un servile & continuel assujettissement à ses maîtres : les grands, moins employés dans leurs terres, furent attirés naturellement à la cour (1), & bientôt leur goût changea ; des amusemens plus doux prirent la place de leurs rudes exercices ; leurs progrès se communiquèrent dans les cantons de leur dépendance, la lecture s'y mit en honneur, & par une révolution assez prompte, la société devint plus raisonnable & plus polie. Vainement cette métamorphose avoit été tentée, pendant la durée du système féodal, système le moins ami des beaux-arts & des libertés nationales, qui marchent toujours comme de pair. Vainement la littérature fut protégée par les rois, & Charles V, roi de France rassembla-t-il une bibliothèque de neuf cens volumes, nombre considérable avant la naissance de l'art d'imprimer ; le génie de son royaume étoit contre

(1) Remarques sur la troisième race, *ubi sup.*

lui, & ruina les effets de cette faveur qu'il accordoit au favoir (1). La libéralité des rois mêmes eft fans force pour l'exaltation du génie & du goût, dans un peuple dont les ames font rabaiffées par la fervitude. En détruifant le fyftême féodal, c'eft-à-dire, en affranchiffant le génie de la nation d'un joug qui l'aviliffoit, les rois de France firent beaucoup plus pour le progrès du favoir & du goût, que n'auroient pu faire toute la protection & toutes les récompenfes avant le renverfement de ce barbare fyftême. François I, dont le règne eft la grande époque de la renaiffance des lettres en France, n'eut pas plus d'eftime pour les fciences & les arts, & ne les favorifa pas plus que Charles V, dont on n'oubliera jamais cette mémorable réponfe à quelques feigneurs de fa cour qui murmuroient de l'honneur qu'il portoit aux gens de lettres, appelés *Clercs* dans ces tems : « les Clercs, ou la fapience, l'on » ne peut trop honorer ; & tant que fapience

(1) Le roi de France, Charles V, qui raffembla environ neuf cens volumes, cent ans avant que la bibliothèque du vatican fût fondée par Nicolas V, encouragea en vain les talens : le terrein n'étoit pas préparé pour porter de ces fruits étrangers. *M. de Voltaire*, tome 2.

» sera honorée en ce royaume, il continuera en » prospérité, mais quand déboutée y sera, il » décherra ». Mais le génie de leurs tems n'étoit pas le même : l'un vivoit avant, & l'autre après Louis XI, qui, tout méchant, tout cruel prince qu'il étoit, fut jeter les fondemens du progrès des sciences & des arts, en affranchissant ses peuples de cette servile dépendance dans laquelle ils gémissoient pendant l'existence du système féodal.

Un autre évènement mémorable arrivé près d'un siècle avant le règne de Louis XIV, doit avoir été de la plus grande influence pour animer les esprits ; je parle de la réformation, changement qui produisit le goût des recherches & l'esprit de liberté : j'ai déjà fait observer une partie de ses effets ; j'ajouterai seulement ici que, de toutes les parties de l'Europe où la réformation ne fut pas immédiatement établie, la France fut celle où l'on vit d'abord un plus grand nombre de protestants. Des personnages de la plus haute distinction dans les affaires & dans les armes, plusieurs princes du sang, une grande partie de la noblesse, des provinces presqu'entières prirent parti pour les nouvelles opinions. Les efforts qu'ils firent longtems pour leur défense, qui ne furent pas toujours sans succès, leurs disputes avec les catho-

liques, non-feulement par la voie des armes, mais par celle du raifonnement, ne purent manquer de fervir beaucoup à l'accroiffement des lumières, en agrandiffant l'efprit des hommes, en leur rendant le jugement plus exact & l'imagination plus vive, en leur faifant unir au même degré la chaleur & la jufteffe, deux qualités qui s'acquièrent ordinairement par l'exercice, & par la fréquente néceffité de défendre une opinion favorite ou d'attaquer d'odieux principes par la force des motifs, par l'importance de l'intérêt, enfin, par l'occafion d'employer toutes les facultés de l'ame & toute la vigueur du corps à notre propre défenfe, à celle de la patrie & de ce que nous avons de plus cher au monde.

Cette obfervation me conduit d'elle-même à toucher légèrement un autre point dont on ne fauroit douter que l'influence n'ait eu la plus grande force pour former les fiècles d'Augufte & de Louis XIV (1) ; j'entends les diffenfions

(1) Ces deux princes fortoient des guerres civiles de ce tems où les peuples, toujours armés, nourris fans ceffe au milieu des périls, entêtés des plus hardis desfeins, ne voient rien où ils ne puiffent atteindre ; de ce tems où les évènemens heureux & malheureux, mille

civiles & les guerres inteſtines auxquelles ils ſuccédèrent. Quel nombre & quelle variété de talens ne furent pas déployés dans Rome, lorſque les Caton, les Cicéron, les Pompée, les Céſar, & les Antoine, à la tête de leurs différens partis, s'efforçoient avec toute leur habileté de ſoutenir leur propre intérêt, ou d'affoiblir celui de leurs adverſaires! Quels nobles combats en France, quand les Henri IV, les Sully, les Mornai, les Condé, les Turenne, les de Retz, les de la Rochefoucauld, les Richelieu & les Mazarin firent briller leurs épées ou tonner leur éloquence pour le ſoutien de leurs cauſes, & des principes de leurs ſyſtêmes oppoſés?

C'eſt ainſi, Monſieur, que je me ſuis flatté de pouvoir prouver qu'en France, ſous les règnes de pluſieurs de ſes rois, prédéceſſeurs de Louis XIV, les droits du corps populaire ſe ſont agrandis, l'eſprit s'eſt fortifié par la liberté des réflexions & des recherches, les ſentimens ſe ſont échauffés & le goût eſt devenu mâle & hardi, par de continuelles diſputes ſur l'indé-

---

fois répétés, étendent les idées, fortifient l'ame à force d'épreuves, augmentent ſon reſſort, & lui donnent ce déſir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choſes. *M. le préſident Hénaut.*

pendance & la liberté tant civile qu'eccléſiaſtique ; en un mot, que c'eſt à l'aſcendant de l'eſprit de liberté qu'il faut attribuer la formation de ces beaux génies qui floriſſoient lorſqu'il monta ſur le trône, & pendant les dernières années du règne de ſon père. Remarquez, monſieur, le tems où je vous fais remonter ; car il eſt important pour l'opinion que j'établis, de ſe ſouvenir que ſous l'adminiſtration du cardinal de Richelieu le génie & le goût avoient atteint à leur plus haute perfection ; preuve inconteſtable que l'eſprit de liberté & les conjonctures du tems contribuent infiniment plus à former les grands écrivains & les grands artiſtes, que la protection même d'une cour & d'un miniſtre, puiſque les plus diſtingués du même tems éprouvèrent, comme l'on ſait, moins d'encouragement que d'obſtacle du côté de la cour & du miniſtère. Le grand Corneille n'eut aucune part aux faveurs de Richelieu ; on ſait, au contraire, qu'il y trouva de l'oppoſition, & qu'un excès de complaiſance pour ce miniſtre fit tomber la cenſure de l'académie ſur le Cid. Mais d'autres circonſtances eurent plus de force pour élever ce rare génie, que les diſgrâces de la fortune n'en eurent pour l'abaiſſer. Né dans un ſiècle actif & fort éclairé, avec des talens d'un grand éclat & l'avan-

tage d'être admiré par des hommes à qui la nature n'avoit pas été moins favorable, faut-il s'étonner de l'excellence à laquelle il atteignit? S'étonnera-t-on de l'élévation de ses sentimens, si l'on considère la sensibilité de ses spectateurs? Quel aiguillon pour Corneille, que de voir couler une généreuse larme des yeux du grand Condé, à la prononciation d'un noble & généreux sentiment ! (1)

Une petite anecdote, Monsieur, qui regarde la manière dont le maréchal de Turenne fut traité à Chantilly dans une visite de deux jours, vous fera juger combien les amusemens des seigneurs françois de ce tems étoient différens de ceux du nôtre ; vous en conclurez qu'alors le goût devoit être bien vif en France pour le savoir & les ouvrages d'esprit, & qu'il n'est pas surprenant de trouver d'excellens écrivains dans un siècle & dans une nation où les manières étoient si polies, & les plaisirs si raisonnables & si instructifs. M. le duc, fils du grand Condé, voulant faire au maréchal de Turenne un accueil auquel il ne manquât rien

(1) Le grand Corneille, faisant pleurer le grand Condé d'admiration, est une époque bien remarquable dans l'histoire de l'esprit humain. *M. de Voltaire.*

de ce qui pouvoit plaire à ce fameux général, consulta Boileau sur le choix des lectures. Ce satyrique fut engagé lui-même à lire trois chants de son Lutrin ; mais il y avoit d'autres heures à remplir. Boileau proposa de lire les Lettres Provinciales que M. le duc n'avoit pas encore vues. On en lut une pour essai, & son altesse en fut si charmée, qu'ayant pris le livre elle ne put le quitter qu'après les avoir lues toutes. M. de Turenne n'y prit pas moins de plaisir, & demanda qu'elles fussent plusieurs fois relues. (1)

Ce trait ne nous rappelle-t-il pas les *Symposes* grecs, ou le goût de ces assemblées romaines, auxquelles Caton l'ancien assistoit souvent, & qu'il estimoit, non pour la bonne chère & l'excellence des vins, mais pour l'agrément de la compagnie & de la conversation (2). Aussi longtems que ce goût a prévalu dans Athènes, dans Rome & Paris, serons-nous surpris qu'il en soit sorti des ouvrages qui rendront ces siécles im-

---

(1) Voyez le discours qui est à la tête des Lettres provinciales. *Edit. de* 1753.

(2) Neque enim ipsorum conviviorum delectationem voluptatibus corporis, magis quam cœtu amicorum & sermonibus metiebar. *Cat. Maj.*

mortels? Pourquoi s'étonneroit-on que dans le grand nombre de ſavans & d'illuſtres perſonnages, dont la France abondoit alors dans tous les genres, il s'en ſoit élevé quelques-uns d'un génie capable de réformer le goût, & de le régler par d'élégans & nobles modèles? Il n'eſt pas plus étonnant que depuis les miniſtères de Richelieu & de Mazarin on n'ait pas pouſſé plus loin la ſublimité & la véritable élégance. Un peu de réflexion ſur l'état de la France, immédiatement avant que ces deux miniſtres fuſſent parvenus à la tête des affaires, ſur leur conduite, & ſur l'altération qu'ils causèrent dans l'ancienne conſtitution du royaume, confirmera mon principe en y répandant un nouveau jour.

Henri IV, le meilleur & le plus aimable des princes, qui jouit aſſez long-tems du plus grand bonheur qu'un mortel puiſſe avoir en partage, & le plus approchant du bonheur de la divinité, celui de rendre des millions de cœurs heureux, de répandre l'abondance & la joie, & d'employer le pouvoir à ſuivre les inſpirations de la bonté, fut tout à la fois le ſouverain & l'ami de ſon peuple. Il avoit vécu, pendant qu'il étoit prince du ſang, dans une intime liaiſon avec les ſoutiens de la liberté ſur le trône; il fut le protecteur de la liberté publique. Il avoit reçu l'éducation des proteſtans; il continua de les protéger

protéger après avoir embrassé la foi romaine, & ses principaux ministres furent des protestans. Libre & généreux dans ses principes, il s'efforça de faire régner l'esprit d'union & de charité parmi ses sujets, d'adoucir toute espèce de fiel & d'animosité, & de bannir à jamais la persécution. Il assembla les états de son royaume, non pour les forcer à la soumission pour ses volontés, ou pour mépriser leurs sages conseils, mais dans la sincère intention de les suivre. Toutes ses actions firent éclater de la grandeur d'ame; & toutes ses paroles furent autant d'images naïves d'un cœur généreux; la postérité se les rapellera toujours avec de vertueux applaudissemens: quels transports de reconnoissance doit-il avoir excité dans l'ame de ses sujets! avec quelle admiration devoient-ils voir sa conduite, avec quel ravissement devoient-ils entendre les affectueuses expressions de son amour pour son peuple, & de ses vœux pour la félicité du genre humain! Un tel caractère se feroit fait adorer dans tous les tems: mais si vous considérez, Monsieur, l'état de la France quelques années avant qu'il fût sur le trône, vous serez porté à croire qu'il doit avoir paru comme un ange envoyé du ciel pour le bonheur de la race humaine; ou, comme l'antiquité le croyoit de son Apollon, pour inspirer aux mortels de grandes & belles idées,

pour faire entendre la voix des Muses, en étouffant l'horrible bruit de la guerre, & pour délivrer le peuple de la cruelle famine (1).

Que ce modèle des rois soit parvenu au trône, dans un tems où les François s'étoient vus comme livrés aux plus terribles fléaux de l'humanité, c'est ce qui n'est ignoré de personne. Les ligueurs de la France animés, non par le foible motif de maintenir leurs libertés & leurs loix, ou de défendre leur patrie contre des ennemis étrangers, mais par la plus inhumaine superstition, avoient pris les armes, pour rougir leurs mains du sang de leurs concitoyens. Le massacre de Paris, & le fameux siége de cette ville, arrivé quelques années après, seront des monumens éternels de l'excessive barbarie, où l'aveugle superstition peut s'emporter, & de ce qu'elle est capable de faire souffrir. Ni l'âge, ni le sexe, ni la beauté, ni le mérite, ne purent faire tomber le poignard de la main du perfide meurtrier; comme la famine si terrible qu'elle réduisit une mère à manger son propre enfant, ne put forcer les parisiens de rendre leur ville à celui qu'on leur faisoit regarder comme l'ennemi du ciel.

(1) Hic bellum lacrymosum, hic miseram famem,
Pestemque à populo aget. *Horat.*

Cependant Henri surmonta tous les obstacles. La seule impuissance arrêta les furieux efforts des ligueurs, & leur fit perdre l'espoir de l'exclure du trône. Il fut heureux pour la France de trouver son roi dans le plus humain des princes. A des temps cruels & tumultueux, on vit succéder le plus pacifique & le plus généreux règne. Chaque sujet établi dans la possession de ses droits, de ses priviléges, & de ce qu'il avoit de plus cher, n'appréhenda plus d'être le jouet de l'insolence ou la victime de la cruauté. Les esprits, revenus du trouble des règnes précédens, & des continuelles alarmes, qui leur avoient fait rapporter tous leurs efforts à leur défense & à leur conservation, eurent le loisir d'employer cette vigueur & cette activité qu'ils avoient acquise, à l'embellissement de la vie par la culture de tout ce qui porte le nom de politesse & d'élégance. On sait tout ce que le grand Henri fit pour la sécurité, l'abondance & le bonheur de son peuple ; & de ce qu'il fit, on peut conjecturer ce qu'il auroit fait, si la détestable main d'un monstre infernal n'eût pas malheureusement terminé sa glorieuse carrière. Mais il me paroît certain que c'est sous son règne qu'il faut chercher les fondemens, ou la source de cette haute réputation de génie & de goût que les françois acquirent ensuite, & qui parut dans son plus grand lustre sous les deux ministères

consécutifs de Richelieu & de Mazarin. D'une supposition si peu douteuse, n'est-il pas naturel de conclure, que comme l'esprit de liberté qui régnoit en France avant leur administration avoit fortement contribué à former le goût sublime des illustres écrivains de leur tems, l'interruption du progrès vint aussi des grands pas qu'ils firent tous deux vers le pouvoir arbitraire. Chacun sait combien ces deux ministres, le premier par son intrépide hardiesse, le second par une adresse consommée, agrandirent le pouvoir de leurs maîtres, & frayèrent le chemin au despotisme (1). Il feroit trop long de faire observer toutes les atteintes qu'ils portèrent à la constitution françoise. D'ailleurs, c'est un fait universellement reconnu ; & rien n'est plus propre à donner une parfaite connoissance des affaires générales de l'Europe que l'Histoire de France de ce tems. On convient que les principaux acteurs étoient des hommes d'une rare habileté : capables d'écrire & d'agir avec la même force, ils

---

(1) Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marchèrent à grands pas au pouvoir despotique.

Henriade.

nous ont laiſſé d'amples matériaux, ſur leſquels on peut juger de la conduite de tous les partis, & ſe former de juſtes opinions d'après les mémoires de ceux qui devoient être les mieux inſtruits. Vous prendrez, Monſieur, beaucoup de plaiſir, & vous ne trouverez pas moins d'utilité à lire les actes originaux de ces tems. Mais pour vous donner dès aujourd'hui quelque idée du changement qui ſe fit alors en France, je veux joindre ici de courtes obſervations, qui ne viennent pas d'une main ſuſpecte, puiſqu'elles ſont empruntées de quelques-uns des plus célèbres écrivains françois; elles auront plus de poids que les miennes, & vous ne demanderez pas d'autre preuve que le gouvernement eſt plus abſolu en France qu'il ne l'étoit autrefois.

Combien ne pourrois-je pas citer d'autres témoignages pour confirmer mon opinion? Mais c'en eſt aſſez, & peut-être trop, car vous pourrez croire que je me ſuis jeté dans un étrange dilemme, ou de refuſer aux écrivains françois depuis le tems de Richelieu & de Mazarin, l'excellence du génie & du goût, ou de contredire mon principe, que ces deux qualités ne peuvent ſubſiſter dans un gouvernement deſpotique. Je me flatte néanmoins de n'être pas aſſez partial, aſſez mal pourvu moi-même de goût & de diſcerne-

ment, pour ne pas reconnoître que les françois d'aujourd'hui sont encore distingués par le génie & le goût; & j'espère aussi de pouvoir donner à cette espèce de paradoxe, une explication qui se conciliera d'elle-même avec les effets de la liberté.

Il faut se ressouvenir soigneusement que les génies françois du premier ordre, les Corneille, les Moliere, les la Fontaine, les Bossuet, les de la Rochefoucauld, les Poussin, les le Brun, & quantité de leurs célèbres contemporains (1), étoient nés avant que les efforts de Richelieu eussent pleinement établi le pouvoir des monarques françois, & s'étoient formés dans des tems où ce ministre n'avoit pas encore donné à l'autorité royale, ce que le cardinal de Retz

(1) Corneille naquit en 1606, Molière en 1620, la Fontaine en 1621, Bossuet en 1627, le duc de la Rochefoucauld en 1613, le Poussin en 1594, le Brun en 1619; on peut dire que le cardinal de Richelieu parvint au zénith de son pouvoir, après avoir réduit la Rochelle en 1628, ou plutôt après avoir dissipé les intrigues tramées contre lui, & terrassé ses antagonistes en 1632. Alors son propre génie lui fit reconnoître ceux qui s'étoient formés dans la nation; mais ses faveurs ne tombèrent pas toujours sur ceux qui les méritoient le plus,

nomme, dans son style plein de feu, *un mouvement de rapidité* (1).

Si le cardinal de Richelieu avoit eu pour successeurs une suite de ministres, dont l'audace, aussi fortunée que la sienne, eût été capable de

---

(1) Ce ministre (Richelieu) dont la politique absolue avoit violé les anciennes loix du royaume pour établir l'autorité immodérée de son maître, dont il étoit le dispensateur, avoit considéré tous les réglemens de cet état comme des concessions forcées, & comme des bornes imposées à la puissance des rois, plutôt que des fondemens solides pour bien régner : & comme son administration très-longue avoit été autorisée par de grands succès pendant la vie du feu roi, il renversa toutes les formes de la justice & des finances, & avoit introduit pour le souverain tribunal de la vie & des biens des hommes, la volonté royale. *Mémoires de la Rochefoucauld.*

Le cardinal de Richelieu fit, pour ainsi dire, un fonds de toutes les mauvaises intentions & de toutes les ignorances des deux derniers siècles, pour s'en servir selon ses intérêts. Il les déguisa en maximes utiles & nécessaires pour établir l'autorité royale ; & la fortune secondant ses desseins, par le désarmement du parti protestant en France, par les victoires des suédois, par la foiblesse de l'Empire, par l'incapacité de l'Espagne, il forma dans la plus légitime des monarchies, la plus scandaleuse & la plus dangereuse tyrannie qui ait peut-être jamais asservi un état. *Mémoires du cardinal de Retz.*

donner au torrent une augmentation de vélocité, & d'entraîner tout obstacle inférieur par l'impétuosité de son cours, les françois alors seroient devenus de purs esclaves, & le génie, le bon goût, les auroient bientôt aban-

---

Il (Richelieu) fit un coup d'état, en abaissant les grands seigneurs, de manière qu'il n'y en a plus aujourd'hui. Il fit un coup d'état, en ôtant aux religionaires leurs places de sûreté. Il fit un coup d'état, en éloignant des affaires les princes du sang, & en les réduisant à la condition de simples sujets. Mais n'étendoit-il pas, n'affermissoit-il pas assez, par ces dispositions, l'autorité royale ? Etoit-il nécessaire de la rendre absolue ? Ne précipita-t-il pas les choses d'un excès dans un autre ? N'altéra-t-il pas la constitution fondamentale du royaume ? *Mes Pensées.*

Ce qu'il y a d'incroyable, & ce qui, peut-être, ne sert pas moins que l'autorité de ces citations, à prouver l'altération qu'on fait observer, c'est que les françois, aveuglés par l'habitude du joug, ne cessent pas aujourd'hui de louer l'auteur du mal, & le regardent, non-seulement comme le plus habile de tous les ministres, en quoi nous ne leur contredisons point, mais comme celui qui fait le plus d'honneur à leur nation. C'est le ton de la plupart de leurs livres & de leurs discours; sans parler des harangues de l'académie françoise, dont un des premiers objets est d'exalter jusqu'au ciel un nom qui devroit faire gémir tous les cœurs libres.

donnés; mais après sa mort, ils eurent le tems de respirer; & pendant la foiblesse d'une minorité, ils bridèrent l'autorité de son successeur, ils rendirent à la magistrature & aux loix quelque chose de leur première dignité, ils firent éclater un esprit qui mit Mazarin dans la nécessité de quitter pour quelque tems le royaume, & qui le rendit à son retour plus circonspect sur les droits du peuple, auquel il comprit qu'il restoit quelque pouvoir & beaucoup d'envie de s'opposer à ses vues. Il eut besoin d'une extrême adresse, pour ne pas laisser perdre à la couronne le pouvoir qu'elle avoit acquis sous Richelieu; l'augmenter étoit une entreprise au-dessus de son courage ou de son génie.

Que Louis XIV fût absolu, c'est ce qui ne peut être contesté; mais il l'étoit plus par son caractère personnel, & par l'obéissance volontaire dont il étoit redevable à l'admiration de ses sujets, que par de nouvelles atteintes qu'il eût portées à la constitution, au-delà de celles de Richelieu.

On n'ignore pas quelle est la situation de la France sous son successeur. La douceur de son gouvernement, la fermeté des cours souveraines, la fidelle affection du peuple pour un maître, qui, par l'humanité de son caractère, a mérité le surnom de Bien-Aimé, font assez connoître

que la liberté n'eſt pas abſolument étrangère en France.

L'heureux ſort de notre Grande-Bretagne eſt d'en jouir dans une perfection, qui n'a pas d'égale au monde. Nous pouvons en faire gloire; mais elle ne nous donne pas le droit de prononcer témérairement que les autres nations ſont eſclaves, & de ne mettre aucune diſtinction, comme il arrive ſouvent à nos écrivains, entre la ſervitude de Turquie & celle de France. Un anglois connoît très-peu le pays voiſin du ſien, s'il ignore que chez les françois la juſtice eſt régulièrement adminiſtrée; que les droits particuliers de propriété ſont ſous la garde des dépoſitaires des loix, corps nombreux & reſpecté, ce qui ne ſe voit jamais dans un gouvernement deſpotique; & que ſi le peuple n'eſt pas auſſi libre en France que dans la Grande-Bretagne, il l'eſt beaucoup plus que les nations enchaînées de l'Aſie, & que pluſieurs même de celles d'Europe.

Enfin l'argument peut être repris en peu de mots; le tems où le goût françois s'accrut par degrés, fut un tems où les droits du corps du peuple gagnoient du terrein; le génie & le goût furent portés à leur plus haute perfection par des écrivains nés dans le tems où la France étoit à ſon plus haut degré de liberté. Depuis l'admi-

niſtration de Richelieu, le gouvernement étant devenu plus arbitraire, le goût n'a pas fait de nouveaux progrès, & peut-être ne s'eſt-il pas ſoutenu au même point de perfection. Mais quand on conviendroit qu'il n'a pas dégénéré, l'argument, en faveur de l'heureuſe influence de la liberté, n'en feroit pas beaucoup affoibli, puiſqu'aſſurément les françois ne ſont pas eſclaves, ou ne le ſont pas aſſez pour être incapables, comme les ſujets des rois deſpotiques, d'être animés par de favorables circonſtances & des motifs d'un autre ordre. Il feroit peu raiſonnable & trop fanatique de prétendre que la liberté ſuffit ſeule pour former le goût d'une nation, ou qu'avec plus de ſecours, avec plus d'efforts & d'application un peuple moins libre ne puiſſe l'emporter ſur un autre qui jouit d'une plus grande liberté, mais qui n'a pas les mêmes occaſions de ſe perfectionner, ou dont l'attention ne s'eſt pas tournée ſi long-tems vers les objets du goût. La liberté n'a-t-elle pas ſes degrés, comme toutes les choſes humaines? La nature diſtribue-t-elle également ſes faveurs? Souvent le travail & l'avantage des occaſions ſont faire, avec des talens médiocres, plus qu'on ne feroit avec des qualités ſupérieures, ſi l'on manquoit de ces deux ſecours, ou ſi l'on n'en faiſoit pas un bon uſage. Cependant il eſt un

degré de ſtupidité, comme de deſpotiſme, qui rend inutiles toutes les tentatives & tous les efforts pour avancer, ou du moins pour arriver à l'excellence dont il eſt queſtion.

J'ai touché dans une de ces lettres quelques circonſtances favorables au goût des François, priſes du génie particulier & de la ſituation de leur capitale; mais ils jouiſſent en général, de quantité d'autres avantages dont on ne ſauroit déſavouer l'heureuſe influence.

Leur langage eſt devenu le langage univerſel de l'Europe, leurs productions ſont lues, traduites, approuvées ou critiquées de toutes parts. Les meilleurs ouvrages des autres nations paſſent auſſi dans leur langue, & leurs éloges, ou leur blâme, eſt un puiſſant aiguillon pour les étrangers. Les meilleurs eſprits de chaque nation voyagent en France, cherchent à ſe lier avec les plus célèbres auteurs du pays, & ſe font honneur de les conſulter. Quoique la preſſe ne jouiſſe pas d'une liberté ouverte à Paris, on fait éluder les loix qui la gênent, & les ſupérieurs même ferment quelquefois les yeux ſur l'infraction, pour l'avantage des lettres & du commerce. Si l'obſtacle eſt invincible, on a recours aux preſſes des nations voiſines, & les libraires hollandois ne ſont jamais ſourds aux invocations d'un françois, homme d'eſprit. En un mot, tout

s'imprime en France, ou s'y vend ſous une enſeigne étrangère. Il n'y a point de pays mieux fourni de livres, ni de peuple plus paſſionné pour la lecture.

C'eſt une vérité reconnue, que l'invention de l'imprimerie, en facilitant à tout le monde la lecture des nobles productions de la Grèce & de Rome, a beaucoup contribué dans le ſeizième ſiècle au progrès du goût & de la liberté de penſer; & l'on peut dire avec autant de raiſon, que les françois, par l'avantage qu'ils ont de lire dans leur langue les meilleurs ouvrages de chaque pays, joignent aux ſecours qu'ils trouvent dans leur propre nation, plus d'occaſions que toute autre, d'agrandir leur eſprit en étendant leurs idées, de ſe défaire de leurs préjugés, & de ſe perfectionner continuellement par de nouvelles lumières. Combien de françois ont été comme les élèves de Bacon, de Locke, & de nos plus grands génies, ou de ceux des autres pays libres? L'univerſalité de leur langue les rend comme citoyens du monde entier, elle leur donne le pouvoir de prendre l'eſprit, d'embraſſer les ſentimens, & d'adopter les principes qui leur plaiſent, dans toutes les régions où l'eſprit eſt en honneur.

Nous lui connoiſſons encore un autre effet; elle ouvre un accès facile aux françois dans toutes

les parties de l'Europe, & leur procure, du moins à ceux qui ont quelque réputation de mérite, un agréable accueil chez les étrangers de toutes fortes de rangs. On eſt empreſſé de lier connoiſſance avec les beaux-eſprits d'une nation, qui ſe diſtingue depuis ſi long-tems par l'élégance & la politeſſe, & dont toutes les cours de l'Europe emploient le langage dans leurs négociations & leurs traités avec les autres états. Cet avantage qu'ils n'ignorent pas, les rend d'autant plus libres dans leur patrie, qu'ils ſont ſûrs d'une retraite lorſqu'ils s'abandonnent à leur génie, juſqu'à s'écarter des maximes de leur gouvernement, ou lorſqu'ils s'ennuient du ſéjour de France. On ſait que le préſident de Monteſquieu, menacé par la bigoterie & l'envie, de perdre un honneur auquel ſon mérite lui donnoit droit, ne fit pas difficulté de dire au miniſtre, que s'il eſſuyoit cette injuſtice, il étoit réſolu de quitter le pays de ſa naiſſance, & d'accepter l'honorable aſyle qui lui étoit offert par les étrangers (1). Ce fut vraiſemblablement ce qui le garantit d'être exclu de l'académie françoiſe, & ce qui lui donna le courage d'écrire plus librement encore dans ſon Eſprit des loix, qu'il ne

(1) Voyez l'Encyclopédie.

l'avoit fait dans ses Lettres persanes dont on avoit pris quelque sujet d'offense.

Au fond, quelqu'un peut-il ignorer qu'un assez grand nombre des plus beaux-esprits de France sont morts loin de leur patrie, caressés, honorés par ceux dont ils avoient choisi la protection? Combien n'en pourrois-je pas nommer, depuis Saint Evremont jusqu'à Maupertuis? Et, si l'usage étoit de citer les vivans en exemple, oublierois-je un célèbre solitaire, que le seul goût de la liberté, comme nous l'apprend une charmante épître écrite au bord du lac de Geneve (1), a fixé dans un des cantons les plus libres & les plus agréables de l'univers? La seconde de ces deux qualités ne convient peut-être pas moins à Montmorency; mais on ne lui donneroit pas si volontiers la première.

La différence est extrême, entre l'état présent de l'Europe, & ce qu'elle étoit lorsque les empereurs romains devinrent maîtres de l'uni-

---

(1) ... C'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux;
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La liberté......

vers. Leur empire étoit univerſel, leurs ſujets ne pouvoient jeter les yeux ſur aucun état voiſin, aſſez libre pour les mettre à couvert de l'oppreſſion, ou dans lequel une apparence du moins de liberté pût leur rendre l'eſpérance de s'y rétablir. Tout fléchiſſoit ſous le joug de Rome & de ſes tyrans. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui; chaque pays de l'Europe, où le pouvoir arbitraire a pris l'aſcendant, eſt environné de pays libres, dont la vue produit quelques bons effets; elle contient les ambitieux dans certaines bornes, & leur fait craindre de pouſſer leurs prétentions trop loin; elle anime les eſprits du peuple, en lui faiſant eſpérer le ſort de ſes voiſins, (1); elle répand des principes de liberté dans toute l'Europe, & cette communication d'étincelles entretient le feu vital dans chaque partie.

Cette remarque ſuffiroit ſeule, pour expliquer l'inégalité d'influence du pouvoir abſolu des rois de France & des empereurs romains, pour la dégradation du génie & pour la corruption du goût, en les ſuppoſant même également deſpo-

(1) Il eſt utile qu'il y ait un peuple libre, quand ce ne feroit que pour apprendre aux autres qu'ils peuvent l'être. *Mes Penſées.*

tiques;

tiques ; ce qu'on eſt fort éloigné d'accorder. Tous les états de l'Europe ſont ſi délicatement balancés, ont tant d'intérêts qui les rapprochent, & des communications ſi néceſſaires, qu'ils ont entr'eux une ſorte de commerce d'opinions, de principes & de ſentimens moraux, comme de productions naturelles & de manufactures. Dans le calcul des degrés de liberté, d'eſprit & de goût, qu'on peut ſuppoſer dans une nation, il faut mettre en compte non-ſeulement les avantages qui viennent de ſa conſtitution, mais auſſi ceux qu'elle tire de ſa communication avec d'autres peuples, & cette protection qu'elle peut eſpérer au dehors dans les tems d'oppreſſion domeſtique. A conſidérer toutes ces circonſtances, il faut convenir que la ſituation des françois eſt extrêmement favorable.

Cette réponſe me paroît ſuffire aux objections qu'on peut tirer contre mon principe, de l'exemple des françois modernes. Au reſte, l'influence naturelle de la liberté, pour le progrès de toutes les facultés de l'eſprit humain, peut être prouvée d'ailleurs par des raiſonnemens plus abſtraits; mais ils ſont toujours moins agréables que ceux qui conſiſtent dans une ſimple déduction de faits hiſtoriques. En liſant l'hiſtoire générale du monde, vous pourrez trouver, Monſieur, dans vos

propres obſervations, de quoi réfuter vous-même toute autre difficulté qui vous paroîtroit combattre encore l'opinion que j'ai tâché d'établir, fondée ſur l'expérience de toutes les nations, ſans en excepter l'Italie même ; les réflexions que vous devrez à votre propre génie, vous promettent, ſans comparaiſon, plus de plaiſir & d'utilité que les miennes.



LETTRE VIII.

Pourquoi la Poésie est plus florissante en Angleterre que la Peinture & la Sculpture.

S'IL est vrai, Monsieur, comme je me suis efforcé de le prouver, que la liberté soit favorable aux progrès du génie & du goût, & si l'Angleterre est l'heureuse île où depuis long-tems son règne est bien établi (1), on peut s'étonner que nos voisins, moins libres que nous, l'aient emporté sur nous dans quelques genres, & que dans les autres ils nous aient égalés. Attribuerons-nous cette différence au génie national? Non assurément. Il est certain que notre île a produit des philosophes d'un mérite supérieur, que leurs grands efforts ont élevés au sommet du temple de la sagesse, d'où ils pouvoient voir

(1) Where, long foretold, the People reigns,
Where each a vassal's humble heart disdains.
. . . .
Ode du docteur Akenside à Mylord Huntingdon.

les autres habitans du globe terrestre marcher à tâtons dans les ténèbres, s'éloignant beaucoup des vrais sentiers de la science réelle & de la vérité (1). Le nom respectable de Newton n'en laisse aucun doute. Mais il prouve beaucoup plus: il rend tout-à-fait incontestable que cette île a produit des génies sublimes, capables, avec de ustes encouragemens, d'atteindre à tout ce qui n'est pas au-dessus des bornes humaines. Il y a sans doute une connexion naturelle entre toutes les facultés de l'ame humaine. Un tems, une nation, qui produit de grands hommes dans un autre genre, le peut dans un autre, si son génie s'y tournoit. Quelle qualité d'esprit pouvoit manquer à celui qui s'est trouvé capable de pénétrer dans les loix de la nature, & de découvrir le merveilleux plan de l'univers avec autant de clarté que le chevalier Newton? La seule profondeur du jugement ne suffisoit pas; il falloit la plus forte imagination, pour mettre un philosophe en état de concevoir, comment cette même force, qui fait tomber une

(1) .... Sapientum templa serena
Despicere unde queas alios, passimque videre,
Errare. ....
Lucret.

pierre, fait graviter les planettes l'une vers l'autre, & comment les diverses loix de la nature règlent les apparences & les mouvemens de ces corps, que le créateur présente à nos yeux dans l'immensité de l'espace. Si Newton a marqué moins d'intelligence & moins de goût pour des beautés & des harmonies d'un ordre inférieur, c'est que sa grande ame étoit occupée d'une beauté plus noble, d'une harmonie plus divine, celle de l'univers & des sphères. Lorsqu'un homme, aussi distingué que lui dans la science qui l'immortalise, condescend à traiter des arts inférieurs, il montre du moins qu'il auroit été capable de les porter plus près de leur perfection que les autres hommes, s'il en eût fait son unique étude. Nous en avons une preuve récente dans le *traité de l'harmonie* (1) du docteur Smith, ouvrage où, de l'aveu des meilleurs juges, les vrais principes de la musique sont mieux expliqués qu'ils ne l'ont jamais été dans notre langue.

Mais ce n'est pas seulement dans les sciences philosophiques, que l'Angleterre a produit de grands modèles. Les arts mêmes, qui dépen-

(1) Or Smith's Harmonieks.

dent plus particulièrement du pouvoir de l'imagination & du goût, offrent ici des exemples, qui font connoître à quelle excellence les anglois peuvent atteindre, lorfqu'ils en font leur objet. Croit-on que les immortels ouvrages de Michel-Ange, en architecture, en peinture, en fculpture, demandent plus de fublimité d'imagination, que le poëme du Paradis perdu? Connoit-on quelque morceau de payfage, où les objets naturels foient repréfentés avec plus de force & de vérité, que dans le poëme des Saifons (1)? Ouvrage admirable dans ce genre, où prefqu'à chaque page les idées du poëte, exprimées fur la toile, formeroient, fans aucune addition, un tableau comparable peut-être à ceux des plus fameux peintres. L'Angleterre n'a-t-elle pas des écrivains de la plus grande diftinction dans le genre comique? & lui refufera-t-on l'honneur d'avoir actuellement, dans ce genre, un peintre dont les talens font inimitables (2)?

Comment eft-il donc vrai, qu'avec un génie capable d'exceller dans tous les genres, les an-

(1) Par M. Thomfon.

(2) Il n'eft pas befoin de nommer M. Hogaret, pour faire connoître ce génie original.

glois n'aient fait de grands pas que dans quelques parties des beaux-arts, & que l'Angleterre, qui a produit tant de bons poëtes, n'ait pas de peintres ni de sculpteurs qui puissent le disputer à Poussin, à le Brun, à Girardon? En citant ces grands noms, mon dessein n'est pas de faire entendre qu'ils soient les premiers chefs de leur art : je connois les Raphaël, les Rubens, les Michel-Ange; mais je les donne en exemple, parce qu'ils font la gloire d'une Nation, en rivalité de tout tems avec la nôtre, & sur laquelle nous l'emporterions peut-être, si le génie anglois étoit animé par de justes encouragemens, ou cultivé par de meilleures méthodes. C'est ce que je vais m'efforcer de mettre dans un grand jour, après en avoir un peu jeté sur la question, pourquoi l'Angleterre a produit tant de bons poëtes, & n'a pas de peintres, ni de sculpteurs à vanter.

Pour répondre à la première partie de cette question, il n'est besoin que d'en faire une autre : pourquoi les muses ont-elles eu des adorateurs dans toutes les régions du monde? Chez les nations barbares, elles en ont de grossiers; & dans les pays civilisés, elles ont reçu l'hommage d'un génie & d'un goût plus conformes à leur élégance & à leur dignité. On n'ignore pas que

presque dans toutes les nations, les premiers écrivains ont été poëtes, & j'en apporte cette raison : qu'un sentiment, bien rendu dans un vers harmonieux, ne sera peut-être jamais si heureusement exprimé par son auteur même; tout autre tour, un seul mot changé, déplacé, fait évanouir l'harmonie, & le charme du son n'est plus senti; delà, ceux que leur génie rendoit capables de faire quelque récit en vers élégans, ou de chanter un sujet avec la noblesse & l'agrément de la poésie, voyant l'admiration qu'ils excitoient, & craignant que ces harmonieuses compositions ne s'échappassent de leur mémoire, prirent le parti de les écrire, pour s'assurer le pouvoir de plaire encore, comme ils étoient sûrs d'avoir plu. L'émulation & le désir naturel d'exceller en firent aspirer d'autres à la même gloire. A mesure que la politesse fit des progrès, & que l'élégance & la correction du langage augmentèrent, les poëtes se perfectionnant par degrés, mirent plus de finesse & de goût dans leurs vers. C'est une très-agréable observation que celle de suivre les divers progrès des nations & des hommes ; de tracer par exemple les efforts & la marche du parnasse anglois, depuis les chansons des anciens Druides, jusqu'à la sublime poésie de Milton, & jusqu'aux vers élégans & sensibles de Pope.

Lorſque les ſciences & les arts eurent abandonné l'Orient, & daignèrent viſiter les climats occidentaux, leur lumière ne tarda point à ſe répandre ſur l'Angleterre. Nous avons couru long-tems la même carrière avec nos voiſins; & ces derniers tems ont produit parmi nous des génies d'un mérite ſi ſupérieur, qu'au jugement de nos rivaux mêmes, ils nous ont acquis ſur pluſieurs points une victoire immortelle. La philoſophie, dans le plus éclairé de tous les ſiècles, nous doit de grandes & d'utiles découvertes (1). L'avantage d'une langue forte, abondante & hardie, que nos longs efforts ont aſſez heureuſement purifiée, nous a produit des poëtes d'un génie plus approchant de la noble élévation des anciens, que ceux, peut-être, d'aucune autre nation moderne; je dis plus de l'élévation des anciens; car nous ne ſaurions déſavouer que d'au-

(1) C'eſt de ſon ſein (la ſociété royale) que ſont ſorties de nos jours les découvertes ſur la lumière, ſur le principe de la gravitation, ſur l'aberration des étoiles fixes, ſur la géométrie tranſcendante, & cent autres inventions, qui pourroient, à cet égard, faire appeler ce ſiècle le ſiècle des anglois, auſſi bien que celui de Louis XIV. *M. de Voltaire.*

tres n'aient atteint plus parfaitement à leur correction. Nous devons au génie de notre île, aux inspirations de la liberté, l'honneur d'exceller sur le premier point; & c'est notre négligence, autant qu'une plus constante application de nos voisins aux bonnes règles de la critique, qui leur donne la supériorité pour le second.

On a souvent observé, avec quelque apparence de profondeur, que les académies & d'autres sociétés, établies pour le progrès des sciences & des arts, pour la critique des ouvrages d'esprit, & pour la distribution des récompenses & des honneurs qu'ils paroissent mériter, sont plus nuisibles qu'utiles (1). Cette observation peut sembler moins ingénieuse, parce qu'elle contredit ce qui paroît d'abord évident; mais avec un peu d'attention, Monsieur, vous la trouverez injuste & trop raffinée. En France, observe aussi notre docteur Brown, « les sévérités de » l'académie ont absolument éteint le génie tra» gique ». Ces autorités perdent néanmoins leur poids, quand on considère que les traductions

(1) Les académies, instituées pour étendre le génie, mais bien plus propres à le resserrer, ont fondé des prix, &c. *Mes pensées.*

mêmes de Zaïre, & de quelques autres tragédies françoises de ces derniers tems, sont au nombre des pièces favorites du théâtre anglois, & qu'elles ont pour le moins autant de chaleur & d'élévation, que plusieurs de nos propres tragédies modernes. Mais quand on conviendroit que le vrai génie tragique a tout-à-fait abandonné les françois, il me semble qu'on pourroit en apporter une meilleure raison, qui seroit de supposer que ce grand génie n'auroit pu se soutenir dans un pays où la liberté a reçu tant d'atteintes. C'est assurément ce qui seroit arrivé, si de favorables circonstances n'avoient arrêté le cours du mal; & rien ne peut m'empêcher de mettre en ce nombre les efforts de l'académie françoise. Son institution, jointe à diverses raisons que j'ai touchées dans une autre lettre, a fortifié la nation contre l'influence du pouvoir arbitraire sur le génie & le goût.

S'il est naturel que l'exemple d'une cour gaie, oisive & voluptueuse, serve plus à répandre le goût des amusemens frivoles & du luxe, que celui des plaisirs mâles & des occupations raisonnables, peut-on concevoir un antidote plus sage contre ce poison relaxatif, que l'établissement d'une société d'hommes distingués par leurs qualités personnelles, dont l'honneur consiste en-

tr'eux, non-feulement à cultiver leur efprit, mais à corriger févèrement les irrégularités de l'imagination & du goût? Et fi tout ce qu'il y a de grand, par le rang ou la naiffance, fait gloire d'y être admis, cette émulation ne doit-elle pas produire deux effets certains : l'un, d'exciter tous les gens d'efprit à s'efforcer (1), par la culture de leurs talens, d'y mériter une place; l'autre, de rendre l'illuftre fociété fi refpectable, que fes décifions aient l'autorité des loix, & que fon goût, formé par l'étude du vrai & du beau, & par la communication de fentimens avec les plus beaux-efprits, vivans ou morts, foit capable de réfifter à celui d'une cour molle, diffipée, qui ne fait ce que c'eft que penfer.

Si dans quelque pays, particulièrement en France, il s'eft fait peu de progrès dans les beaux-arts depuis la formation des fociétés établies en leur faveur, le mal doit venir de quelques circonftances moins amies du génie & du goût que ces académies ne peuvent être raifonnablement fuppofées; ou peut-être l'un & l'autre eft-il déjà parvenu à toute la perfection, dont le caractère & le langage de la nation font capables. Mais,

(1) Effays on the charaćteriftiques, pag. 34.

ſans nous aider de cette ſuppoſition, il eſt tout-à-fait probable que ſi les académies n'avoient pas ſervi en France à ſoutenir le génie & le goût, la décadence de l'un & la corruption de l'autre auroient été plus réelles & plus apparentes. Ces ſociétés, avec le concours de quelques autres circonſtances, ſont toujours d'un extrême avantage. Qu'étoit-ce que cette aſſemblée grecque, qui, pendant la fête de Minerve, diſtribuoit des récompenſes & répandoit des honneurs, entre les poëtes, les hiſtoriens & les artiſtes? C'étoit une ſociété de ſavans, car elle étoit compoſée d'un nombre choiſi, qui, s'étant attachés à cultiver leurs talens, étoient capables de juger des ouvrages d'autrui, & d'apprendre au commun des hommes à n'accorder leur admiration qu'à bon titre. Les honneurs qu'ils décernèrent au premier des hiſtoriens grecs (1), n'enflammèrent-ils pas Thucydide, alors dans l'enfance, & ne lui firent-ils pas employer toute la force de ſon génie, pour ſe rendre égal ou ſupérieur au père de l'hiſtoire? Suppoſera-t-on que leur établiſſement produiſit un mauvais effet, ou qu'il ne fut pas une des principales cauſes de cette naïve

(1) Herodote.

élégance & de cette correction de goût, qui rendent jusqu'à présent la beauté des ouvrages grecs inimitable.

Il est vrai que si ces sociétés n'étoient formées qu'après un déclin sensible du génie, elles seroient d'une foible utilité. Dresser un cheval lorsqu'il a perdu son feu & sa vigueur par un mauvais emploi de ses forces, c'est y penser tard : mais s'il est pris dans sa fleur, on ne dira pas que l'habileté d'un maître ne puisse donner de la grâce à ses mouvemens, & corriger la furie ou l'irrégularité de ses efforts naturels, sans lui faire rien perdre de son ardeur & de sa noblesse. Le soin & l'étude n'éteignent pas le feu du génie, mais le font brûler d'une flamme plus égale & plus lumineuse. Je veux dire, que rien ne peut être mieux imaginé, pour réprimer les saillies désordonnées des jeunes gens, & pour réduire leurs compositions à de gracieuses formes, qu'une académie, revêtue d'une véritable dignité, & noblement établie pour veiller à la culture des arts libéraux. Qu'on suppose à Londres une société de cette nature, lorsque Shakespear écrivoit pour le théâtre, les œuvres de ce grand homme n'auroient pas offert, comme nous l'avouons nous-mêmes, le plus singulier mélange de beautés & de fautes, dont il y ait jamais eu

d'exemple (1). Il auroit trouvé la ſource de toutes les beautés dans ſon incomparable génie; &, tenu comme en reſpect par de bons juges qui n'auroient pas manqué de le ſoutenir (2) contre le goût qui régnoit alors dans ſa nation, il auroit appris à ſe garantir des groſſièretés qui le défigurent.

Reconnoiſſons donc ici une des raiſons, qui nous mettent au-deſſous de nos voiſins pour la correction du goût, nous qui l'emportons ſur eux par la force du génie (3). Ils ont établi dans leur capitale des ſociétés qui préſident en quelque ſorte à l'approbation publique, & qui

(1) The works of that great man, *dit M. Pope*, afford the moſt numerous as well as moſt conſpicuous inſtances both of beauties and faults of all ſorts. *Préface des œuvres de Shakeſpear.*

(2) M. Pope, *ibidem.*

(3) L'auteur ſemble ſuppoſer ce point réellement accordé ; mais comme il eſt particulièrement queſtion de force tragique, on peut convenir que pluſieurs anglois en ont beaucoup, ſans leur en reconnoître plus qu'à Corneille & à Crébillon. D'ailleurs, cette force angloiſe ſe trouve plus ordinairement dans des tirades ſimples, ou des morceaux détachés, tels que des monologues,

la dirigent, pendant que nous avons reconnu pour ſuprême arbitre, le caprice du peuple de Londres. Dans ce qui regarde le théâtre, le jugement du parterre a toujours décidé du ſuccès; & le parterre a toujours été conduit par un petit nombre de téméraires, qui, ſans autre droit peut-être que celui de la préſomption, ou d'un peu plus de vivacité, ſe ſont faits les guides du jugement de la ville. Nos établiſſemens littéraires, éloignés par la diſtance des lieux, n'y pouvoient prendre beaucoup de part. On y pouvoit recevoir de bonnes leçons, & s'inſtruire des vraies règles par l'étude des anciens originaux: mais lorſque les pièces étoient offertes à la capitale, on s'appercevoit que les méthodes régulières y plaiſoient moins qu'un déſordre plus conforme au goût d'une grande ville, où nulle ſociété littéraire n'étoit établie pour le combattre.

---

que dans les parties liées du ſujet ou dans le dialogue. On oſe avancer que Shakeſpear, Otway, Lée, Addiſſon, &c. n'ont pas une ſcène comparable dans ſa totalité, par la force, aux belles ſcènes des grands tragiques françois. La totalité des pièces ſouffriroit encore moins de comparaiſon, pour la force priſe dans ce ſens, c'eſt-à-dire, celle de l'invention & de l'ordre.

Si

Si Londres avoit, comme la capitale de France, une académie assez respectée pour inspirer à nos grands du premier ordre l'ambition d'en devenir membres, elle produiroit infailliblement un heureux effet; non-seulement elle serviroit au progrès du goût, mais devenant comme un aiguillon pour le génie, elle animeroit quantité de personnes heureusement nées, à cultiver eurs talens qu'ils négligent aujourd'hui. Quel surcroît d'honneur & d'ornement pour la capitale de la Grande-Bretagne ! Quelle gloire pour le fondateur, & pour ceux à qui leur crédit ou leur rang donneroit l'occasion de favoriser une si belle institution ! Tôt ou tard la correction du goût deviendroit le caractère de nos écrivains, comme la liberté & la force l'ont été jusqu'à présent; & les Muses angloises pourroient devenir aussi supérieures à celles de France sur le premier de ces deux points, qu'on ne peut leur refuser de l'être sur le second.

Concluons que c'est au génie national, à celui de la liberté, à la hardiesse & à l'abondance de notre langue, que nous devons la force & l'élévation de la poésie angloise; & c'est au défaut d'une académie dans Londres, qu'il faut attribuer ces extravagans écarts, ces difformités, qui ne se font que trop remarquer dans quelques-

uns de nos plus fameux poëtes. Mais à quoi, Monsieur, pouvons-nous attribuer le malheur dont nous nous plaignons nous-mêmes, de n'avoir aucun statuaire, aucun peintre, dont les productions soient connues hors de nos limites, pendant que l'Italie, les Pays-Bas & la France ont produit dans ces deux genres, des maîtres dont les ouvrages sont devenus précieux à tout l'univers, & qui s'achétent à très-grand prix? Il en faut trouver la cause, ou dans quelques circonstances particulières, ou dans le génie de la nation. Je veux hasarder mes conjectures: des probabilités sont tout ce qu'on peut attendre dans un tel sujet; quoiqu'il soit certain que dans une nation aussi remarquable que les anglois par les avantages du génie, le défaut doit venir de quelques causes morales, & non d'une impuissance naturelle.

Dans quel tems l'Angleterre a-t-elle commencé à se distinguer par le bon goût de la poésie? N'est-ce pas au tems de la réformation, évènement que mille raisons lui font croire très-heureux pour elle, mais qui retarda naturellement les progrès de la peinture & de la sculpture, en supprimant les plus grands motifs qui peuvent conduire à la perfection de ces arts. En Italie, le rétablissement de la politesse & des beaux-

arts fit naître des poëtes & des peintres:

A Raphaël, painted, and a Vida sung (1).

En Angleterre, Spencer & Shakespear, deux poëtes fort au-dessus de Vida, ne furent accompagnés d'aucun peintre de réputation, & beaucoup moins d'un génie capable d'entrer en lice avec Raphaël, le plus grand peintre du monde moderne. Depuis la renaissance des lettres & des arts, la Grande-Bretagne a continué, pour la peinture, de demeurer infiniment au-dessous de l'Italie & des autres pays catholiques; tandis que les poëtes ont ressenti l'inspiration d'un feu plus noble, & saisi peut-être l'esprit des anciens avec plus de perfection, que ceux d'aucun peuple de nos tems modernes.

De toutes les passions de l'ame humaine, il n'y en a point de plus violente par sa nature, & de plus emportée dans ses effets, que l'enthousiasme de religion; d'où l'on peut conclure quelle doit être sur l'esprit du peuple, l'influence de la consécration des statues & des peintures pour

(1) Vers de M. Pope, heureusement imité par celui de M. de Voltaire.

objets du culte, & combien la peine & la dépense sont peu ménagées, dans les pays catholiques, pour se procurer des ouvrages dont l'imposante beauté puisse tout à la fois servir à l'ornement des lieux saints, & nourrir la dévotion des fidèles. C'est ce que l'expérience ne confirme pas moins que la théorie du raisonnement; & par-là se trouvent également expliqués, la force d'imagination si commune aux peintres catholiques, & les encouragemens qu'ils trouvent dans leur religion. Les premiers & les derniers ouvrages de la plupart des grands maîtres, ont été des pièces religieuses composées pour des ecclésiastiques ou des églises.

Cimabué, le père & le restaurateur de la peinture moderne, étoit accoutumé, dès le premier âge, à se dérober du collége & des exercices ordinaires de l'enfance, pour donner son tems à considérer les ouvrages des peintres, que les Florentins avoient amenés de Grèce, & qui travailloient à la chapelle des Gondi, dans l'église de *Santa Maria Novella* (1). Ce fut là que son imagination commençant à s'enflammer, il se for-

(1) Felibien, vies des Peintres.

ma de grandes idées d'un art qu'il ſut porter dans la ſuite, ſinon à ce haut degré de perfection auquel il s'eſt élevé depuis, beaucoup au-deſſus du moins de celui qu'on connoiſſoit alors. Un tableau de la mère de dieu, qu'il fit pour la même égliſe, cauſa tant d'admiration à Florence, que toute la ville ſe rendit à la maiſon du peintre pour le recevoir, & le conduiſit avec la plus grande pompe, au bruit des acclamations & des inſtrumens, à l'égliſe pour laquelle il étoit deſtiné (1). Quelle devoit être la force de cet exemple, pour exciter les talens à la culture d'un art qui promettoit tant d'honneur ?

On ne voit dans l'hiſtoire de la peinture moderne, que des récompenſes accordées aux peintres, & des tableaux compoſés pour les égliſes & les monaſtères. Raphaël fut ſi conſidéré de Jules II & de Leon X qu'il conçut l'eſpoir de parvenir à la pourpre romaine. Ses plus grands & ſes plus beaux ouvrages furent faits pour des égliſes, & les ſujets pris de l'hiſtoire ſainte. Sa *transfiguration*, le dernier & le plus parfait de ſes tableaux, fait voir à quel point ſon imagination s'étoit élevée par l'étude & la méditation

(1) *Ibidem.*

des sublimes vérités de l'écriture ; il a su donner à la figure du Sauveur une splendeur si divine, qu'elle est regardée comme la merveille du pinceau, & que, dans les termes d'un bon écrivain, « Raphaël semble avoir fait un effort sur-» naturel, pour montrer la puissance de son art » dans les choses même qui peuvent s'exprimer » (1) ». Mais rien n'est moins nécessaire que de s'étendre sur la force du culte, pour animer les statuaires & les peintres à la perfection de leur art. Cette observation est d'une évidence à laquelle on ne peut rien opposer. Ajoutons uniquement que les charmantes peintures & les statues, qui sont l'ornement des églises catholiques, & que les fidèles de cette communion regardent avec autant d'attention que de piété, leur donnent souvent l'occasion d'attacher les yeux sur des chef-d'œuvres, qui doivent les remplir d'admiration, avantage extrême pour faire éclore ou découvrir les talens, & dont les pays protestans sont privés. D'ailleurs un tableau, que la piété fait regarder d'un œil de respect, fait sur l'ame une bien plus forte impression, & l'affecte beaucoup plus sensiblement, que si la curio-

(1) *Ibidem.*

ſité ſeule, ou même le goût, faiſoit chercher à le voir. On raconte d'étranges effets de la vue des images eccléſiaſtiques. Malebranche, dans le plus grave des livres, parle d'une femme qui mit au monde un enfant, d'une parfaite reſſemblance avec la figure d'un vieux ſaint, qu'elle avoit dévotement honoré pendant ſa groſſeſſe. Cet évènement que je ſuppoſe réel, eſt une preuve frappante de l'extrême ſenſibilité des catholiques pour leurs ſtatues & leurs peintures d'égliſe; & s'il y a quelque vérité dans l'opinion que tous les ſentimens d'une mère ſe communiquent au fœtus, elle prouve auſſi que l'impreſſion d'une peinture ſur l'imagination de la mère doit affecter à quelque degré celle de l'enfant, & graver dans ſon cerveau une ſorte de goût naturel pour ces ouvrages de l'art. Ainſi, chez les catholiques, on peut faire remonter les circonſtances favorables à la peinture & la ſculpture, juſqu'aux traces primitives, & les plus éloignées, qui peuvent agir ſur l'ame humaine.

Je ſuis perſuadé auſſi que la ſituation de l'Angleterre eſt encore une raiſon qui s'eſt oppoſée aux progrès de ces deux arts dans notre île. Les anglois, ſéparés du reſte du monde par une mer orageuſe, ont été moins viſités des étrangers que les autres parties de l'Europe, & par conſéquent

ont manqué d'un des plus puissans motifs pour favoriser les arts d'ornement, la vanité d'étaler de beaux ouvrages à la vue des curieux. Les autres arts, contigus entr'eux, & sans cesse ouverts aux yeux des étrangers, soit qu'ils y résident, ou qu'ils ne fassent que les traverser pour passer plus loin, trouvent dans le désir naturel de se distinguer, un motif pour cultiver des arts qu'on a toujours regardés comme l'ornement d'une nation, l'architecture, la peinture & la sculpture. A quelle autre cause attribueroit-on la supériorité que les capitales de quelques petits états ont en ornemens publics sur notre opulente & vaste cité de Londres? Dans ces derniers tems, à la vérité, le nombre des étrangers qui font leur séjour, ou que leurs affaires appellent en Angleterre, est immense : mais, à présent même, la seule curiosité nous amène assurément bien moins d'étrangers & de personnes de nom qui voyagent pour s'instruire, qu'on n'en voit dans les autres nations considérables de l'Europe, sur-tout dans quelques-unes, telle que la France & l'Italie.

Mais quand l'émulation ne nous auroit pas manqué, je crois pouvoir apporter une autre raison de notre lenteur; & je suis trompé, Monsieur, si vous ne la jugez pas une des plus for-

tes. La nobleſſe de notre île, & tout ce que nous avons de gens diſtingués, ont fait moins de réſidence à Londres, que ceux du même ordre chez les autres nations, n'en ont fait dans leurs différentes capitales. Je n'examinerai point ſi l'état en a tiré quelque avantage, ni ſi ce goût, qui prévaut depuis quelques années, d'habiter la ville & les lieux voiſins, produit de mauvais effets; mais quelque jugement qu'on puiſſe en porter ſur d'autres points, on doit convenir qu'il tend de lui-même à polir les mœurs du peuple, à mettre l'élégance en honneur, & ſur-tout à faire naître des occaſions, des facilités, & des encouragemens pour la culture des arts. La raiſon s'accorde avec l'expérience en faveur de cette obſervation. Dans tous les pays un peu renommés par leur politeſſe, la capitale a toujours été le principal ſéjour de ceux qui ſe ſont fait quelque réputation par les belles qualités de leur eſprit, & par l'élégance de leur goût. Peut-il en être autrement? L'homme eſt une créature ſociable; un penchant vif & naturel lui fait rechercher ceux qui lui reſſemblent par le caractère & par le goût. Ce n'eſt pas dans un village, ou dans les compagnies de province, qu'un eſprit de quelque élévation, qui ſe connoît des

talens & qui les a cultivés, peut trouver l'occasion de satisfaire ce désir commun à tous les hommes, de se lier avec d'autres hommes, dont les lumières & les sentimens s'accordent avec les leurs. Delà vient l'inclination qui les porte à vivre dans les grandes villes, où la société plus nombreuse & plus étendue leur donne l'espoir de faire plus aisément des amis d'un tour d'esprit conforme à leur goût. Je ne m'arrête pas d'ailleurs à faire sentir combien le commerce & l'entretien d'un nombre d'amis ingénieux & sensés corrigent d'erreurs, & combien ils servent à perfectionner les talens. Qu'on le demande à tous ceux qui sont capables de perfection, & sur-tout à ceux que la nature a partagés d'un goût fin pour les beaux-arts. La science abstraite, & la profonde érudition peuvent être florissantes dans le réduit obscur d'un collége: mais il n'en est pas de même des arts imitatifs, spécialement de la peinture & de la sculpture. C'est entre les ruines des grandes villes de l'antiquité, que se trouvent les précieux restes de l'ancien art. Dans aucun pays, l'habileté ne fera jamais de grands progrès en ce genre si vanté, qu'on n'y ait conçu l'idée d'embellir la capitale; & jamais on ne peut espérer d'en faire une belle ville, si les grands &

les citoyens riches n'y paſſent du moins quelque partie de l'année (1). Un ſeigneur, un homme opulent, qui vit continuellement dans ſes terres, y peut employer de grandes ſommes à décorer ſon château; mais, après beaucoup d'efforts pour le rendre auſſi majeſtueux qu'élégant, jamais il n'aura le même effet pour répandre le bon goût, qu'un édifice élevé dans une grande ville à moins de frais. Dans les villes, tout eſt critiqué, rien n'eſt exempt de blâme ou d'éloge; le grand nombre des artiſtes, leur diſcernement & leur émulation, la multitude des ſpectateurs, chaque circonſtance ſemble inſpirer ceux qui ſont chargés de l'exécution d'un ouvrage deſtiné à la vue du public, & contribue à leur faire mettre toute la correction poſſible dans leur deſſein & dans leur travail, pour éviter la cenſure & mériter l'approbation des bons juges. D'un autre cô-

(1) On remarquera facilement que le but de toutes ces obſervations eſt d'exciter les anglois à l'embelliſſement de Londres. Il eſt très-heureux pour l'Angleterre, que la voix d'un ſimple citoyen y produiſe quelquefois d'excellens effets ; plus heureux encore qu'elle ait toujours la liberté de ſe faire entendre.

té, l'expofition des beaux ouvrages aux yeux de quantité de fpectateurs, fert beaucoup à répandre de juftes idées du grand & du beau.

FIN.

TABLE
DES LETTRES.

Fin de la table des Lettres.





